

N. I. BOUKHARINE

**L'ECONOMIE POLITIQUE DU
RENTIER**

*La théorie de la valeur et du profit de l'école autrichienne
(Critique de l'économie marginaliste)*

1914

[**Source** : Texte des éditions françaises de 1967 (EDI) et 2010 (Syllepse)]

TABLE DES MATIERES

Une photo de Boukharine à Vienne (1912)	5
--	----------

PRÉFACE A L'ÉDITION RUSSE	6
--	----------

PRÉFACE A L'ÉDITION ALLEMANDE	8
--	----------

INTRODUCTION

L'ÉCONOMIE POLITIQUE BOURGEOISE APRÈS MARX	9
---	----------

[1] L'école historique en Allemagne. Caractère sociologique de l'école historique. Caractère logique.	11
--	----

[2] L'école autrichienne. Caractère sociologique de l'école autrichienne. Brève caractéristique logique.	14
---	----

[3] L'école anglo-américaine.	20
------------------------------------	----

[4] Les précurseurs des « autrichiens ».	21
---	----

Chapitre premier

LES FONDEMENTS MÉTHODOLOGIQUES DE LA THÉORIE DE L'UTILITÉ MARGINALE ET DU MARXISME	23
---	-----------

1. Objectivisme et subjectivisme en économie politique.	24
--	----

2. Le point de vue historique et le point de vue non historique.	32
---	----

3. Le point de vue de la production et celui de la consommation.	39
---	----

4. Conclusions.	42
----------------------	----

Chapitre II

LA THÉORIE DE LA VALEUR	43
--------------------------------------	-----------

1. Importance du problème de la valeur.	43
--	----

2. Valeur subjective et valeur objective. Définitions.	45
---	----

3. Utilité et valeur (subjective).	47
---	----

4. Mesure de la valeur et valeur unitaire.	52
---	----

Chapitre III

LA THÉORIE DE LA VALEUR (suite)	58
--	-----------

1. La théorie de l'utilité de substitution.	58
--	----

2. Le degré d'utilité marginale et la quantité de biens.	63
---	----

3. La grandeur de la valeur marchande en fonction de la diversité des usages.	66
(La valeur d'échange subjective. L'argent.).....	66
4. La valeur des biens complémentaires.....	69
(La théorie de la valeur ajoutée.).....	69
5. La valeur des biens productifs. Les frais de production.	72
6. Conclusions.	78

Chapitre IV

LA THÉORIE DU PROFIT..... 84

1. Importance du problème de la distribution. Position de la question.	84
2. Le concept de capital. « Capital » et « Profit » dans l'Etat « socialiste ».	86
3. Caractère général du processus de production capitaliste. Formation du profit.....	91

Chapitre V

LA THÉORIE DU PROFIT (suite) 97

1. Deux raisons à la surestimation des biens actuels : la différence entre les besoins et les moyens de les satisfaire à des époques différentes ; la sous-estimation systématique des biens futurs.	97
2. La troisième raison de surestimation des biens actuels : leur supériorité technique.	102
3. Le fonds de subsistance. L'offre et la demande des biens actuels.	112
L'origine du profit.	112

CONCLUSION..... 117

Annexe I

N.I. Boukharine LE CONCILIATIONNISME THEORIQUE la theorie de la valeur de tougan-baranovsky 121

1. La « formule » de Monsieur Tougan.....	122
2. La « logique » de Monsieur Tougan	124
3. L'erreur fondamentale de M. Tougan.....	125

Annexe II

BIBLIOGRAPHIE ETABLIE PAR LES EDITEURS DE 2010 129

Annexe III

Préface et Avant propos des éditions de 1967 et 2010

PRÉFACE de Pierre Naville (édition de 1967) 134

AVANT-PROPOS de Michel Husson pour l'édition de 2010 138

Nicolas Boukharine contre l'economie vulgaire

L'actualité du rentier.....	138
-----------------------------	-----

L'enfant chéri du Parti	139
Böhm-Bawerk, figure de proue de l'économie vulgaire.....	141
La théorie de la valeur	142
La question du profit.....	143
Critiquer l'économie vulgaire d'aujourd'hui.....	146
Références	147

Une photo de Boukharine à Vienne

(1912)



Nikolai Bucharin in Wien (1912)

PRÉFACE A L'ÉDITION RUSSE

Cet ouvrage était achevé dès l'automne 1914, c'est-à-dire au début de la guerre mondiale. La préface a été rédigée en août-septembre de la même année.

L'idée de présenter une critique systématique de l'économie théorique de la bourgeoisie moderne me préoccupait depuis longtemps. C'est dans ce but qu'après avoir réussi à m'évader de la déportation, je me rendis à Vienne. J'y suivis les cours de Böhm-Bawerk, professeur à l'Université de Vienne, à présent décédé. C'est à la bibliothèque universitaire de Vienne que j'étudiai la littérature des théoriciens autrichiens. Mais je ne pus achever mon travail à Vienne, car avant la déclaration de guerre le gouvernement autrichien me fit enfermer dans une forteresse et le manuscrit fut soumis par les gardiens de l'ordre à un examen minutieux. On m'expulsa en Suisse; à la bibliothèque universitaire de Lausanne, j'eus l'occasion d'étudier sur place l'« Ecole de Lausanne » (Walras), ainsi que les économistes antérieurs, et de remonter jusqu'à la source de la théorie marginaliste. C'est là aussi que je me suis livré à l'étude approfondie des économistes anglo-américains. Mon activité politique me conduisit ensuite à Stockholm, où la Bibliothèque Royale et la Bibliothèque particulière de l'Académie Commerciale me permirent de poursuivre mon étude de l'économie politique moderne. Mon arrestation et mon expulsion en Norvège me conduisirent à la bibliothèque de l'institut Nobel de Christiania; après m'être établi en Amérique, je pus approfondir mieux encore, sur place, la littérature économique américaine à la bibliothèque publique de New York.

A Christiania, le manuscrit demeura longtemps introuvable, et ce n'est que grâce aux efforts énergiques de mon ami, le communiste norvégien Arvid C. Hansen, qu'on put le retrouver et l'expédier en février 1919 en Russie soviétique. Je n'ai fait ici qu'y ajouter quelques observations et quelques notes qui se rapportent principalement à l'école anglo-américaine et aux réalités récentes en général.

Jusqu'à présent on n'a connu dans le camp marxiste que deux sortes de critiques relatives à l'économie politique bourgeoise et moderne : c'était une critique soit exclusivement sociologique, soit exclusivement méthodologique. On constatait par exemple que le système théorique en question s'apparentait à une psychologie de classe déterminée, un point c'est tout. Ou bien on tenait un certain fondement méthodologique, la manière d'aborder le problème, pour erronés; il était donc inutile de faire une critique minutieuse de l'aspect « interne » du système.

Certes, quand on estime que seule la théorie de classe du prolétariat est objectivement juste, il suffit alors, à strictement parler, de découvrir le caractère bourgeois de la théorie en question pour la rejeter. Au fond, c'est d'ailleurs ce qui se passe, car si le marxisme prétend posséder une validité générale, c'est précisément parce qu'il est l'expression théorique de la classe progressive, dont les « prétentions » à la clairvoyance sont bien plus hardies que n'est le mode de penser conservateur et par conséquent plus borné des classes dominantes de la société capitaliste. Toutefois, il est évident que cette justesse doit être démontrée par l'affrontement des idéologies entre elles, par la critique logique des théories qui nous sont hostiles. La caractéristique sociologique d'une théorie ne nous dispense donc nullement du devoir de la combattre sur le terrain de la critique logique proprement dite.

Il en va de même pour la critique de la méthode. Constater que le point de départ des fondements méthodologiques est erroné, renverse évidemment tout l'édifice théorique. Cependant, la

controverse idéologique exige que la fausseté de la méthode soit démontrée par l'erreur de conclusions partielles du système, en quoi l'on peut recourir soit aux contradictions internes de tout le système, soit à son imperfection, à son incapacité organique à saisir et à expliquer toute une série de phénomènes qui concernent la discipline en question.

Il en découle que le marxisme doit fournir une critique *détaillée* des récentes théories, critique qui est aussi bien d'ordre socio- logique que méthodologique, mais qui est aussi une critique de tout le système jusque dans ses moindres ramifications. C'est de cette manière d'ailleurs que Marx a posé la question en face de l'économie politique bourgeoise (voir son ouvrage *Théories de la plus-value*).

Tandis que les marxistes se bornaient généralement à une critique sociologique et méthodologique de l'école autrichienne, la critique des adversaires bourgeois de cette école portait essentiellement sur l'erreur de certaines conclusions particulières. R. Stolzmann fut à peu près le seul à fournir une critique détaillée de Böhm-Bawerk. Dans la mesure où certaines idées fondamentales de cet auteur présentent quelque parenté théorique avec le marxisme, notre critique des « autrichiens » concorde avec celle de Stolzmann. Il m'a paru nécessaire de souligner cette concordance des deux critiques, y compris dans le cas où, avant même de connaître l'ouvrage de Stolzmann, j'étais parvenu aux mêmes conclusions. Toutefois Stolzmann, malgré ses qualités, s'appuie sur une conception entièrement fautive de l'humanité conçue comme une « figure téléologique ». Ce n'est pas sans raison que R. Liefmann, promoteur très important de l'école autrichienne, dont il a approfondi la doctrine et souligné les particularités, se défend contre Stolzmann en attaquant sa téléologie. Ce point de vue téléologique, ainsi que le ton nettement apologétique, mettent Stolzmann dans l'impossibilité de donner à sa critique de l'école autrichienne un cadre théorique correspondant. C'est là un travail que seuls des marxistes peuvent réaliser. Le présent ouvrage représente une tentative orientée dans ce sens.

L'objet de notre critique ne nécessite pas de longues explications. Tout le monde sait que l'adversaire le plus acharné du marxisme, c'est précisément l'école autrichienne.

Il peut paraître étrange que je publie mon livre en un temps où la guerre civile fait rage en Europe ; mais les marxistes ne se sont jamais engagés à interrompre leur travail théorique, pas même au moment de la plus violente lutte de classe, pour peu que la possibilité physique d'un tel travail leur soit donnée. Une objection beaucoup plus sérieuse consisterait à dire qu'il est pour le moins insensé de réfuter la théorie capitaliste au moment où l'objet et le sujet de cette théorie sont en train de sombrer dans les flammes de la révolution communiste. Mais cette réponse ne serait pas non plus légitime, car la critique du système capitaliste est d'une extrême importance pour comprendre les événements actuels. Et dans la mesure où la critique des théories bourgeoises fraie la voie à cette compréhension elle conserve du même coup sa valeur de connaissance.

Quelques mots encore sur la forme de l'exposé. Je me suis efforcé d'être aussi bref que possible, ce qui est probablement cause de la difficulté relative de l'exposé. D'autre part, j'ai fait grand usage de citations, tant pour les autrichiens que pour les mathématiciens, les Anglo-Saxons, etc. Dans nos milieux marxistes on condamne cette manière d'exposer un sujet comme révélatrice d'une « érudition » purement extérieure. J'ai néanmoins jugé utile de tirer de la littérature historique quelques attestations, propres à introduire le lecteur dans le sujet et à faciliter l'orientation. Il n'est nullement superflu de *connaître* l'ennemi, d'autant que chez nous on le connaît fort mal. De plus, j'ai donné en notes, *in nuce* et parallèlement, une critique systématique des autres variétés de la pensée théorique bourgeoise.

Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance à mon ami Youri Leonidovitch Piatakov, avec qui

j'ai souvent discuté les questions théoriques de l'économie politique et qui m'a donné des avis précieux.

L'opuscule est dédié au camarade N. L (énine).

N. BOUKHARINE.

Moscou, fin février 1919.

PRÉFACE A L'ÉDITION ALLEMANDE

L'ouvrage que nous présentons au lecteur est écrit depuis de longues années. Si l'auteur disposait de loisirs, il ne manquerait pas de remanier le livre, en raison de la littérature parue depuis cette époque. Malheureusement, le temps nécessaire lui fait défaut. Pourtant, il juge utile que ce livre paraisse sur le marché du livre allemand, car c'est le seul ouvrage marxiste qui fournisse une critique systématique de l'orientation fondamentale de la théorie économique bourgeoise. De ce point de vue le livre n'est nullement périmé et conserve à notre avis toute sa valeur théorique. Il fournit à la réflexion du lecteur marxiste les directives essentielles propres à réfuter l'idéologie de la bourgeoisie moderne, et la littérature bourgeoise actuelle peut aisément entrer dans le cadre critique qu'offre le présent ouvrage.

C'est pour cette raison que nous nous sommes décidés à publier le livre en Allemagne.

N. BOUKHARINE.

Moscou, le 12 novembre 1925.

INTRODUCTION

L'ÉCONOMIE POLITIQUE BOURGEOISE APRÈS MARX

1. *L'école historique en Allemagne.*

Caractère sociologique de l'école historique. Caractère logique.

2. *L'école autrichienne. Caractère sociologique de l'école autrichienne.*

Brève caractéristique logique.

3. *L'école anglo-américaine.*

4. *Les précurseurs des « autrichiens ».*

Voilà près de trente ans déjà que s'est éteinte à jamais la parole enflammée du grand penseur du XIX^e siècle dont les idées ont servi de levier au mouvement prolétarien du monde entier; toute l'évolution économique des dernières décades — la concurrence et la centralisation effrénées du capital, l'élimination de la petite industrie jusque dans les endroits les plus reculés, l'avènement, d'une part, de puissants magnats de l'industrie, rois couronnés d'or, de l'autre l'extension d'une armée prolétarienne, que le mécanisme de la production capitaliste lui-même amène à s'éduquer, à s'unifier et à s'organiser — tout cela confirme pleinement la justesse du système économique de Marx, qui s'était proposé de découvrir la loi économique du mouvement de la société capitaliste actuelle. Le pronostic établi d'abord dans *Le Manifeste Communiste*, puis, sous une forme plus complète et plus développée, dans *Le Capital*, s'est vérifié pour les neuf dixièmes. Un des aspects les plus importants de ce pronostic, la théorie de la concentration, est tombé dans le domaine public ; il est devenu une vérité scientifique universellement reconnue. Il est vrai qu'on l'accommode généralement à une sauce théorique différente qui la prive de son unité, si caractéristique de la théorie marxiste. Mais le « romantisme économique », qui n'a vu dans cette théorie que le fruit d'une imagination utopique, a perdu pied ces derniers temps, les tendances découvertes et expliquées par Marx ayant surgi si vite et pris une telle ampleur que l'avance victorieuse de la *grande* industrie ne pouvait passer inaperçue qu'aux yeux des aveugles. Si, par bonhomie, certains ont pris les *sociétés par actions* pour une « démocratisation du capital », si leur sentimentalité leur a fait croire que celle-ci était une garantie de paix sociale et de bien-être généralisé (et il faut regretter que cette opinion ait eu ses défenseurs jusque dans les rangs de la classe ouvrière), la « réalité économique » actuelle détruit on ne peut plus brutalement cette idylle petite-bourgeoise. Car le capital par actions est devenu, entre les mains d'une poignée d'usurpateurs, un moyen de répression impitoyable contre la progression du « quatrième état ». A soi seul, cela suffirait à démontrer l'importance du moyen de connaissance que constitue le système théorique de Marx. Mais le caractère du développement capitaliste qui ne se manifeste qu'à présent ne peut être compris lui aussi qu'à l'aide de l'analyse *marxiste*¹. Les puissantes sociétés d'entreprises, la création de syndicats, de trusts, d'organisations bancaires sans précédent, la pénétration du capital bancaire dans l'industrie ainsi que l'hégémonie du

¹ L'ouvrage de R. Hilferding, *Le Capital Financier*, est très instructif à cet égard.

capital financier sur toute la vie économique et politique des pays capitalistes évolués — tout cela n'est que l'extension des traits déjà observés par Marx. La domination du capital financier ne fait que décupler la rapidité du mouvement de concentration, transformant la production en une production sociale, prête à être soumise au contrôle de la société. Sans doute les savants bourgeois ont-ils récemment déclaré que l'organisation des chefs d'entreprises allait mettre fin à l'anarchie de la production, ainsi qu'aux crises. Hélas ! l'organisme capitaliste continue à être affligé de spasmes périodiques, et seuls des gens tout à fait naïfs croient encore que le capitalisme peut être guéri grâce au ravaudage réformiste. La mission historique de la *bourgeoisie* est déjà accomplie dans le monde entier et touche à sa fin. Nous entrons dans l'ère des grandes actions *prolétariennes* ; la lutte a déjà franchi les limites nationales de l'Etat, elle prend de plus en plus l'allure d'une pression de masse sur les classes régnautes et s'oriente à grands pas vers le but final. Le temps approche où la prévision de Marx se réalisera et où sonnera la dernière heure de la propriété capitaliste. Quelle que soit la vigueur avec laquelle les faits témoignent de la justesse des conceptions marxistes, leur succès auprès des savants officiels n'a pas grandi; et a même plutôt diminué. Si, autrefois, dans les pays arriérés, tels que la Russie et partiellement l'Italie, même des professeurs d'Université ont parfois flirté avec Marx, sans toutefois renoncer à de petites et grandes « rectifications » de leur cru, l'évolution sociale actuelle, l'exacerbation des contradictions de classes, ainsi que la consolidation des idéologies bourgeoises de toutes nuances, encouragent tout le monde à reprendre la lutte contre l'idéologie du prolétariat, les « types transitoires » étant éliminés et remplacés par le savant « purement européen », « moderne », revêtu d'un habit théorique à la mode prussienne, autrichienne, voire à la mode anglo-américaines du dernier cri¹.

La bourgeoisie a opposé au système d'airain de Marx deux tendances fondamentales d'économie politique : l'école dite « historique » (Roscher, Hildebrandt, Knies, Schmoller, K. Bücher, etc.) et l'« école autrichienne » (Karl Menger, Böhm-Bawerk et Wieser), qui ont eu ces derniers temps un retentissement considérable. Cependant, les deux tendances traduisent la *faillite* de l'économie politique bourgeoise, encore que cette faillite s'exprime sous deux formes diamétralement opposées. Tandis que la théorie bourgeoise du premier genre a échoué en adoptant une attitude négative envers toute théorie abstraite *en général*, la seconde s'est contenté d'élaborer une théorie purement abstraite, ce qui nous vaut une foule de « pseudo-explications » habilement imaginées, mais qui se sont montrées inutilisables sur les points précis où la théorie de Marx est particulièrement inattaquable, c'est-à-dire dans les questions relatives à la *dynamique* de la société capitaliste actuelle. On sait que l'économie politique classique s'efforçait de formuler les lois générales, c'est-à-dire « abstraites », de la vie économique et Ricardo, représentant le plus éminent de cette école, a fourni des exemples étonnants de cette étude abstraite-déductive. « *L'école historique* » au contraire est née d'une réaction contre le « cosmopolitisme » et le « perpétualisme » des classiques². Cette différence a de profondes racines économique-sociales. Malgré son

¹ Le succès des « nouvelles » théories provient donc du changement qui s'est produit dans la psychologie sociale, et nullement de la perfection logique de ces théories. Une des causes de l'aversion de la bourgeoisie pour la théorie de la valeur-travail consiste certainement dans son aversion pour le socialisme. Böhm-Bawerk en convient partiellement quand il écrit : « Il est vrai que pendant quelques années, et en raison de l'expansion des idées socialistes, la théorie de la valeur-travail a d'abord gagné du terrain, mais ces temps derniers elle en a décidément perdu dans les milieux de la pensée théorique de tous les pays, notamment en faveur de la théorie de « l'utilité marginale » qui se répand de plus en plus largement. » Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, 2^e éd., vol. I, p. 444, note.

² Ce que Knies entend par cosmopolitisme, c'est l'idée des classiques d'après laquelle les lois économiques sont les

« cosmopolitisme », la théorie classique et sa doctrine du libre-échange était fortement « nationale » : elle était le fruit théorique inéluctable de l'industrie *anglaise*. L'Angleterre, qui par suite de circonstances de toutes sortes, acquit la domination exclusive du marché mondial, ne craignait aucune concurrence et n'avait besoin d'aucune mesure artificielle, c'est-à-dire législative, pour assurer sa victoire sur ses concurrents. Aussi l'industrie anglaise pouvait-elle se dispenser d'invoquer les particularités de la situation anglaise pour justifier les barrières douanières. Les théoriciens de la bourgeoisie anglaise n'avaient donc pas besoin non plus de fixer leur attention sur les particularités spécifiques du capitalisme anglais : tout en exprimant les intérêts du capital anglais, ils parlaient des lois générales du développement économique. Développement économique qui se présentait d'une manière toute différente sur le Continent européen et en Amérique¹.

[1] L'école historique en Allemagne. Caractère sociologique de l'école historique. Caractère logique.

L'Allemagne, berceau de « l'école historique », était un pays essentiellement agraire, arriéré par rapport à l'Angleterre. L'industrie allemande naissante, notamment l'industrie lourde, souffrait très sensiblement de la concurrence anglaise. Si, par conséquent, la bourgeoisie anglaise pouvait se dispenser de mettre l'accent sur ses particularités nationales, la bourgeoisie allemande, au contraire, était obligée de se montrer doublement attentive à cette originalité, à cette autonomie de l'évolution allemande, et de s'en servir pour prouver théoriquement la nécessité des « protections douanières de croissance ». L'intérêt théorique se concentrait en effet sur l'élucidation de ce qui est historiquement concret et nationalement limité; en théorie, on s'employait à choisir et à mettre en relief ces aspects précis de la vie économique. Du point de vue sociologique, l'école historique fut l'expression idéologique de ce processus de croissance de la bourgeoisie allemande, qui, redoutant la concurrence anglaise, recherchait l'appui de l'industrie nationale; aussi mettait-elle en avant les particularités nationales et historiques de l'Allemagne, et par suite, généralisant le procédé, — celles des autres pays. Du point de vue social-génétique, l'école classique et l'école historique sont toutes deux « nationales », l'une comme l'autre étant le produit d'une évolution historiquement et localement limitée; mais du point de vue logique, les classiques sont « cosmopolites », les historiens « nationaux ».

C'est ainsi que le mouvement de protection douanière allemand fut le berceau de l'école historique. Son développement ultérieur engendra des tendances de toutes nuances, dont la principale, celle de Gustav Schmoller (Ecole dite « historique nouvelle » ou « historique-éthique ») se teintait de conservatisme agraire. L'idéalisation de la forme de production transitoire, notamment celle des rapports « patriarcaux » entre propriétaires fonciers et ouvriers agricoles, la peur de la « peste prolétarienne », et le « péril rouge », n'ont cessé de démasquer ces professeurs « objectifs » et de mettre à nu les racines sociales de leur « science pure »². De cette caractéristique sociologique

mêmes pour chaque pays et chaque peuple ; pour le terme perpétualisme — idée analogue de l'école classique relative aux différentes époques historiques — voir Knies, *L'économie politique du point de vue historique*, nouvelle éd., 1883, p. 24.

¹ Friedrich List, qui exige une politique protectionniste, peut être considéré comme le premier théoricien de l'école historique. Voir *Le système national de l'économie politique*, 1841.

² Ainsi, Mikhailowsky par exemple, énumère les « actions » du P^f Schmoller : « Il s'efforça de retarder l'introduction de l'assurance-travail étatique, il était opposé à l'application des lois de protection du travail aux ouvriers des entreprises agricoles et artisanales... Il jugeait utile d'appliquer le code pénal aux ouvriers agricoles qui violaient leur contrat de

découle par conséquent aussi la caractéristique logique de l'école historique.

Au point de vue logique, l'école « historique » se caractérise avant tout par son attitude négative envers la théorie abstraite. Ce genre d'investigation inspirait aux « historiens » une profonde répulsion; toute possibilité d'une telle entreprise leur semblait douteuse dès l'abord, voire contestable en général; dans l'esprit de ces savants le mot « abstrait » était synonyme d'« absurdité »; certains étendaient leur scepticisme jusqu'au concept essentiel de toute science, celui de « loi ». Tout au plus reconnaissaient-ils les lois dites « empiriques », élaborées au moyen d'études historiques, scientifiques et statistiques¹.

On vit ainsi se former un empirisme étroit, réfractaire à toute généralisation. Les représentants extrémistes de cette école se faisaient un devoir d'accumuler le matériel historique — concret, ajournant à des temps indéterminés le travail de généralisation théorique. Schmoller par exemple, chef reconnu de l'école historique, caractérise ainsi la « jeune génération » : « Ce qui le [c'est-à-dire Roscher, N.B.] distingue de la jeune école historique, c'est que celle-ci est moins portée aux généralisations, qu'elle éprouve un besoin beaucoup plus profond de passer de la collecte de dates poly-historiques à l'étude spécialisée des différentes époques, des divers peuples et de leur situation économique. Elle exige en premier lieu des monographies économiques. Elle préfère expliquer d'abord l'évolution des différentes institutions économiques plutôt que celle de l'économie politique en tant que telle, de l'économie à l'échelle universelle. Elle applique la méthode d'investigation rigoureuse qui est celle de l'Histoire du Droit, s'efforçant de parfaire par des enquêtes personnelles et des voyages la connaissance livresque et d'intégrer à son étude les sciences philosophiques et psychologiques ». (G. Schmoller, *Grundriss der Allgemeinen Volkswirtschaftsliche*, Leipzig, 1908, p. 119). Cette attitude, hostile par principe à toute méthode abstraite, est toujours de rigueur en Allemagne. Le même Schmoller déclare en 1908 : « Nous en sommes toujours et encore au stade de préparation et de collectage de matériel. »²

Le souci du concret va de pair avec une autre originalité de la tendance « historique » : pour elle, la vie économique-sociale ne se sépare en rien des autres aspects de l'existence, surtout pas du droit et des mœurs, bien que les visées mêmes de la connaissance rendent cette distinction indispensable³. Cette attitude résulte précisément de l'aversion contre toute espèce d'abstraction. En effet, le processus de vie en société n'est-il pas un flux *unitaire*, n'y a-t-il pas en réalité *une seule*, et

travail, il était contre la capacité juridique des syndicats et des associations ouvrières, il était pour la «loi contre les socialistes» ». *Les fondements philosophiques, historiques et théoriques de l'économie du XIX^e siècle*, Jourjev, 1909, p. 578.

¹ Neumann, l'un des défenseurs les plus modérés de l'école historique pense par exemple qu'« en matière économique la possibilité d'appliquer des lois exactes est exclue ». (« Loi naturelle et loi économique », *Revue des sciences sociales*, éditée par Schäffle, 1892, 48^e année, p. 435.) Voici l'explication que le même auteur donne du terme « typique » : « Ici (c'est-à-dire dans les sciences naturelles, N.B.) ce qui est typique consiste en ce qui donne lieu à une autre reproduction typique et qui peut être étudié à ce titre. Là (dans les sciences sociales, N.B.) le terme « typique » doit être pensé, c'est-à-dire *feint*. » (*Ibid.* p. 442.)

² G. Schmoller, *loc. cit.*, p. 123.

³ Schmoller relève trois « idées fondamentales » de l'école historique : « 1) Celle de la théorie de l'évolution... 2) Une attitude morale-psychologique... 3) Une attitude critique envers la science naturelle individualiste comme en vers le socialisme. » (*loc. cit.* p. 123.)

non pas plusieurs histoires : de l'économie, du droit, des mœurs, etc. ? seule l'abstraction scientifique fragmente la vie, par elle-même unitaire, en mettant artificiellement en relief différentes séries de phénomènes, qu'elle groupe selon des critères déterminés. Logiquement, quiconque est opposé à l'abstraction devrait donc aussi s'interdire de séparer la sphère de l'économie de celle du droit et des mœurs. Il est évident qu'une pareille position serait parfaitement intenable. Bien que la vie sociale constitue une unité, il ne faut pas oublier que sans abstraction, il n'est aucune connaissance possible : le concept même, comme tel, est une abstraction du « concret » ; de même, toute description suppose une certaine sélection de phénomènes selon des critères jugés importants pour telle ou telle raison, si bien que l'abstraction n'est qu'un attribut nécessaire de la capacité de connaître; elle ne devient inadmissible que lorsque, faisant abstraction de caractéristiques concrètes, on rend l'abstrait lui-même parfaitement vide, c'est-à-dire inutilisable pour les besoins de l'entendement.

L'entendement *exige* la division de l'unicité qu'est le processus de la vie. Celui-ci est si complexe par lui-même que pour l'approfondir, il faut le décomposer en plusieurs séries de phénomènes distincts. A quoi aboutirait l'étude de l'économie, par exemple, si l'on avait tenté d'intégrer dans cette étude des éléments qui font en même temps l'objet de la science philologique — sous prétexte que ce sont les mêmes hommes qui président à l'économie et qui sont unis par les liens du langage ? Il est évident que toute science peut utiliser les résultats de n'importe quelle autre, dans la mesure où ces résultats peuvent contribuer à l'étude de l'objet scientifique en question; étant entendu que les éléments étrangers ne peuvent être considérés que sous l'angle de la science *en question* et ne sont jamais que des auxiliaires de l'investigation, sans plus.

De sorte que des matériaux de genres différents, au lieu de faciliter l'intelligence du sujet, rendent celle-ci plus difficile. Ajoutons que « la réflexion morale-psychologique » des « jeunes historiens » a pris la forme de jugements et d'enseignements moraux. On introduit dans la science, qui a pour tâche de découvrir les relations *causales*, l'élément *éthique* qui n'a rien à y voir ; d'où le nom de cette école : « historique-éthique »¹.

L'activité de l'école historique se traduit par bon nombre de travaux historiques-descriptifs : histoire des prix, du travail salarié, du crédit, de la monnaie, etc. Mais cela n'a pas fait avancer d'un pas la théorie du prix et de la valeur, la *théorie* du salaire, ou de la circulation monétaire. Pourtant, tout le monde est bien obligé de s'apercevoir qu'il s'agit là de deux choses totalement différentes. « La statistique des *prix* sur les marchés de Hambourg ou de Londres au cours des trente dernières années est une chose — une *théorie générale de la valeur et des prix*, telle qu'elle se présente dans les travaux de Galiani, Condillac, Ricardo en est une autre. »²

C'est précisément la négation de la « théorie générale » qui est la négation de l'économie politique en tant que discipline théorique autonome, sa déclaration de faillite.

D'une manière générale, la science peut poursuivre deux buts : ou elle décrit ce qui existait réellement à une époque et en un lieu donnés, ou elle essaye de déduire *des lois* des phénomènes, ce

¹ A ce sujet, H. Dietzel observe très justement : « De même que l'on parle d'une théorie ou d'une histoire économique "éthique", on pouvait tout aussi bien parler d'une anthropologie, d'une physiologie, etc. "éthique" ». (*Economie sociale théorique*, p. 31). Comparer aussi E. Sax, *L'essence et les tâches de l'économie nationale*, Vienne, 1884, p. 53. Léon Walras, lui aussi, raille la « morale » dans la théorie et compare ce procédé à la tentative de « spiritualiser la géométrie ». (Léon Walras, *Etudes d'économie sociale, Théorie de la répartition de la richesse sociale*, Lausanne-Paris, 1896, p. 40).

² Luigi Cossa, *Introduzione allo Studio dell'Economica Politica*, Milan, 1892, p. 15.

qui peut s'exprimer par la formule : étant donné A, B, C, il faut s'attendre à D. Dans le premier cas, la science a un caractère monographique, dans le second *nomographique*¹.

Il est évident que la théorie de l'économie politique appartient au second type de science ; elle se propose essentiellement des objectifs scientifiques d'ordre nomographique. Mais comme l'école historique dédaigne les lois générales, elle détruit en définitive l'économie politique en tant que science proprement dite, en lui substituant la « description pure » de nature monographique; elle la réduit à l'histoire et à la statistique économique, qui sont des sciences monographiques par excellence. La seule idée juste qu'elle comporte, celle de l'évolution, elle n'a pas su la faire entrer dans le cadre d'une étude théorique, si bien qu'à l'instar du figuier de la Bible elle est demeurée stérile. Son importance positive consiste exclusivement dans la réunion de matériaux qui servent de base à des réflexions théoriques, et sur ce plan les travaux de l'école historique sont très précieux. Les ouvrages de premier ordre publiés par l'Association de Politique Sociale sur les métiers, le commerce de détail, le prolétariat agricole, en témoignent assez².

Karl Menger, le père de l'école autrichienne, donne une caractéristique remarquablement juste des « historiens » : Leurs solides connaissances historiques, et un éclectisme minutieux mais incontrôlé, se rejoignant de façon purement extérieure sur le terrain de notre science (par quoi Menger entend la théorie de l'économie politique. N.B.) tel est à la fois le point de départ, mais aussi le point culminant de leur évolution (celle de l'école historique. N.B.)³.

[2] L'école autrichienne. Caractère sociologique de l'école autrichienne. Brève caractéristique logique.

Toute différente est l'orientation de l'école autrichienne. Sur le plan scientifique, elle s'oppose violemment à l'historicisme. Dans la compétition polémique, particulièrement âpre entre Karl Menger et Schmoller, les nouveaux théoriciens de la bourgeoisie répètent à peu près exactement les erreurs de leurs prédécesseurs; ils jugent eux aussi nécessaire d'observer les « phénomènes typiques », les « lois générales » (des « lois exactes » selon l'expression employée par K. Menger). Après avoir remporté une série de victoires sur les historisants, l'école autrichienne, en la personne de Böhm-Bawerk, s'en prit au marxisme en dénonçant chez lui une prétendue carence théorique totale. La théorie marxiste est « non seulement erronée, elle occupe même, sur le plan de la valeur théorique, une des dernières places parmi toutes les théories de l'intérêt... » — tel est le jugement de Böhm-Bawerk⁴.

Rien d'étonnant à ce que la nouvelle tentative des idéologues bourgeois⁵ se soit heurtée aussi

¹ La terminologie est due à A. A. Tchuprov le jeune. Cf. ses *Eléments d'une théorie de la statistique*, Saint-Petersbourg, 1909. Ces termes sont employés dans un sens un peu différent par Rickert et Windelband.

² C'est surtout l'artisanat qui a été étudié à fond. Nous en trouvons la raison dans une explication de G. Schmoller : « Seule la conservation d'une... classe moyenne peut... nous préserver en dernière instance d'une évolution qui consistera en une domination alternante des intérêts d'argent et du quatrième état... Elle seule [la réforme sociale, N.B.] maintient l'aristocratie de la culture et de l'esprit à la tête de l'Etat. » (G. Schmoller, *Quelques questions fondamentales de politique sociale et de principes d'économie populaire*, Leipzig, 1898, pp. 5 et 6.)

³ Karl Menger, *Les erreurs de l'historicisme dans l'économie nationale allemande*, Vienne, 1884, Préface, p. IV.

⁴ Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, p. 517.

⁵ H. Dietzel, qui n'a aucun rapport avec le socialisme, note à ce sujet : « Hohoff a raison de dire que la polémique

violemment à l'idéologie du prolétariat. L'âpreté du conflit résulta inévitablement du fait que cette nouvelle tentative d'élaborer une théorie abstraite s'apparente formellement au marxisme, en ce que celui-ci applique la méthode abstraite — alors que par son contenu, elle se situe au pôle opposé du marxisme. Ce qui s'explique à son tour parce que la nouvelle théorie est issue de la dernière couvée de la bourgeoisie — une bourgeoisie dont l'expérience et par conséquent l'idéologie est fort éloignée de celle de la classe ouvrière.

Nous ne donnerons pas ici d'autres caractéristiques relatives à la position logique des autrichiens, car nous y reviendrons par la suite. Contentons-nous d'indiquer leurs traits fondamentaux en matière sociologique.

Dans son dernier ouvrage sur l'origine de « l'esprit capitaliste », Werner Sombart examine les traits qui caractérisent l'entrepreneur¹, mais il ne trace que la ligne ascendante du développement bourgeois : la psychologie bourgeoise sous son aspect décadent échappe à son attention et à son investigation. On trouve néanmoins chez lui des exemples intéressants de cette psychologie, encore qu'ils n'appartiennent pas précisément à l'époque tout à fait moderne. Voici ce qu'est pour lui la « haute finance » de la France et de l'Angleterre du XVII^e et du XVIII^e siècle : « C'étaient les gens tout à fait riches, d'origine bourgeoise pour la plupart, ayant fait fortune comme fermiers généraux ou créanciers de l'Etat et qui flottaient à la surface, comme le gras du bouillon, mais n'avaient aucun lien avec la vie économique². »

La décadence de « l'esprit capitaliste » dans la Hollande du XVIII^e siècle entraîne le « bourgeois », non pas à se « féodaliser », comme dans d'autres pays, mais à s'engraisser comme on est tenté de dire. Il vit de ses revenus. *L'intérêt porté aux entreprises capitalistes quelles qu'elles soient, diminue de plus en plus*³.

Voici un autre exemple : Defoe, écrivain anglais de la seconde moitié du XVIII^e siècle, décrit de la manière suivante le processus de développement qui fait du négociant un rentier : « Pour acquérir sa fortune, il est vrai qu'il (le commerçant. N.B.) devait être actif et travailleur; mais maintenant il n'a plus qu'à prendre une décision, à être paresseux et inactif (*to determine to be indolent and inactive*). *Les rentes d'Etat et la propriété foncière, telles sont les seuls bons placements de ses économies*⁴ ».

Il serait tout à fait faux de penser que cette psychologie ait disparu ; c'est plutôt le contraire qui est vrai. L'évolution capitaliste des dernières dizaines d'années a connu une accumulation rapide de « valeurs en capital ». Par suite du développement des différentes formes de crédit, la plus-value accumulée retombe sur des individus qui n'ont aucun rapport avec la production. Le nombre de ces individus grandit de plus en plus et forme toute une classe sociale — celle des *rentiers*. Bien que cette couche de la bourgeoisie ne soit pas une classe sociale au sens propre du terme, mais plutôt un

contre la théorie de la valeur-travail procède non de la raison, mais de la volonté... » (*Economie sociale théorique*, p. 211). A la même page, il est aussi question des « exercices apologétiques » de Kamorchinsky et de Böhm-Bawerk, pilier des autrichiens.

¹ Werner Sombart, *Le bourgeois*, Munich et Leipzig, 1915.

² Werner Sombart, *Le bourgeois*, p. 46, souligné par l'auteur.

³ *Ibid.* p. 188. Souligné par l'auteur.

⁴ *Ibid.* p. 201. Dernier passage souligné par l'auteur.

groupe déterminé à l'intérieur de la bourgeoisie capitaliste, il présente cependant certaines marques distinctives qui lui sont propres et relèvent de la « psychologie sociale ». L'extension des sociétés par actions et des banques, la naissance d'un gigantesque commerce boursier, engendre ce groupe social en même temps qu'il l'affermi. Son activité économique s'exerce essentiellement sur le plan de la circulation, notamment celle des titres et valeurs, sur les transactions boursières. Il est significatif qu'au sein même de ce groupe qui vit des revenus de ces valeurs, il existe différentes nuances ; le type extrême est représenté par la couche située non seulement à l'extérieur de la production, mais en dehors même du *processus de circulation*. Ce sont avant tout les possesseurs de valeurs à intérêt fixe : rentes d'Etat, obligations de toutes sortes, etc.; puis les personnes qui ont investi leur fortune en biens fonciers dont ils tirent des rentes sûres et durables. Ces catégories ne connaissent même pas les aléas du jeu boursier; les possesseurs d'actions, étroitement liés aux vicissitudes de la spéculation, peuvent chaque jour tout perdre ou au contraire se relever très vite, vivant de ce fait la vie du marché, depuis la participation active à la Bourse jusqu'à la lecture des cours de la Bourse et des journaux financiers; par contre, ce lien avec la vie sociale-économique cesse d'exister pour les groupes qui tirent leurs revenus de valeurs à intérêts fixes en sortant du domaine de la circulation. D'autre part : plus le système de crédit est évolué et élastique, plus la possibilité de « s'engraisser », de rester « paresseux et inactif », est grande. Le mécanisme capitaliste s'en charge d'ailleurs lui-même ; comme il rend socialement superflues les fonctions organisatrices d'un grand nombre de chefs d'entreprises (d'homme d'affaires) il élimine du même coup ces « éléments superflus » de la vie économique immédiate; ceux-ci se déposent à la surface de la vie économique comme « le gras sur le bouillon » — pour employer l'expression si imagée de Sombart.

Notons à ce propos que les possesseurs de valeurs à intérêts fixes ne représentent nullement une couche en régression au sein de la bourgeoisie rentière, mais qu'au contraire cette couche est en voie d'accroissement constant. « La bourgeoisie se transforme en une masse de rentiers qui entretiennent avec les grandes institutions financières les mêmes rapports qu'avec l'Etat dont ils acquièrent les bons du Trésor : dans un cas comme dans l'autre on les paye sans qu'ils n'aient à se soucier de rien. Par suite, la bourgeoisie est d'autant plus portée à transférer sa fortune à l'Etat... que celui-ci présente l'avantage manifeste de la sécurité. Sans doute, les actions offrent-elles des chances de bénéfices que ne connaît pas le titre de rente sur l'Etat, mais elles comportent aussi des risques énormes. Notons que la bourgeoisie fait naître chaque année un *excédent de capital* considérable ; mais même en période de montée de la conjoncture industrielle, les émissions d'actions n'en absorbent qu'une faible partie, l'autre, de loin la plus grande, étant investie en bons d'Etat, dettes communales, hypothèques et autres valeurs à intérêts fixes »¹.

Cette couche bourgeoise est nettement parasitaire; elle présente des traits psychologiques qui l'apparentent tout à fait à la noblesse décadente de la fin de « l'ancien régime » et aux sommets de l'aristocratie financière de la même époque². Le trait le plus saillant de cette couche, qui la distingue

¹ Parvus, *L'Etat, l'industrie et le socialisme*. Ed. von Kaden et C^{ie}, Dresde, pp. 103-104.

² On trouvera une caractéristique de ces classes dans l'ouvrage de Sombart, *Luxe et capitalisme* (Ed. Duncker et Humblot, 1903), notamment pp. 103, 105, etc. Ce qui n'empêche pas Charles Gide d'affirmer que « l'oisiveté n'est qu'une division du travail bien comprise », car « les Anciens déjà trouvaient bon que les citoyens puissent disposer de tous leurs loisirs pour s'occuper des affaires de l'Etat ». Charles Gide, *Eléments d'économie politique* (cité d'après la traduction russe de Scheinis, Saint-Pétersbourg, 1896, p. 288). Mais l'esclavage aussi, les Anciens le tenaient pour une « institution nécessaire » et « une division du travail bien comprise ». Pour ce qui est de la glorification de l'esclavage, messieurs les économistes bourgeois n'ont donc rien à envier aux « Anciens ».

aussi bien du prolétariat que de la bourgeoisie d'un autre type est, comme nous l'avons vu, sa séparation d'avec la vie économique : elle ne participe directement ni à l'activité productive, ni au commerce; souvent ses représentants ne détachent même pas eux-mêmes les coupons. Pour désigner de la façon la plus générale le domaine où s'exerce l'activité de ces rentiers, disons que c'est *la sphère de l'usage*. La vie entière du rentier se fonde sur l'usage, et la psychologie de « l'usage à l'état pur » confère à cette vie son « style » particulier. Le rentier consommateur ne pense que chevaux de course, tapis de luxe, cigares odorants, vins fins. Lui arrive-t-il de parler de travail, il s'agit de « travailler » à cueillir des fleurs ou à se procurer des billets de théâtre¹. La production, le travail nécessaire à l'obtention de biens matériels, étant en dehors de son champ visuel, reste une chose fortuite. Pas question chez lui d'activité véritable; toute sa mentalité a des teintes passives ; la philosophie, l'esthétique de ces rentiers est de nature purement contemplative; elle est dépourvue d'éléments actifs, si typiques de l'idéologie prolétarienne. C'est que le prolétariat vit dans la sphère de la production, en contact direct avec la « matière » qui, pour lui, se transforme en « matériel », en objet de son travail. Il assiste à l'accroissement gigantesque des forces productives de la société capitaliste, aux nouvelles techniques mécaniques de plus en plus développées qui permettent de jeter sur le marché des quantités toujours plus grandes de marchandises, dont les prix baissent à mesure que progresse et que s'approfondit le processus de perfectionnement technique. Raison pour laquelle le prolétaire est marqué par la psychologie du *producteur*. Le *rentier*, au contraire, *par celle du consommateur*.

Poursuivons. Nous avons vu que la classe sociale en cause est un produit de la décadence de la bourgeoisie, décadence due au fait que la bourgeoisie a déjà perdu ses fonctions socialement utiles. Cette situation originale d'une classe à l'intérieur, ou plutôt à l'extérieur, du processus de production, a donné naissance à un type social particulier qui se distingue en quelque sorte par son caractère asocial. Si, dès le berceau, la bourgeoisie est essentiellement individualiste — car son existence même se fonde sur la *cellule* économique qui mène, pour sauvegarder son existence autonome, une lutte de concurrence acharnée contre les autres cellules — cet individualisme se renforce encore chez le rentier. Celui-ci ne connaît aucune vie sociale, il vit à l'écart; ses liens sociaux sont rompus, même les tâches générales de la classe sont incapables de souder entre eux les « atomes sociaux ». On voit disparaître non seulement l'intérêt pour les entreprises capitalistes, mais même le souci de tout ce qui est simplement « social ». L'idéologie d'une pareille couche sociale est donc essentiellement individualiste ; c'est sur le plan esthétique que l'individualisme de cette classe s'exprime le mieux : toute manière d'aborder les problèmes sociaux paraît *eo ipso* « anti-artistique », « grossière », « tendancieuse ».

Toute différente est la manière dont se forme la mentalité du prolétariat, qui a tôt fait de rejeter l'écorce individualiste de sa classe d'origine : celle de la petite bourgeoisie urbaine et agraire. Confiné entre les murs de pierres de la grande cité, concentré sur les lieux du travail commun et de la lutte commune, le prolétariat acquiert vite une psychologie collective et une sensibilité extrême quant aux liens sociaux ; ce n'est qu'au stade de développement le plus précoce, alors que le prolétariat n'est pas encore une classe particulière, qu'il présente des tendances individualistes qui disparaissent ensuite sans laisser de trace. Le prolétariat se développe ainsi dans un sens opposé à celui de la bourgeoisie entière ; tandis que sa psychologie devient collectiviste, l'orientation individualiste est une des marques fondamentales de la bourgeoisie. *L'individualisme renforcé — telle est la seconde*

¹ Les exemples sont les mêmes que ceux par lesquels Böhm-Bawerk illustre sa théorie de la valeur.

qualité caractéristique du rentier.

Enfin, le troisième trait caractéristique du rentier, comme d'ailleurs de tout bourgeois, c'est la crainte du *prolétariat*, la *crainte des catastrophes sociales menaçantes*. Le rentier est incapable de prévision : sa « philosophie » se réduit à la formule : « profitons de l'instant », *carpe diem*; son champ visuel se limite au présent; s'il lui arrive de « penser » à l'avenir, c'est uniquement à l'image du présent ; il n'est pas capable de s'imaginer un temps où des gens de son espèce ne toucheraient plus de rentes ; épouvanté, il ferme les yeux devant une telle perspective, fait semblant de tout ignorer et s'efforce de ne pas voir dans le présent les germes de l'avenir ; sa pensée est essentiellement anti-historique. La mentalité du prolétariat, au contraire, n'est en rien conservatrice. La lutte de classe qui s'annonce impose au prolétariat la tâche de *surmonter* le système social-économique existant; non seulement le prolétariat n'a aucun intérêt à voir se perpétuer le *statu quo* social, mais il a au contraire intérêt à sa destruction; il vit avant tout en prévision de l'avenir; même les tâches actuelles, il les évalue en fonction de l'avenir. Voilà pourquoi sa manière de penser en général, surtout sa pensée scientifique, présente un caractère nettement dynamique, historique.

Telle est la troisième antithèse entre la psychologie du rentier et celle du prolétaire.

Ces trois aspects de la « conscience sociale » du rentier, qui dérivent directement de son « être social », marquent également sa conscience au niveau le plus élevé, c'est-à-dire ses idées scientifiques. La psychologie forme toujours la base de la logique ; les sentiments et les dispositions déterminent la démarche générale de la pensée, le jour sous lequel on considère la réalité pour la soumettre au travail de la logique. S'il arrive que dans l'analyse, même très minutieuse, de telle phrase isolée d'une théorie quelconque on ne parvienne pas à découvrir son infrastructure sociale, cette infrastructure apparaît cependant très nettement aussitôt que l'on met en relief les signes distinctifs du système théorique en cause, ses aspects généraux ; on voit alors chaque phrase prendre un sens nouveau, elle devient le maillon indispensable de tout un enchaînement qui traduit l'expérience d'une certaine classe, d'un groupe social donné.

Or, si nous nous penchons sur l'école autrichienne, ou plutôt sur les travaux de Böhm-Bawerk, son représentant le plus éminent, nous voyons que les propriétés psychologiques du rentier que nous venons d'esquisser, trouvent leur équivalent sur le plan logique.

Avant tout, on y voit pour la première fois traitée à fond la question de la consommation. A ses débuts, qui correspondent au règne du capital marchand (mercantilisme), l'économie politique bourgeoise se caractérise par le fait qu'elle considère les phénomènes économiques sous l'angle de l'échange.

« Ce qui répond — dit Marx — à l'horizon bourgeois, où la tête tout entière est occupée de petit trafic, c'est qu'au lieu de voir dans le type du mode de production le fondement du mode de circulation qui lui correspond, on fait la démarche inverse »¹.

¹ Karl Marx, *Le Capital*, L. II, p. 88. Le rapport entre la théorie et la pratique s'exprime de façon particulièrement nette chez les mercantilistes ; les idéologues les plus éminents étaient aussi les plus éminents praticiens : Gresham par exemple fut conseiller de la reine Elisabeth et mena la lutte directe contre la Hanse ; Thomas Mun fut membre de l'administration de la Compagnie des Indes ; Dudley North fut un des plus gros marchands, se livrant à un commerce international considérable pour l'époque, etc. Voir Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, sur l'échange comme point de départ de l'étude. Cf. K. Pribram, L'idée d'équilibre dans l'ancienne théorie de l'économie politique, *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, B. XVII, p. 1. On y trouvera également une bibliographie.

Le stade suivant correspond à l'époque où le capital procède à l'organisation de la production; c'est « l'école classique » qui traduit l'idéologie de ces rapports ; elle considère les problèmes économiques précisément du point de vue de la production, par exemple dans les « théories du travail » d'A. Smith et de Ricardo, et c'est sur celle-ci qu'elle reporte l'essentiel de son investigation théorique. Cette attitude, l'économie politique prolétarienne l'hérita des classiques. Le bourgeois rentier au contraire se fixe pour tâche principale la solution du problème de la consommation. C'est en cela aussi que consiste la nouvelle position théorique fondamentale, caractéristique de l'école autrichienne, et des tendances annexes. L'orientation théorique qui se perpétue dans l'école autrichienne existait déjà dans le passé; mais les théories qui se fondaient sur l'analyse de l'usage et de la valeur d'usage des « biens » n'ont pourtant jamais connu un succès comparable à celui de l'école autrichienne. C'est seulement auprès de la science officielle, grâce à l'évolution toute récente, que ces théories ont trouvé dans la psychologie du bourgeois rentier moderne une base solide¹.

L'individualisme sordide trouve également son équivalent parfait dans la méthode « subjective - psychologique » chère à la nouvelle école. Certes, l'individualisme marqua déjà dans le passé les théoriciens de la bourgeoisie, qui eurent de tout temps un faible pour les « robinsonades ». Les représentants des « théories de la valeur-travail » eux-mêmes appuyaient leur position sur des arguments individualistes : leur valeur-travail n'était pas la *loi du prix* socialement et objectivement déterminée, mais *l'évaluation* subjective du « sujet économique », qui apprécie le bien diversement, selon que l'effort s'accompagne d'inconvénients plus ou moins grands (chez A. Smith par exemple). C'est seulement chez Marx que la valeur-travail revêt le caractère d'une « loi de la nature », loi qui règle l'échange des marchandises indépendamment de la volonté des agents de l'ordre social moderne. Toutefois, c'est seulement maintenant, c'est-à-dire dans la doctrine de l'école autrichienne, que le psychologisme en matière d'économie politique, c'est-à-dire l'individualisme économique, se trouve motivé et formulé avec une cohérence parfaite².

La crainte d'un bouleversement, enfin, se traduit chez les défenseurs de la théorie marginaliste par l'aversion la plus profonde contre tout ce qui est d'ordre historique; leurs catégories économiques sont valables, selon leurs auteurs, pour tous les temps et pour toutes les époques; pas question d'examiner les lois de l'évolution de la production capitaliste moderne, en tant que catégorie historique spécifique, comme le préconise Marx. Des phénomènes comme le profit, le revenu du capital, etc. sont au contraire considérés comme des attributs éternels de la société humaine. Ce qui suffit à indiquer une tentative de justification des conditions présentes. Mais plus les éléments de la *connaissance* théorique sont faibles, plus les apologistes de l'ordre capitaliste baissent le ton. « Il n'est rien dans la *nature* de la rente (c'est-à-dire du profit. N.B.) par quoi celle-ci puisse paraître par elle-même injuste ou inique »³ — tel est le résultat final (et selon nous le but) de la vaste investigation de Böhm-Bawerk.

¹ Le schéma ci-dessus n'est rien de plus qu'un schéma, c'est-à-dire une construction qui dessine des types à larges traits en négligeant tout l'accessoire. T. R. Kaulla qui, dans son livre sur *Le développement historique des théories modernes de la valeur* (Tübingen, 1906) essaye de donner entre autres une analyse de la naissance de l'école autrichienne, n'a pas compris la signification des phénomènes que nous venons de relever.

² Albert Schatz, *L'individualisme économique et social*, 1907, p. 3, en note.

³ Böhm-Bawerk, *Positive Theorie des Kapitals*, 3^e éd., p. 574.

[3] L'école anglo-américaine.

La théorie « autrichienne » traduit selon nous l'idéologie du bourgeois déjà éliminé du processus de production, celle du bourgeois en voie de dégradation, qui immortalise les particularités de sa mentalité décadente par une théorie stérile sur le plan scientifique, comme nous le montrerons par la suite. Ceci n'est nullement contradictoire avec le fait que la théorie de l'utilité marginale elle-même, telle que l'ont établie les autrichiens, soit en train de céder le pas à l'école « anglo-américaine », encore plus en vogue actuellement et dont J. B. Clark est le plus éminent représentant. L'évolution capitaliste, dans sa phase actuelle, marque une époque d'ultime tension de toutes les forces du monde capitaliste. Le processus économique de transformation du capital en « capital financier »¹ introduit une nouvelle couche de la bourgeoisie dans une sphère de production dont cette bourgeoisie était exclue auparavant (étant donné que le capital bancaire, attiré par l'industrie, prend en main l'organisation de la production), comme par exemple les dirigeants et organisateurs des trusts — types de bourgeois éminemment actifs, dont l'idéologie politique se traduit par l'impérialisme agressif et la philosophie par un pragmatisme actif. Ce type de bourgeois est beaucoup *moins individualiste*, car il a grandi au milieu d'organismes d'affaires qui représentent au moins un ensemble où la volonté personnelle est plus ou moins reléguée au second rang. Par suite, l'idéologie de ce bourgeois se distingue elle aussi de celle du rentier : elle tient compte de la production, elle va même jusqu'à appliquer la méthode de recherche « social-organique » à l'ensemble de l'économie sociale². L'école américaine est un produit de la bourgeoisie en voie de progrès, nullement celui de la bourgeoisie décadente ; des deux courants qui existent actuellement, celui de l'essor permanent et celui de la décomposition commençante, elle n'exprime que la première ; ce n'est pas sans raison que cette école porte l'empreinte de l'esprit américain, l'esprit du pays dont Sombart, chantre du capitalisme, affirme : « Tous les effets que porte en lui l'esprit capitaliste ont atteint leur niveau le plus élevé aux Etats-Unis d'aujourd'hui. Pour le moment sa vigueur n'y est pas encore entamée. Pour le moment tout y est encore torrent et tourbillon. »³

Le rentier représente donc le type marginal du bourgeois et la théorie de l'utilité marginale est l'idéologie de ce type marginal. Du point de vue psychologique c'est par là qu'elle est remarquable, et elle l'est également sous l'angle logique, car il est évident que les Américains sont *éclectiques* par rapport à elle. Et c'est précisément parce que l'école autrichienne répond à l'idéologie appartenant au type marginal de la bourgeoisie qu'elle constitue l'antithèse parfaite de l'idéologie prolétarienne : objectivisme-subjectivisme, point de vue historique-point de vue non historique, point de vue de la production-point de vue de la consommation : telle est la différence méthodologique, celle des fondements de la théorie de même que celle de toute la construction théorique de Böhm-Bawerk. L'analyse logique de cette différence méthodologique, celle des fondements de la théorie, de même que celle de toute la construction théorique de Böhm, tel est l'objet de notre travail.

¹ Nous employons la terminologie de R. Hilferding, cf. son *FinanzKapital*, en particulier, pp. 282-284.

² Voir chez Schumpeter, l'analyse des Américains du point de vue de l'école autrichienne : *La nouvelle théorie économique aux Etats-Unis*, dans l'*Annuaire de législation d'administration et d'économie de l'Allemagne*. Edité par Schmoller, 34^e année, 3^e cahier, notamment les pp. 10, 13, 15.

³ W. Sombart, *Le bourgeois*, p. 193. Il ne faut pas oublier que de nombreux milliardaires américains sont des *self-made-men*, dont l'esprit n'a pas encore eu le temps de vieillir.

[4] *Les précurseurs des « autrichiens ».*

Quelques mots encore sur les précurseurs de l'école autrichienne.

Dans l'ouvrage de Condillac, *Le Commerce et le Gouvernement* (1795) se trouvent déjà esquissées les idées fondamentales de la future théorie de l'utilité marginale. Condillac insiste beaucoup sur le caractère « subjectif » de la valeur; celle-ci ne réside pas, d'après lui, dans la loi sociale du prix, mais dans le jugement individuel, fondé d'une part sur l'utilité, d'autre part sur la rareté. Le même auteur se rapproche à tel point de la manière moderne de poser la question qu'il va même jusqu'à distinguer entre le besoin présent et le besoin éloigné¹, ce qui, dans le passage de la valeur à celle des rentes, tient également, comme on sait, la place principale chez Böhm-Bawerk, représentant principal de l'école autrichienne.

Des idées analogues se rencontrent à peu près à la même époque chez un économiste italien, le Comte Verri², qui, lui aussi, considère la valeur comme un composé d'utilité et de rareté.

En 1831 parut l'ouvrage d'Auguste Walras, père du célèbre Léon Walras : *De la nature de la richesse et de l'origine de la valeur*, où l'auteur fait dériver la valeur de la rareté des biens utiles et s'emploie à réfuter ceux des économistes qui ne portent leur attention que sur l'utilité des biens qui constituent la « richesse ». En raison de la clarté de son idée fondamentale, cet ouvrage aurait mérité une plus grande attention de la part des promoteurs de la nouvelle orientation.

En 1854, Hermann Gossen fournit un exposé de motifs clair et précis de l'utilité marginale, formulé de manière mathématique dans son ouvrage : *Développement des lois relatives aux relations humaines et règles qui en découlent quant à leurs actes*. Gossen ne se contenta pas de rechercher de « nouvelles voies », mais sut donner à sa théorie une forme cohérente, approfondie. Bien des thèses attribuées le plus souvent aux autrichiens (K. Menger) se trouvent déjà chez Gossen, parfaitement élaborées, si bien que c'est lui qu'il faut considérer comme le père de la théorie de l'utilité marginale. L'ouvrage de Gossen passa tout à fait inaperçu et l'auteur aurait été voué à l'oubli le plus complet si on ne l'avait redécouvert après 1870.

Plus tard les défenseurs d'idées analogues à celles de Gossen se sont empressés de reconnaître en celui-ci le fondateur de l'école (Gossen lui-même faisait grand cas de son œuvre et se qualifiait de Copernic de l'économie politique).

Vers la même époque les travaux de Stanley Jevons, de Léon Walras et de K. Menger posèrent en Angleterre, en Suisse et en Autriche les fondements solides du nouveau courant. Ce sont aussi ces auteurs qui remirent en honneur l'œuvre de leur prédécesseur oublié³. L'importance de Gossen

¹ Abbé de Condillac, *Le Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*. Paris, an III (1795), pp. 6-8.

² Voir la traduction française: Comte de Verri, *Economie politique ou considérations sur la valeur de l'argent et les moyens d'en faire baisser les intérêts, sur les Banques, la balance de Commerce, l'Agriculture, la Population, les Impôts*, etc. Paris, an III (notamment pp. 14-15).

³ Le livre de Jevons parut en 1871 (Stanley Jevons, *Theory of political economy*, Londres et New York, 1871). Le livre de Menger parut la même année (K. Menger, *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Vienne, 1871); enfin celui de Walras, *Principes d'une théorie mathématique de l'échange*, parut dans le *Journal des économistes*, en 1874.

En ce qui concerne la priorité, voir la correspondance entre Walras et Jevons ; « Correspondance entre M. Jevons et M. Walras », citée par celui-ci dans sa *Théorie mathématique de la richesse sociale*, Lausanne, 1883, pp. 26 à 30.

ressort le mieux de l'hommage que lui rendent Jevons et Walras. Après avoir exposé la théorie de Gossen, voici ce qu'écrit Jevons : « Il ressort de cet exposé que Gossen m'a précédé aussi bien en ce qui concerne les principes généraux que pour la méthode de la théorie économique. Pour autant que je puisse en juger, sa manière de traiter les fondements de la théorie est même plus générale et plus approfondie que la mienne. »

L'appréciation de Walras est identique¹ : « Il s'agit — écrit-il — d'un homme qui passa totalement inaperçu et qui fut un des économistes les plus éminents de tous les temps »². Néanmoins, Gossen ne réussit pas à créer une tendance nouvelle. Celle-ci ne surgit que grâce aux travaux des économistes qui lui succédèrent; ce n'est qu'au début des années 1870-80 que la théorie de l'utilité marginale trouva dans « l'opinion publique » des milieux scientifiques dominants un appui suffisant pour devenir très vite *communis doctorum opinio*. L'école de Jevons, et surtout celle de Walras, qui insiste sur le caractère et la méthode mathématique en économie politique, a élaboré un cycle d'idées qui se distingue sur quelques points de la théorie autrichienne ; de même, l'école américaine dirigée par Clark. Les « autrichiens », par contre, ont fourni une théorie du *subjectivisme* (psychologisme) fondée sur l'analyse de la *consommation*. Böhm-Bawerk est ainsi devenu le porte-parole le plus crasse de la théorie « autrichienne ». Du point de vue de cette école il a fourni une des théories de la valeur les mieux fondées; enfin il a établi, à partir de la théorie de l'utilité marginale, une théorie presque nouvelle de la distribution. Il est le chef reconnu de l'école, qui à vrai dire n'est pas du tout et ne fut jamais *autrichienne* (ce qui ressort d'ailleurs de notre allusion aux précurseurs), mais qui devint au contraire une arme scientifique aux mains de la bourgeoisie rentière internationale. Seul l'essor de cette bourgeoisie fournit un point d'appui aux « tendances nouvelles »; jusqu'alors il n'y avait que des « isolés » scientifiques. Le développement rapide du capitalisme, le déplacement des groupes sociaux et la multiplication des rentiers, tout cela prépara au cours des dernières décennies du XIX^e siècle le terrain socio-psychologique sur lequel les maigres pousses se mirent à fleurir.

Le rentier, le rentier international, trouva en Böhm-Bawerk un guide scientifique et dans sa théorie l'arme scientifique dirigée non tant contre les forces élémentaires du développement capitaliste que contre le mouvement ouvrier de plus en plus menaçant. C'est donc cette nouvelle arme qui fait l'objet de notre critique, en la personne de Böhm-Bawerk.

¹ Voir Léon Walras, *Etudes d'économie sociale*, Lausanne et Paris, 1896, la partie intitulée « Un économiste inconnu », p. 340.

² *Ibid.* pp. 354-355.

Chapitre premier

LES FONDEMENTS MÉTHODOLOGIQUES DE LA THÉORIE DE L'UTILITÉ MARGINALE ET DU MARXISME

1. *Objectivisme et subjectivisme en économie politique.*
2. *Le point de vue historique et le point de vue non historique.*
3. *Le point de vue de la production et celui de la consommation.*
4. *Conclusions.*

Toute théorie tant soit peu sérieusement élaborée doit se présenter sous forme d'un tout déterminé, dont les parties sont liées logiquement. Une critique conséquente rencontrera donc inévitablement le fondement de cette théorie, sa méthode, car c'est elle qui fait le joint entre les différentes parties du système théorique d'ensemble. Par conséquent, nous commencerons par la critique des prémisses méthodologiques de la théorie de l'utilité marginale, par quoi nous n'entendons nullement son caractère déductif, mais ses traits caractéristiques dans le cadre de la méthode abstraite déductive. Pour nous, toute théorie de l'économie politique, du fait même qu'elle est *théorie*, est abstraite — en quoi le marxisme se trouve parfaitement d'accord avec l'école autrichienne¹. Toutefois, cet accord est purement formel ; sans lui, la possibilité de confronter la théorie des autrichiens à celle de Marx n'existerait pas, car ce qui nous intéresse ici, c'est le contenu concret de la méthode abstraite, méthode propre à l'école autrichienne et qui la met en opposition si radicale avec le marxisme.

L'économie politique, en effet, est une science sociale et se fonde — que les théoriciens s'en rendent compte ou non — sur une certaine conception de la nature de la société ainsi que des lois de son développement. Autrement dit : toute théorie économique repose sur certaines prémisses de caractère *sociologique* à partir desquelles on envisage le côté *économique* de la vie sociale. Ces prémisses peuvent être clairement formulées, ou demeurer obscures, elles peuvent être érigées en un système cohérent ou n'être que de « vagues opinions » — en tout cas il faut qu'elles existent. Ce fondement, dans l'économie politique de Marx, réside dans la théorie *sociologique* du *matérialisme historique*. L'école autrichienne, au contraire, ne possède aucune base sociologique cohérente ou tant soit peu précise ; il faut en assembler les rudiments à partir de sa théorie économique. C'est pourquoi l'on se heurte parfois à des contradictions entre les idées générales sur la nature de « l'économie

¹ Dans la préface du L. I du *Capital*, Marx qualifie sa méthode, de méthode déductive de l'école classique. Il serait d'ailleurs absurde d'admettre, comme le font les défenseurs de l'école historique, qu'une loi abstraite n'a jamais rien de commun avec la réalité concrète. « Une loi scientifique exacte », dit Emile Sax, défenseur de l'école autrichienne, « est une conclusion inductive de l'espèce la plus haute et la plus générale : c'est comme telle, et non en tant qu'axiome a priori, qu'elle est le point de départ de la déduction ». (*Conrads Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 1894, III. Folge, vol. 8, p. 116.) Alfred Ammon donne une analyse exacte de cette question dans : *Objekt und Grundbegriffe der Theoretischen Nationalökonomie*, Vienne et Leipzig, 1911.

politique » et les fondements réels de la théorie autrichienne de l'économie¹. C'est donc celle-ci qui retiendra notre attention. Les bases sociologiques de la science économique qui caractérisent le marxisme sont les suivantes : reconnaissance de la primauté de la société sur l'individu, reconnaissance du caractère historique, passager, de toute structure économique et enfin reconnaissance du rôle dominant de la production. Ce qui distingue l'école autrichienne, au contraire, c'est son individualisme méthodologique, ses conceptions non historiques, qui prennent pour point de départ la consommation. Dans notre Introduction nous avons essayé de donner de cette différence de principe entre le marxisme et l'école autrichienne une explication socio-génétique : cette différence, ou plus exactement cette opposition, nous l'avons qualifiée de *socio-psychologique*. Il nous reste à l'analyser sous son aspect logique.

1. Objectivisme et subjectivisme en économie politique.

Dans son article bien connu, publié à l'occasion de la parution du III^e Livre du *Capital* de Marx, Werner Sombart, confrontant les deux méthodes de l'économie politique, la méthode subjectiviste et la méthode objectiviste, considère le système de Marx comme l'émanation d'un « objectivisme outrancier » ; l'école autrichienne, au contraire, serait, à son avis, « le développement le plus conséquent dans la voie opposée »². Cette caractéristique nous paraît tout à fait juste. On peut en effet aborder l'étude des phénomènes sociaux en général, et des phénomènes économiques en particulier, de deux manières : d'une part, on peut estimer que la science s'appuie sur l'analyse de la société en tant que tout qui détermine à n'importe quel moment donné les phénomènes de la vie économique particulière — en ce cas la science a pour tâche de découvrir les connexions et les lois existant entre les différents phénomènes d'ordre *social*, qui déterminent les phénomènes *individuels* ; mais d'autre part on peut estimer que la science doit s'appuyer sur l'analyse des lois qui président à la vie individuelle, les phénomènes sociaux étant en quelque sorte le résultat des phénomènes individuels — en ce cas la science aurait pour tâche de faire dériver les phénomènes et les lois de l'économie sociale de ceux de la vie économique individuelle.

En ce sens, Marx est sans aucun doute un « objectiviste outrancier » en sociologie comme en économie politique. Aussi sa théorie économique fondamentale — celle de la valeur — doit-elle être rigoureusement distinguée de celle des classiques, et notamment de celle d'A. Smith. La théorie de la valeur-travail d'A. Smith se fonde sur l'évaluation individuelle des biens, celle-ci correspondant à la quantité et à la qualité de travail investi ; c'est une *théorie de la valeur-travail subjectiviste*. La théorie de la valeur, selon Marx, est au contraire une loi des prix objective, c'est-à-dire sociale ; sa théorie est donc une *théorie de la valeur-travail objectiviste*, qui ne s'appuie sur aucune espèce d'évaluation individuelle, mais exprime uniquement la corrélation entre les forces productives

¹ Comparer par exemple p. 259 des : *Untersuchungen* de K. Menger, où l'on trouvera des définitions assez justes d'un véritable point de départ de la théorie. C'est chez Liefmann que la théorie de l'utilité marginale atteint son degré le plus éminent de la connaissance d'elle-même : *Ueber Objekt, Wesen und Aufgabe der Wirtschaftswissenschaft*, Conrads Jahrb., 13, 106.

² W. Sombart, *Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx*, dans *Brauns Archiv für Soziale Gesetzgebung und Statistik*, vol. III, pp. 591-592. Cf. aussi R. Liefmann, *loc. cit.*, p. 5 : « L'opposition entre le mode de pensée individualiste et social ou entre le point de vue privé et économique, me paraît être le problème méthodologique capital de l'avenir. » Nous recommandons au lecteur l'ouvrage de Liefmann, car la méthode individualiste y est appliquée de la manière la plus claire et la plus conséquente.

sociales données et le prix des marchandises, tels que ceux-ci s'établissent sur le marché¹. C'est par référence à la théorie de la valeur et des prix que Sombart montre le mieux la différence entre les deux méthodes.

« *Non que Marx songe le moins du monde — dit Sombart — à rechercher les mobiles des échanges qui ont lieu, non plus que ses calculs procèdent à partir du coût de production. Non, sa démarche est la suivante : les prix sont le résultat de la concurrence. Comment ? la question reste ouverte. Cependant la concurrence, à son tour, est réglée par le taux de profit, et celui-ci par le taux de la plus-value, qui est lui-même réglé par la valeur, laquelle est l'expression d'un fait socialement déterminé, c'est-à-dire de la force productive sociale. Dans le système, cette succession est inversée : valeur-plus-value-profit-concurrence-prix, etc. Pour résumer la chose en une seule phrase : chez Marx il ne s'agit jamais de motivation, mais toujours de limitation de la volonté individuelle des sujets économiques² ».*

Pour l'école subjectiviste, la méthode est inverse : « la « motivation » de l'acte économique (individuel) se trouve toujours au centre du système »³.

Cette différence est fort justement mise en relief. En effet, tandis que Marx considère « le mouvement social comme un processus d'ordre naturel, régi par des lois non seulement indépendantes de la volonté, de la conscience et des intentions humaines, mais qui au contraire déterminent leur volonté, leur conscience et leurs intentions »⁴, Böhm-Bawerk fait de la conscience individuelle du sujet économique le point de départ de son analyse.

« *Les lois sociales que l'économie politique a pour tâche de découvrir — écrit Böhm-Bawerk — reposent sur des actes concordants des individus. La concordance des actes, à son tour, est due à des causes concordantes qui les déterminent. Dans ces conditions, il y a toutes chances pour que les lois sociales s'expliquent par les mobiles qui guident les actes des individus, c'est-à-dire que cette explication doit remonter à ces mobiles »⁵.*

¹ Cf. par exemple A. Smith, *An inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*, Londres, 1895, vol. I, p. 129 : « Equal quantities of labour at all times and places, may be said to be of equal value to the labourer, in his ordinary state of health, strength, and spirits; in the ordinary degree of his skill and dexterity, he must always lay down the same portion of his ease, his liberty and his happiness. » (Souligné par l'auteur.) On pourrait citer toute une série de passages semblables. Aussi l'assertion de G. Karasov dans sa polémique contre Kautsky est-elle entièrement erronée : « Pour nous il n'y a aucun doute que dans sa théorie de la valeur, l'école classique ne défend nullement un point de vue individualiste, mais un point de vue strictement social, tout à fait comme Marx lui-même. » (Voir Karasov, *Das System des Marxismus*, Berlin, 1910, p. 253.) D'autre part, l'assertion de l'auteur selon laquelle il existe aussi des ouvrages marxistes qui contiennent une interprétation subjective de la théorie marxiste, est parfaitement juste. Mais il n'y a pas lieu d'en parler ici.

² W. Sombart, *loc. cit.*, p. 591 (souligné par l'auteur).

³ *Ibid.*, p. 592.

⁴ Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. XVI. La citation empruntée à un compte rendu de Kaufmann, et avec laquelle Marx lui-même est tout à fait d'accord, est rapportée par Marx.

⁵ Böhm-Bawerk, *Grundzüge der Theorie des wirtschaftlichen Güterwerts* dans *Hildebrand Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 13.13. N.F., p. 78. De même Menger, *Untersuchungen über die Methoden der Sozialwissenschaften*, etc. Liefmann, *loc. cit.*, p. 40.

L'opposition entre les méthodes objectiviste et subjectiviste n'est donc qu'une opposition entre la méthode sociale et la méthode individualiste¹. Toutefois la définition des deux méthodes que nous venons de citer a besoin d'être complétée. Il faut avant tout souligner l'indépendance de la volonté, de la conscience, et des intentions humaines, dont il est question chez Marx ; ensuite il faut définir plus exactement le « sujet économique », sur lequel s'appuie l'école autrichienne. « ...Ces conditions sociales déterminées [sont] le produit des hommes, tout comme le drap, la toile, etc. »². Mais cela ne veut pas dire que le résultat social, ce « produit » dont parle Marx, existe dans la conscience des sujets en tant que but ou mobile agissant. La société moderne, construite de façon anarchique — car c'est *cette* société-là qu'étudie l'économie politique, — avec son marché où l'on voit agir des forces élémentaires (concurrence, fluctuation des prix, bourse, etc.) démontre amplement que le « produit social » *gouverne* ses créateurs, qu'en outre le *résultat* des mobiles qui font agir les sujets économiques individuels (mais non pas isolés), non seulement ne correspond pas à ces mobiles eux-mêmes, mais sont parfois en opposition violente avec eux³. C'est ce qui illustre le mieux l'exemple de la formation des prix. Un certain nombre d'acheteurs et de vendeurs se présentent sur le marché, estimant à un taux (approximatif) donné leur propre marchandise et celle des autres; à la suite de leur débat il se forme un certain prix de marché, qui ne coïncide nullement avec l'estimation individuelle de la majorité des contractants. Qui plus est, pour toute une série de « sujets économiques » le prix établi peut avoir un effet proprement foudroyant, les bas prix pouvant les contraindre à cesser leur activité; ils sont « ruinés ». Ce phénomène est encore plus saillant sur le marché des valeurs, ce qui précisément donne lieu au « jeu de hasard » de la bourse. Dans chacun de ces cas, qui sont *typiques* de l'économie sociale moderne, on peut dire que les phénomènes sociaux sont « indépendants » de la volonté, de la conscience et des intentions de l'homme; mais il serait faux de considérer cette indépendance comme s'il s'agissait de deux phénomènes distincts, entièrement indépendants l'un de l'autre; il serait ridicule d'affirmer que l'histoire humaine ne se fait pas à *travers* la volonté des hommes, mais en dehors d'elle (une telle « conception matérialiste de l'histoire » n'est qu'une caricature bourgeoise du marxisme); c'est le contraire qui est vrai : les deux séries de phénomènes — l'action individuelle et les phénomènes sociaux — sont intimement liés génétiquement. L'indépendance dont nous parlons s'entend exclusivement dans le sens suivant : les résultats des actes individuels, devenus objectifs, gouvernent chacune de leurs parties isolément. Le « produit » domine son « créateur », étant entendu que la volonté individuelle est déterminée à chaque moment par les résultantes déjà obtenues des rapports de volonté des différents « sujets économiques » : l'homme d'affaires vaincu dans la lutte concurrentielle ou le financier en faillite sont *forcés* d'abandonner le terrain, bien qu'auparavant ils aient fait figure de grandeurs actives, de « créateurs »

¹ Cf. R. Stolzmann, *Der Zweck in der Volkswirtschaftslehre*, Berlin, 1909, p. 59.

² Karl Marx, *Misère de la philosophie*, en allemand, traduction de E. Bernstein et K. Kautsky, p. 91.

³ Cette circonstance à elle seule met en échec la conception téléologique de la société en tant que « structure fonctionnelle » telle qu'on la trouve notamment chez Stolzmann. « La vie de la nature est dépourvue de toute visée, de toute intention systématique, épargne, économie de force, ...tout comme les hommes dans leurs relations réciproques » (P^f Wipper, *Grundzüge einer Theorie der geschichtlichen Erkenntnis*, Moscou, 1911, p. 162). Cf. aussi le brillant exposé de « l'indépendance » du résultat des actes individuels chez Engels, *Ludwig Feuerbach*. Dans sa critique de la méthode « sociale », c'est-à-dire objectiviste, R. Liefmann se cramponne précisément à la critique de la conception téléologique, affirmant que logiquement, tout défenseur de cette méthode devrait l'accepter. Il accuse de téléologie même les marxistes (tel Hilferding), sur lesquels il remporte une faible victoire. En fait il s'agit, dans le marxisme, de la société en tant que système sans sujet.

du processus social, lequel finit par se retourner contre eux-mêmes¹. Ce phénomène traduit le caractère irrationnel, « élémentaire », du processus économique qui se déroule dans le cadre de l'économie de marché et apparaît si distinctement dans la psychologie du fétichisme des marchandises que Marx fut le premier à dévoiler et à analyser si magistralement. C'est précisément dans l'économie marchande que se produit ce processus de « chosification » (*Verdinglichung*) des rapports humains où les « expressions chosifiées » (*Dingausdrücke*), en raison du caractère élémentaire du développement, mènent une existence autonome, « indépendante », soumise à des lois spécifiques qui ne s'appliquent qu'à cette existence.

Nous nous trouvons donc en présence de plusieurs séries de phénomènes d'ordre individuel, dont découlent plusieurs séries de phénomènes sociaux; il est hors de doute que ces deux catégories (d'ordre individuel et d'ordre social) tout comme les différentes séries d'une même catégorie, obéissent à certains impératifs, notamment en ce qui concerne les diverses séries de phénomènes sociaux et leur interdépendance. La méthode de Marx consiste précisément dans la détermination des lois qui président aux rapports entre les différents phénomènes *sociaux*. En d'autres termes : Marx examine les lois qui président aux *résultats* des volontés singulières, sans examiner, en tant que telles, ces volontés *elles-mêmes*; il examine les lois qui régissent les phénomènes sociaux, en faisant abstraction *de leur rapport avec les phénomènes qui relèvent de la conscience individuelle*².

¹ « Dans les rapports économiques, écrit Strouvé, le sujet économique est considéré dans ses rapports avec les autres sujets de même nature; les catégories inter-économiques (c'est-à-dire les catégories de l'économie marchande, N.B.) expriment les résultats objectifs (ou en voie d'objectivisation) de ces rapports : elles ne contiennent rien de « subjectif »; d'autre part, elles ne contiennent pas non plus l'expression directe des rapports entre les sujets économiques et la nature, le monde extérieur; en ce sens elles ne contiennent rien « d'objectif » ou de « naturel » (P. Strouvé, *Wirtschaft und Preis*, Moscou, 1913, pp. 25-26). D'autre part, Strouvé fait allusion à l'élément « naturaliste » de la théorie de la valeur (« travail fixé ») établissant ainsi une contradiction entre celui-ci et l'élément « sociologique ». Comparer à Marx, *Théories de la plus-value*, 1, p. 277 : « Cependant, il ne faut pas prendre la matérialisation du travail dans un sens aussi écossais que le fait A. Smith. Quand nous parlons de la marchandise comme matérialisation du travail — comme valeur d'échange — cela même n'est encore qu'un mode d'existence imaginaire, c'est-à-dire social, de la marchandise, qui n'a rien à voir avec sa réalité physique. » « L'erreur provient ici de ce qu'un rapport social se présente sous forme d'objet » (p. 278).

² Ce genre de méthode « universaliste », Strouvé la relie au réalisme logique (par opposition à la méthode « singulariste » qui, en logique, est liée au nominalisme). « Dans la science sociale », dit Strouvé, « le mode de pensée réaliste s'exprime notamment par le fait que le système de relations psychiques entre les hommes, c'est-à-dire la société, est considéré non seulement comme unité réelle, comme une somme ou (!) un système, mais aussi comme une unité vivante, comme un être vivant. Des notions telles que société, classe, apparaissent ou deviennent facilement (!!!) des « universaux » de la pensée sociologique. Elles sont facilement hypostasiées » (*loc. cit.* p. XI). Tout cela, Strouvé ne l'invoque pas pour démontrer l'invalidité de la méthode d'investigation marxiste qu'il identifie au « réalisme logique — ontologique de Hegel et... à la scholastique » (p. XXVI). Il est pourtant évident que chez Marx il n'y a pas l'ombre d'une indication que la société et les groupements sociaux seraient considérés comme un « être vivant » (le terme d'« unité vivante » est pourtant quelque chose de différent et de plus vague). Il suffit à cet égard de comparer la méthode de Marx à celle de l'école « social-organique » par exemple, dont l'ouvrage de Stolzmann apporte la plus récente défense. Marx, lui-même, se rendait parfaitement compte des défauts du réalisme logique de Hegel. « Hegel est tombé, dans l'illusion de concevoir le réel comme résultat de la pensée qui se concentre, s'approfondit en elle-même et se meut par elle-même, tandis que la méthode qui consiste à aller de l'abstrait au concret n'est pour la pensée que la manière de s'appropriier le concret, de le reproduire spirituellement en tant que concret. Ce n'est nullement le processus de naissance du concret lui-même » (K. Marx, *Einleitung zu einer Kritik der politischen Oekonomie*, (*Introduction à une critique de l'économie*

Examinons maintenant les « sujets économiques » de Böhm-Bawerk.

Dans son article relatif au livre de K. Menger (*Untersuchungen*, etc.) Böhm-Bawerk, d'accord avec les adversaires de l'école autrichienne et avec Menger lui-même, admet que les « sujets économiques » de la nouvelle école ne sont rien d'autre que des *atomes* de la société. La nouvelle école a pour tâche de « destituer les méthodes historiques et organiques en tant que méthodes souveraines d'investigation des sciences sociales... et... de réinstaurer la méthode exacte, *atomistique* »¹ (souligné par l'auteur).

Ici le point de départ de l'analyse n'est pas tel membre particulier d'une société donnée, dans ses rapports sociaux avec ses semblables, mais « l'atome » isolé, le Robinson économique. C'est dans cet esprit que Böhm-Bawerk choisit ses exemples pour exposer ses vues. « Un homme se trouve près d'une source d'où jaillit en abondance une excellente eau potable » — voilà comment débute l'analyse de la théorie de la valeur de Böhm-Bawerk². Puis il fait défiler : un voyageur dans le désert³, un agriculteur isolé du monde entier⁴, un colon « dans sa cabane isolée au milieu de la forêt vierge »⁵, etc. On trouve chez K. Menger des exemples du même genre : « Les habitants d'une forêt vierge »⁶, « les habitants d'une oasis »⁷, « un individu atteint de myopie sur une île déserte »⁸, « un agriculteur travaillant isolément »⁹, etc.

C'est le même point de vue que Bastiat, le plus « doucereux » des économistes, formula jadis avec tant de soin. Dans ses *Harmonies économiques* il écrit :

« Les lois économiques agissent d'après le même principe, qu'il s'agisse d'une nombreuse agglomération d'hommes, de deux individus ou même d'un seul, condamné par les circonstances à vivre dans l'isolement. L'individu, s'il pouvait vivre quelque temps isolé, serait à la fois capitaliste, entrepreneur, ouvrier, producteur et consommateur. Toute l'évolution économique s'accomplirait en lui. En observant chacun des éléments qui la composent : le besoin, l'effort, la satisfaction, l'utilité gratuite et l'utilité onéreuse, il se ferait une idée du mécanisme tout entier, quoique réduit à sa plus grande simplicité. »¹⁰

Et auparavant : « j'affirme que *l'économie politique* aura atteint son but et rempli sa mission

politique), II. Ed., *Zur Kritik*, Stuttgart, 1907, p. xxxvi).

¹ Böhm-Bawerk, *Zeitschrift für Privat — und öffentliches Recht der Gegenwart*, Vienne, 1884, vol. XI, p. 220.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge der Theorie des wirtschaftlichen Güterwerts*, dans *Hildebrands Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, vol. 13, p. 9.

³ *Ibid.*, p. 9.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 30.

⁶ Karl Menger, *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Vienne, 1871, p. 82.

⁷ *Ibid.*, p. 85.

⁸ *Ibid.*, p. 95.

⁹ *Ibid.*, p. 96.

¹⁰ Fr. Bastiat, *Harmonies Economiques*, Bruxelles, 1850, p. 213.

quand elle aura définitivement démontré ceci : ce qui est vrai de l'homme est vrai de la société »¹.

C'est exactement ce que dit Jevons : « La forme générale des lois de l'économie politique vaut aussi bien pour l'individu isolé que pour tout un peuple. »²

Quel que soit le caractère ancien et vénérable de ce point de vue, il n'en est pas moins absolument faux. La société n'est pas (comme on l'admet consciemment ou non) une somme arithmétique d'individus isolés ; l'activité économique de chaque individu suppose au contraire un milieu social déterminé où les rapports sociaux des différentes économies trouvent leur expression. Les mobiles de l'homme vivant isolément sont totalement différents de ceux de « l'être social » (*Zoon politikon*) : le premier est entouré de la seule nature, des choses à l'état de virginité originelle; le second n'évolue pas seulement dans la « matière », mais aussi dans un milieu social. En effet : s'il s'agissait uniquement d'une somme d'économies isolées sans aucune espèce de contact entre elles, s'il n'existait aucun milieu spécifique, que Rodbertus appelle très justement « communauté économique », il n'existerait pas non plus de société. Certes, il est théoriquement possible d'englober en un concept unique un ensemble d'économies séparées et isolées les unes des autres, de les faire entrer de force pour ainsi dire dans un « ensemble ». Mais cet « ensemble » serait tout autre chose que la société, car celle-ci est un système d'économies étroitement liées, agissant de façon permanente les unes sur les autres. Alors que dans le premier le rapport est forgé par nous-mêmes, il est, dans le second, *donné par la réalité*³. De sorte que le sujet économique isolé, s'il peut être considéré en tant que membre d'un système économique social ne saurait faire figure « d'atome » isolé de tout. Dans ses actes *le sujet économique s'adapte à l'état déterminé des phénomènes sociaux* ; ceux-ci font obstacle à ses mobiles individuels ou, pour parler comme Sombart, ils les « limitent »⁴. Ceci s'applique non seulement à la « structure sociale économique », c'est-à-dire aux rapports de production, mais aussi aux phénomènes socio-économiques *issus d'une structure donnée*.

¹ *Ibid.*, p. 74. Notons que Bastiat parle de l'homme isolé comme d'une abstraction méthodologiquement utile. Historiquement, celui-ci n'est à ses yeux qu'« une vision trompeuse de Rousseau » (Cf. aussi pp. 93-94).

² « The général form of the laws of Economy is the same in the case of individuals and nations », W. Stanley Jevons, *The theory of political economy*. Londres et New York, 1871, p. 21. La plupart des « mathématiciens » et des « Américains » ne tiennent aucun compte de cela. Comparer avec Walras, *Etudes d'économie sociale (Théorie de la répartition de la richesse sociale)*, Lausanne, Paris, 1896 : « Il ne faut pas dire que l'individu est la base et la fin de toute société sans ajouter immédiatement que l'état social est aussi la base et le milieu de toute individualité » (p. 90). Chez Clark, c'est l'objectivisme qui domine. La définition suivante de l'économiste américain Thomas Nixon Carver, montre à quel point tout cela est peu approfondi : « The method pursued is that of an analytical study of the motives which govern men in business and industrial life » (*The distribution of wealth*, New York, 1904, p. xv). Mais d'autre part, le même Carver « objectivise » la théorie de la valeur.

³ « De tels ensembles forgés par nous-mêmes, qui n'existent pas en dehors de notre conscience, peuvent être opposés à des ensembles réels, créés par la vie elle-même. Les nouveau-nés de toute la Russie européenne n'ont entre eux aucun lien, si ce n'est celui que forment nos tableaux statistiques; les arbres de la forêt se conditionnent réciproquement et constituent une certaine unité, indépendamment du fait qu'ils soient compris par une notion supérieure ou non. » (A. Tchuprov, *Eléments d'une théorie de la statistique*, Saint-Petersbourg, 1909, p. 76).

⁴ « En partant inductivement de ce qui est donné, nous rencontrons, en considérant la réalité économique... des morceaux de faits qui nous montrent que dans toutes ses appréciations et ses actes, l'individu économique dépend de la situation donnée, dans laquelle se trouve la structure objective de l'ordre économique existant ». (R. Stolzmann, *loc. cit.*, p. 35).

Ainsi l'estimation individuelle des prix, par exemple, s'adapte-t-elle toujours aux prix déjà existants; la tendance à investir le capital, pour une banque, dépend du taux de l'intérêt du moment; l'investissement de capital dans telle ou telle branche de l'industrie est déterminé par le profit que rapporte cette branche industrielle; l'estimation d'une parcelle de terre dépend de sa rente et de son taux d'intérêt, etc. Il est vrai que les mobiles individuels exercent une « action contraire » ; mais il faut souligner qu'antérieurement ces mobiles eux-mêmes sont déjà *investis d'un contenu social* ; on ne peut donc pas faire dériver les « lois sociales des mobiles du sujet isolé »¹. Mais si, au lieu de fonder nos investigations sur l'individu isolé, nous faisons entrer dans ses mobiles le moment social en tant que donnée, nous serions pris dans un cercle vicieux : nous nous efforçons de dériver le « social », c'est-à-dire « l'objectif, de l'individuel », c'est-à-dire du « subjectif », alors qu'en fait nous le dérivons du social; c'est ce qu'on appelle tomber de Charybde en Scylla.

Nous avons vu que les mobiles de l'individu isolé sont le point de départ de l'école autrichienne (Böhm-Bawerk). Sans doute trouve-t-on dans les travaux de ses représentants certaines considérations assez justes sur la nature du social en tant que tout. Mais *en réalité* ses recherches débutent d'emblée par l'analyse des mobiles des sujets économiques, en faisant abstraction de toute corrélation sociale. C'est cette attitude qui caractérise les nouveaux théoriciens de la bourgeoisie, et c'est précisément celle que l'école autrichienne s'emploie à appliquer strictement à l'ensemble de ses constructions. Si bien qu'elle est forcée d'introduire en fraude le « social » dans les mobiles individuels de ses « atomes sociaux » dès qu'elle tente d'expliquer le moindre phénomène social. Elle tombe alors *infailliblement dans un énorme cercle vicieux*.

En effet cette erreur logique irrémédiable se révèle déjà dans l'analyse de la théorie de la valeur subjective de l'école autrichienne, pierre angulaire de tout édifice théorique dont ses promoteurs sont si fiers. Cependant, cette erreur, *à elle seule*, suffit à détruire le sens de l'idéologie économique scientifique du bourgeois moderne, échafaudée avec tant de ruse, « car — comme Böhm-Bawerk lui-même le fait justement observer — c'est un crime méthodologique que d'ignorer dans une étude scientifique la chose même qu'il s'agit d'expliquer »².

Ceci nous amène à conclure que le « subjectivisme » de l'école autrichienne, isolant

¹ « Le point de départ de tout phénomène social réside toujours dans l'individu; non l'individu isolé qu'étudient ceux qui critiquent Marx, ainsi que les penseurs du xvm^e siècle, mais l'individu lié à d'autres individus, *la masse des individus*... où l'être particulier développe une autre vie spirituelle que dans l'isolement. » L. Boudin, *Das theoretische System von K. Marx*, Stuttgart, 1909, préface de K. Kautsky, p. XIII. Marx, lui-même, a souvent parlé fort clairement de la nécessité d'adopter un point de vue social. « Les individus produisant en société, donc la production socialement déterminée, voilà évidemment le point de départ. Le chasseur, le pêcheur particulier, isolé... appartient à l'imagination sans envergure du XVIII^e siècle » (*Introduction à une critique*, etc., p. XIII). « La production de l'individu isolé en dehors de la société... est une absurdité tout aussi grande que d'admettre un développement du langage en l'absence de vie commune et de langage commun des individus ». (*Ibid.*). A ce propos, R. Hilferding observe très justement : « Les mobiles des sujets économiques agissant eux-mêmes, déterminés par la nature des rapports économiques, ne donnent lieu à aucune autre déduction que la tendance à l'établissement d'un équilibre des conditions économiques; mêmes prix pour les mêmes marchandises, même profit pour le même capital, même salaire et même taux d'exploitation pour le même travail. Mais jamais je ne parviendrai par cette voie, à partir de mobiles subjectifs, aux rapports quantitatifs eux-mêmes » (*Das Finanz Kapital*, p. 235, note).

² Böhm-Bawerk, *Zum Abschluss des Marxschen Systems*. En hommage à Karl Knies, Berlin, 1896, p. 172. Traduit en russe par Georgiewsky, sous le titre : *La théorie de Karl Marx et sa critique*, Saint-Pétersbourg, 1897.

intentionnellement le « sujet économique » en l'absence de toute considération des rapports sociaux¹, ne peut qu'aboutir à la banqueroute logique de tout le système; car celui-ci est tout aussi peu satisfaisant que la vieille théorie du coût de production, qui tournait désespérément à vide à l'intérieur d'un cercle magique.

Sans doute peut-on se demander si, de façon générale, il est possible de saisir théoriquement la vie économique, d'en dégager les principes, sans déterminer les principes des mobiles individuels; autrement dit : « l'objectivisme », qui est à la base de la théorie marxiste, est-il possible ?

Böhm-Bawerk lui-même répond affirmativement à cette question : «... non par des principes d'action sans principes de motivation, mais certainement par une connaissance des principes d'action sans connaissance de la motivation conjointe ! »² Böhm admet toutefois que « la source objectiviste de la connaissance... ne peut fournir au mieux qu'une faible partie, à elle seule tout à fait insuffisante, de l'ensemble des connaissances accessibles, vu qu'en matière économique, il s'agit essentiellement des démarches conscientes, concertées, des hommes »³.

L'abstraction individualiste-psychologique, par contre, que l'école autrichienne s'emploie précisément à propager, donne de bien piètres résultats⁴. Il ne s'agit pas seulement de l'abstraction en tant que telle. Nous avons justement précisé plus haut que celle-ci est nécessaire à tout acte de connaissance. Mais l'erreur des autrichiens consiste à faire abstraction des phénomènes sociaux tout en en faisant l'objet de leurs recherches. C'est ce que R. Stolzmann a fort bien formulé : « Que l'on simplifie au maximum les types économiques par l'analyse et l'abstraction, cela *ne saurait les empêcher d'être sociaux*, d'avoir pour objet une économie sociale. »⁵ Car il est inadmissible de passer de l'individuel pur au social; quand même un tel processus de transition historique aurait réellement existé, c'est-à-dire : si les hommes étaient effectivement passés d'un état d'isolement à

¹ Il est vrai que les autrichiens eux-mêmes, reconnaissent qu'il s'agit seulement d'une abstraction : « Economiquement, l'homme n'agit pas en être isolé; une économie isolée, au sens strict du terme, est une abstraction » (Emil Sax, *Das Wesen und die Aufgabe der Nationalökonomie*, Vienne, 1884, p. 12). Mais l'on ne saurait admettre n'importe quelle abstraction : à ce propos, Böhm-Bawerk observe lui-même qu'« en matière scientifique, les idées et la « logique » ne doivent pas se rendre trop indépendantes des faits, ...qu'en chaque cas d'espèce, on n'a le droit de faire abstraction que de telles particularités qui ne relèvent pas de l'étude du phénomène en cause, qui n'en relèvent réellement, effectivement pas ». Böhm-Bawerk, *Zum Abschluss des Marxschen Systems*, p. 194.

² Böhm-Bawerk, *Zum Abschluss des Marxschen Systems*, p. 201, note : « Strouvé, qui qualifie de scolastique cette méthode de connaissance (cf. note, p. XXV et p. XXXII de l'édition russe), parle par ailleurs de l'emploi empiriquement justifié de la méthode universaliste. Ce qui n'empêche pas cet auteur de déclarer que le point de vue sociologique, dont on ne saurait se passer en économie politique, ne doit procéder en dernière analyse que de l'homme, de sa psyché (c'est-à-dire de « l'individu », N.B., p. 26). Et dire que Strouvé prétend ne pas attribuer « grande importance aux subtilités du subjectivisme psychologique », comme s'il n'existait pas de rapport logique entre les « subtilités » et les « Grundlagen » ! Le lecteur constatera que Strouvé s'est ménagé une position fort commode. Liefmann, *loc. cit.*, répond négativement à la question de Böhm-Bawerk.

³ Böhm-Bawerk, *Zum Abschluss, etc.*, p. 202.

⁴ Même John Keynes, qui adhère à la théorie de l'utilité marginale, admet que les phénomènes de la vie industrielle ne s'expliquent dans toute leur ampleur que par voie déductive, à partir de quelques lois naturelles élémentaires » : *Objet et méthode de l'économie politique*. Cité d'après la traduction russe, rédaction Manuilov, Moscou, 1899, p. 70.

⁵ R. Stolzmann, *loc. cit.* p. 63, ainsi que la « Catégorie Sociale », pp. 291-292; cf. aussi D. Lifschitz, *Zur Kritik der Böhm-Bawerkschen Werttheorie*, Leipzig, 1908, chap. IV, notamment pp. 90-91.

« l'être social », ce processus ne donnerait lieu qu'à une description purement historique et concrète, solution purement idéographique (cinématographique) du problème : même en ce cas il serait impossible d'établir une théorie de type nomographique. Supposons par exemple que des producteurs individuels isolés entrent en relation, troquent leurs marchandises et se mettent peu à peu à former une société moderne, fondée sur l'échange. Prenons maintenant les estimations subjectives de l'homme moderne. Elles s'appuient sur les prix antérieurs (ce que nous démontrerons plus longuement par la suite); ces prix à leur tour résulteraient des mobiles des sujets économiques appartenant à une époque plus ou moins éloignée; mais ces prix, eux aussi, dépendaient de ceux qui s'étaient formés à une époque encore plus lointaine; ces derniers étaient également le résultat d'estimations subjectives, établies sur la base de prix encore plus anciens, etc. En toute dernière analyse, nous en arrivons ainsi aux estimations des producteurs isolés — estimations qui en réalité n'ont plus rien à voir avec les prix, car elles sont dépourvues de tout arrière-fond de lien social, de société. Toutefois, une telle analyse des estimations subjectives, prenant pour point de départ l'homme moderne et aboutissant à l'hypothétique Robinson, ne serait rien de plus qu'une simple description historique où l'on verrait les mobiles de l'homme isolé se transformer en ceux de l'homme moderne, sauf que ce processus se ferait en sens inverse. Une telle analyse équivaut à une pure et simple description; il serait tout aussi vain de vouloir ériger sur cette base une théorie générale des prix ou de la valeur d'échange. Tenter d'élaborer une théorie de ce genre entraînerait inévitablement le système dans un cercle vicieux, car si nous voulons rester dans le cadre d'une théorie générale, nous devons adopter l'élément social comme une grandeur donnée, alors qu'il s'agit précisément de l'expliquer; dépasser cette grandeur, — ce serait, comme nous l'avons vu, transformer la théorie en histoire, c'est-à-dire nous engager dans un tout autre domaine de la recherche scientifique. Il ne nous reste donc qu'une seule méthode d'investigation, la combinaison entre la méthode déductive-abstraite et la méthode objective; combinaison hautement caractéristique de l'économie politique marxiste. C'est la seule manière de construire une théorie qui, au lieu d'engendrer d'incessantes contradictions internes, fournit un véritable moyen d'investigation de la réalité capitaliste.

2. *Le point de vue historique et le point de vue non historique.*

Dans ses *Théories de la plus-value*, Marx écrit au sujet des Physiocrates :

« Leur grand mérite fut de concevoir ces formes [les formes du mode de production capitaliste, N.B.] comme des formes physiologiques de la société, issues de la nature même de la production et indépendantes de la volonté, de la politique, etc. Ce sont des lois matérielles. La seule erreur des Physiocrates fut d'avoir conçu la loi matérielle de la société à un stade historique déterminé, comme une loi dominant uniformément toutes les formes de la société. »¹

C'est là une fort bonne définition de la différence entre le point de vue purement social et la conception *historico-sociale*. On peut considérer « l'économie sociale dans son ensemble », sans saisir toute l'importance des formes sociales spécifiques, devenues historiques. Il est vrai qu'à notre époque la conception non historique va de pair avec le défaut de compréhension des rapports sociaux; il faut néanmoins distinguer entre ces deux questions méthodologiques, car la possibilité d'être objectif n'implique pas du tout la garantie que les problèmes soient posés historiquement. Un exemple nous en est fourni par les Physiocrates. Exemple que l'on voit se répéter dans la littérature

¹ K. Marx, *Théories de la plus-value*, L. I, p. 34.

économique moderne chez Tougan-Baranowsky, dont la « théorie de la distribution sociale » peut s'appliquer à n'importe quelle société constituée en classes (et par conséquent n'explique rien du tout)¹.

Marx souligne avec rigueur le caractère historique de sa théorie économique, ainsi que le caractère relatif de ses lois. « Je pense que... chaque période historique possède ses lois propres... Aussitôt que la vie a dépassé un stade d'évolution donné, aussitôt qu'elle passe d'une phase donnée à une autre, elle commence à obéir à d'autres lois »². Ce qui ne veut pas dire que Marx conteste l'existence de toute loi générale présidant la marche de la vie sociale à ses différents stades d'évolution. La théorie matérialiste de l'histoire établit par exemple des lois qui permettent d'expliquer l'évolution sociale générale. Mais cela n'exclut pas les lois historiques particulières de l'économie politique qui, à l'encontre des lois sociologiques, expriment la nature d'une structure sociale déterminée, à savoir celle de la société capitaliste³.

Il convient ici de prévenir une objection possible : on pourrait affirmer, en effet, que l'acceptation du principe historique mène forcément à un type théorique monographique, purement descriptif, c'est-à-dire à un point de vue identique à celui de l'école dite « historique ». Mais une telle objection dénote une confusion entre notions de genres différents. Prenons une proposition générale quelconque d'ordre statistique par exemple, qui est une science monographique par excellence : la statistique démographique établit la « loi empirique » suivante : pour 100 naissances de filles, on enregistre 105 à 108 naissances de garçons. Cette « loi » est de caractère purement descriptif et n'exprime aucune causalité générale. Une loi théorique d'économie politique au contraire peut s'exprimer par une formule de causalité : A, B et C étant donnés, D doit également se produire; autrement dit : l'existence de conditions, de « causes » déterminées, entraîne des conséquences déterminées. Il va de soi que ces « conditions » peuvent aussi avoir un caractère historique, c'est-à-dire qu'elles n'existent en réalité qu'à un moment déterminé. Du point de vue purement logique, peu importe où et quand ces conditions se réalisent en fait, et moins encore si elles se produisent ou non; en ce sens nous sommes en présence de « lois éternelles »; d'autre part, et dans la mesure où elles se produisent réellement, ce sont des « lois historiques », car elles dépendent des « conditions » qui n'existent qu'à une étape historique déterminée⁴. Mais ces conditions étant données,

¹ Voir Tougan-Baranowsky, *Fondements de l'économie politique*. Mais tandis que les Physiocrates se faisaient sans s'en douter une idée juste du capitalisme, Tougan-Baranowsky, tout en s'efforçant de le comprendre, ne fait qu'établir des formules creuses (voir N. Boukharine : « Une économie sans valeur », *Neue Zeit*, 1914, pp. 22-23).

² La citation extraite d'un compte rendu de Kaufmann, est rapportée par Marx, dans la préface de la deuxième édition du *Capital* (L. I, p. XVI).

³ C'est ce que ne comprennent pas les critiques « bienveillants » eux-mêmes. Cf. Karasov, *loc. cit.* pp. 260-261.

⁴ Dans son *Histoire de l'économie nationale*, le P^r Oncken distingue trois méthodes : la méthode exacte ou philosophique, la méthode historique ou plutôt historico-statistique, et enfin la méthode historico-philosophique, à caractère synthétique (p. 9). Ensuite : « Dans le domaine socialiste, la méthode historico-philosophique est représentée d'une part par Saint-Simon, puis dans le sens du matérialisme extrême par Karl Marx et Friedrich Engels... Il (le matérialisme historique, N.B.) ne saurait combattre avec succès que sur le même terrain, c'est-à-dire historico-philosophique » {Ibid.}.

C'est reconnaître la fécondité de la méthode marxiste qui, selon Oncken, devrait être unie à l'idéalisme de Kant, afin que la nocivité de la théorie matérialiste de Marx puisse être mieux combattue.

leurs conséquences découlent d'elles-mêmes. C'est précisément ce caractère inhérent aux lois théoriques de l'économie, qui autorise leur application à des pays et à des époques où l'évolution sociale atteint un niveau qui leur correspond; voilà pourquoi les marxistes russes, par exemple, ont pu prédire avec justesse « le sort du capitalisme en Russie », bien que les matériaux empiriques concrets sur lesquels s'appuyait l'analyse marxiste aient concerné l'Angleterre¹.

Le caractère « historique » des lois de l'économie politique ne suffit donc nullement à transformer celle-ci en une science de type monographique. D'autre part, seul le point de vue historique peut apporter quelque lumière en ce domaine.

En tant que science, l'économie politique ne peut avoir pour objet que la société marchande, plus précisément la société marchande capitaliste. Si nous avons à faire à une économie organisée de façon quelconque, telle l'économie *oikos* de Rodbertus, à celle du communisme primitif, au Landgut féodal, ou à l'économie socialisée de l'« Etat » socialiste, nous ne rencontrerions pas un seul problème dont la solution relèverait de l'économie politique théorique; ces problèmes relèvent de l'économie marchande, notamment de sa forme capitaliste : ce sont les problèmes de la valeur, du prix, du capital, du profit, des crises, etc. Ceci n'est pas le fait du hasard; c'est justement au moment où domine le système de la « libre concurrence » plus ou moins prononcé, que l'on constate très nettement dans le processus économique la façon élémentaire dont la volonté et les buts s'effacent devant l'enchaînement objectif des faits sociaux. Le phénomène que Marx appelle « le caractère fétichiste de la marchandise », et qu'il a brillamment analysé dans *Le Capital*, ne caractérise que la production marchande proprement dite et sa forme suprême, la production capitaliste. C'est ici que le rapport personnel des hommes dans le processus de production devient un rapport impersonnel entre choses, celles-ci apparaissant sous forme du « hiéroglyphe social »² de la valeur (Marx). D'où le caractère « énigmatique » propre au mode de production capitaliste, et l'originalité des problèmes qui se posent pour la première fois à l'investigation théorique. « Ce n'est pas à cause du « caractère typique de la liberté économique », mais à cause de l'originalité du système de la concurrence sur le plan *théorique*, lequel implique le plus grand nombre d'énigmes théoriques en même temps que la plus grande difficulté à les résoudre³, que l'analyse de la société capitaliste présente un intérêt particulier, et confère une forme logique particulière à la science économique qui étudie les lois de la vie élémentaire de la société moderne, et érige les lois indépendantes de la conscience humaine — « lois naturelles régulatrices » — semblables à la loi de la gravité que l'on constate lorsque les tuiles vous tombent sur la tête⁴.

Ce caractère élémentaire, résultant de conditions extrêmement complexes, est lui-même un phénomène historique qui affecte uniquement la production des marchandises⁵. Seule l'économie

¹ C'est ce que Boulgakov ne comprend absolument pas. Voir sa critique du pronostic marxiste dans *Philosophie de l'économie*.

² Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. 40.

³ Heinrich Dietzel, *Theoretische Sozialökonomie*, p. 90.

⁴ Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. 39 (éd. populaire).

⁵ « Les phénomènes relevant d'une loi, tels qu'ils existent aujourd'hui... n'ont pu se produire qu'à partir du moment où tout isolement et même toute limitation locale, appartenaient au passé » (Neumann, « Naturgesetz und Wirtschaftsgesetz », *Revue d'économie nationale*, éditée par Schäffle, 1892, 48^e année, 3^e cahier, p. 446). M. Strouvé adresse à Marx de grands éloges pour son analyse du fétichisme des marchandises, mais il pense que Marx, ainsi que

sociale inorganisée engendre ces phénomènes spécifiques, où l'adaptation mutuelle des différentes parties de « l'organisme de production » s'effectue en dehors de la volonté humaine, consciemment orientée dans ce but. En régime de planification de l'économie sociale, la distribution et la redistribution des forces de production sociales constituent un processus conscient fondé sur des données statistiques ; dans l'anarchie de la production actuelle, ce processus s'accomplit par tout un mécanisme de transfert des prix, par leur hausse et leur baisse, par leur pression sur les profits, par toute une série de crises, etc. ; bref, ce n'est pas le calcul raisonné de l'ensemble, mais la force aveugle de l'élément social qui se manifeste à travers toute une série de phénomènes économico-sociaux — et notamment le prix du marché; voilà ce qui caractérise la société moderne et ce qui fait l'objet de l'économie politique. En société socialiste l'économie politique perdra sa raison d'être : il n'en restera qu'une « géographie économique » — science de type monographique — ainsi qu'une « politique économique », science normative; car les rapports entre les hommes seront simples et clairs, la formulation fétichisée, chosifiée, de ces rapports disparaîtra, et les lois propres à la vie élémentaire seront remplacées par les démarches conscientes de la société. Il n'en faut pas plus pour démontrer que l'étude du capitalisme exige l'étude de ses traits fondamentaux, traits qui distinguent « l'organisme de production » capitaliste de tout autre ; car l'étude du capitalisme est précisément l'étude de ce qui distingue le capitalisme et toute autre structure sociale. Dès que l'on fait abstraction des originalités typiques du capitalisme, on en arrive à des catégories générales applicables à n'importe quels rapports de production sociaux, ce qui par suite empêche d'expliquer le processus d'évolution tout à fait spécifique et historiquement déterminé du « capitalisme moderne ». C'est dans l'oubli de ce principe — dit Marx — « que réside... toute la sagesse des économistes modernes, qui prouvent la pérennité et l'harmonie des rapports sociaux existants »¹. On doit souligner que le capitalisme est la forme évoluée de la production des marchandises. Ce qui caractérise cette forme, ce n'est pas l'échange proprement dit, mais l'échange capitaliste; la force de travail s'y présente comme marchandise sur le marché, et les rapports de production (« la structure économique de la société ») implique non seulement les rapports entre producteurs de marchandises mais encore ceux qui existent entre la classe capitaliste et les ouvriers salariés. En plus de l'étude des conditions générales de l'économie marchande (l'existence de cet élément à lui seul correspondrait à la théorie de la production marchande simple), l'analyse du capitalisme exige donc l'étude de la structure spécifique du capitalisme lui-même. Seule cette façon de poser la question permet d'établir une théorie économique véritablement scientifique. Si l'on ne cherche pas à conclure par la glorification et l'immortalisation des rapports capitalistes, mais à étudier ceux-ci sur une base théorique, il faut faire ressortir et analyser ses propriétés caractéristiques. C'est de cette manière que procède Marx. Dans son livre I du *Capital*, on lit en effet : « Dans les sociétés où règne le mode de production capitaliste, la richesse apparaît comme « une gigantesque collection de marchandises », la marchandise prise isolément en étant la forme élémentaire. Nous commencerons donc notre étude par l'analyse de la marchandise. »²

C'est ainsi que l'investigation s'oriente dès le début dans un sens historique. Par la suite,

toute l'école du socialisme scientifique, ont commis une erreur en attribuant à ce phénomène un caractère historique. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas ce même auteur d'établir un lien entre le fétichisme et l'économie marchande qui, de son propre aveu, représente une catégorie historique. (Cf. son *Système économique*, *loc. cit.*)

¹ *Introduction à une critique...*, p. XVI. Ceci fut écrit en 1857, mais convient parfaitement au « vingtième siècle ».

² Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. 1.

l'analyse marxiste démontre que toutes les notions économiques fondamentales ont un caractère historique¹. « Dans toutes les conditions sociales, le produit du travail — écrit Marx à propos de la valeur — est objet d'usage, mais il n'y a qu'une époque déterminée de l'évolution historique, où le travail dépensé en vue de la production d'un objet d'usage constitue son caractère « chosifié » (*gegenstandlich*), c'est-à-dire sa valeur, et transforme le produit du travail en marchandise. »²

Marx dit la même chose à propos du capital :

*«... le capital n'est pas une chose, mais un rapport de production sociale déterminé, appartenant à une forme de société historique déterminée ; il s'incarne dans une chose à laquelle il confère un caractère social spécifique. Le capital n'est pas la somme des moyens de production matériels produits. Le capital, c'est l'ensemble des moyens de production transformés en capital, lesquels, par eux-mêmes, sont aussi loin de constituer du capital que l'or ou l'argent ne constituent par eux-mêmes de la monnaie »*³.

Il est intéressant de confronter cette définition avec celle que Böhm-Bawerk donne du Capital :

*« Nous nommons en général capital un ensemble de produits servant de moyens d'acquisition des biens. De ce concept général du capital se dégage le concept plus étroit du capital social. Nous nommons capital social, un ensemble de produits servant de moyens pour acquérir des biens ayant une valeur au point de vue de l'économie sociale; ou ... en bref, un ensemble de produits intermédiaires »*⁴.

Les points de départ sont donc diamétralement opposés. Tandis que pour Marx le caractère historique d'une catégorie donnée est sa marque distinctive, nous voyons Böhm-Bawerk faire abstraction de l'élément historique ; pour Marx, il s'agit de rapports humains historiquement déterminés, tandis que Böhm-Bawerk ne s'attache qu'aux rapports généraux entre l'homme et les choses. En effet, dès que l'on cesse d'envisager le changement des rapports historiques des hommes entre eux, la seule chose qui subsiste, c'est le rapport de l'homme à la nature; en d'autres termes : à la place des catégories historico-sociales on trouve des catégories « naturelles ». Il est évident que les catégories « naturelles » n'expliquent pas le moins du monde les catégories historico-sociales, car comme Stolzmann le note fort justement, « les catégories naturelles ne fournissent que des

¹ *L'Introduction*, maintes fois citée par nous, résume les idées méthodologiques de Marx. En ce qui concerne les « conditions de production » historiques et non historiques, Marx résume ainsi ses idées : « en résumé : il existe des conditions communes à toutes les phases de la production, que la pensée qualifie de générales; mais les prétendues conditions générales de toute production ne sont rien d'autre que ces moments abstraits qui ne correspondent à aucune phase de production réelle, historique », (p. XX).

² Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. 28.

³ Karl Marx, *Le Capital*, L. III, 2^e partie, p. 349

⁴ Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, 1909, vol. II, 1^{re} partie, pp. 54-55. Strouvé, qui a passé par l'école marxiste, défend lui aussi ce point de vue tout à fait superficiel : « La pure activité économique — écrit-il — connaît également des catégories, telles que coût de production, capital, profit, rente » (*loc. cit.*, p. 17); par pure activité économique, il entend « le rapport économique du sujet économique avec le monde extérieur » (*Ibid.*). Chez Rodbertus, se fait jour une variante plus subtile d'idées analogues ; il distingue la notion logique de la notion historique du capital. En fait, cette terminologie est un voile jeté sur l'apologétique des économistes bourgeois ; par essence elle est totalement superflue, étant donné que l'on dispose pour les « catégories logiques » d'un terme tel que moyen de production. Pour plus de détails à ce sujet voir plus loin l'analyse consacrée à la théorie du profit.

possibilités techniques à la formation des phénomènes économiques »¹.

En effet, le processus de travail, le processus de production et de répartition des biens, se présente toujours sous des formes déterminées, historiquement différentes : ce sont elles seules qui engendrent des phénomènes économique-sociaux déterminés. Car c'est une idée parfaitement intenable que de considérer, à l'instar du « colonel Torrens » et de Böhm-Bawerk, la « pierre du sauvage comme l'origine du capital »² et le sauvage comme un capitaliste. C'est seulement lorsque, sur la base de la production de marchandises³, les moyens de production sont monopolisés, en tant que propriété, par une seule classe, et opposés à la propriété des ouvriers, la force de travail, la seule marchandise dont ils disposent — c'est alors seulement qu'apparaît le véritable phénomène appelé capital ; par conséquent c'est alors seulement que peut aussi se produire le « profit du capitaliste ». Il en est de même pour la rente. Le seul fait du revenu différentiel du sol lorsqu'il s'agit de parcelles différentes, ou, pour citer la fameuse formule : « la loi du revenu décroissant du sol » (même si elle existait sous la forme où elle est défendue par les malthusiens les plus radicaux) ne suffirait nullement à créer le phénomène de la rente foncière. Celle-ci n'apparaît que lorsque, sur la base de la production de marchandises, le sol est monopolisé en tant que propriété par la classe des propriétaires fonciers. En ce qui concerne la différence de revenu des diverses parcelles et la « loi » en question, les parcelles représentent uniquement les conditions techniques, étant donné que ce sont elles qui, en somme, *rendent possible* le phénomène social, c'est-à-dire, la rente⁴. Lorsque Böhm-Bawerk reproche à certains de ses critiques, de ne pas distinguer la « nature de la chose » de la « forme dans laquelle elle se présente », ces plaintes ne reposent sur rien. Le capital ne se définit pas par le fait qu'il représente « l'ensemble des produits intermédiaires » (définition qui est celle des moyens de production), mais par le fait qu'il constitue un rapport social particulier, entraînant toute une série de phénomènes économiques, tout à fait étrangers à d'autres époques. On peut dire évidemment que le capital est la forme sous laquelle apparaissent les moyens de production dans la société actuelle, mais on ne saurait affirmer que le capital moderne est la forme sous laquelle apparaît le capital en général et que celui-ci est identique aux moyens de production.

Le phénomène de valeur a lui aussi un caractère historique. Même si l'on considère comme juste la méthode individualiste de l'école autrichienne et si l'on essaye de déduire la valeur simplement de la « valeur subjective », c'est-à-dire de l'estimation individuelle des différentes personnes, il faut, même en ce cas, tenir compte du fait que dans l'économie moderne le psychisme

¹ R. Stolzmann, *Der Zweck*, etc., p. 131.

² « La première pierre lancée par le sauvage contre l'animal qu'il poursuit, le premier bâton qu'il saisit pour tirer à lui le fruit qu'il ne peut atteindre de ses mains, est à nos yeux l'appropriation d'un objet en vue d'en acquérir un autre, et c'est ainsi que nous découvrons le capital » (R. Torrens, *An Essay on the Production of Wealth*, etc., pp. 70-71). (Cf. Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. 147, note.)

La définition du capital selon Böhm-Bawerk, comme « ensemble de produits intermédiaires », coïncide avec l'opinion de Torrens, que Marx raille déjà dans son premier livre du *Capital* (cf. Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, vol. II, 1^{re} partie, p. 587).

³ C'est ce dont les critiques de Marx ne tiennent souvent pas compte. Cf. par exemple : Fr. Oppenheimer, *La question sociale et le socialisme*, notamment la partie : Robison-capitaliste.

⁴ Voir Stolzmann, *loc. cit.*, p. 26, et John Keynes, *loc. cit.*, p. 66 : « ...même la loi de décroissance de la rente foncière comme phénomène naturel, ne saurait à vrai dire, être considérée comme une loi économique. »

du « producteur » a un tout autre contenu que celui du producteur dans l'économie naturelle (et notamment du psychisme d'un homme « assis au bord d'un ruisseau » ou errant affamé dans le désert). Le capitaliste moderne, qu'il représente l'industrie ou le capital commercial, ne s'intéresse absolument pas à la valeur d'usage du produit : il « travaille » à l'aide d'une « main-d'œuvre » louée exclusivement pour le profit, et tout ce qui l'intéresse c'est la valeur d'échange.

Cela démontre que même le phénomène fondamental de l'économie politique, celui de la valeur, ne peut s'expliquer par le fait, valable pour tous les temps et tous les peuples, que les biens satisfont un besoin humain quelconque. Pourtant, telle est bien la méthode de l'école autrichienne¹.

C'est ce qui nous amène à la conclusion que la voie méthodologique empruntée par l'école autrichienne, est complètement fautive, car elle ne tient aucun compte des singularités du capitalisme. Une économie politique qui se pose pour but d'expliquer les conditions économique-sociales, c'est-à-dire les rapports entre les hommes, doit être une science historique. « Celui qui voudrait placer l'économie politique de la Terre de Feu — observe Engels de façon pertinente et mordante — sous les mêmes lois que celles de l'Angleterre actuelle, n'aboutirait manifestement à rien de plus qu'à des lieux communs d'une banalité parfaite. »². Ces « lieux communs » peuvent s'élever sur une base plus ou moins spirituelle, mais cela n'expliquera pas les particularités de l'ordre social capitaliste, que l'on aura d'abord éliminé. De sorte que cette « économie » hypothétique « construite » par Böhm-Bawerk, et dont il examine les « lois », est tellement éloignée de notre monde d'iniquité qu'elle ne peut plus servir à le mesurer.

C'est d'ailleurs ce que les initiateurs de la nouvelle orientation commencent à comprendre. Aussi Böhm-Bawerk écrit-il dans la dernière édition de son *Capital* :

*« J'aurai surtout tenu à combler une lacune..., il faudrait examiner... l'influence de ces soi-disant « catégories sociales », et voir quel est le pouvoir et la signification des rapports de force et d'autorité issus des organismes sociaux... Ce chapitre de l'économie sociale n'a pas encore été écrit de manière satisfaisante... Pas plus par les théoriciens de la valeur marginale que par les autres. »*³

On peut dire à l'avance que ce « chapitre » ne pourra jamais être écrit de façon « satisfaisante » par les représentants du marginalisme, étant donné qu'ils ne considèrent pas la « catégorie sociale » comme une partie intégrante et organique de la « catégorie purement économique », mais qu'ils la considèrent comme une grandeur extérieure, située au-delà de l'économie.

A l'opposé de Böhm, Stolzmann, un des défenseurs de la méthode « sociale-organique », auquel nous nous sommes référé à plusieurs reprises, observe : « L'objectivisme entre ainsi dans une phase nouvelle, il devient non seulement social, mais aussi « historique »; il ne reste plus de vide entre l'étude systématique- logique et historique-logique, le champ d'investigation est le même pour

¹ « Le point de départ, le fondement du « système » consiste dans l'analyse des *phénomènes élémentaires*, des activités économiques, humaines dans leur ensemble, *in abstracto*, donc à l'exclusion des particularités des rapports sociaux » (Emil Sax, *L'essence et la tâche de l'économie nationale*, p. 68).

² Fr. Engels, *Monsieur Eugène Dühring bouleverse la science*, 3^e édition, Stuttgart, 1894, p. 150. Le caractère non historique de l'objectivisme des « mathématiciens » et des « Anglo-Américains » les amène à une conception purement mécanique, où en fait, il n'y a pas de société, mais seulement des objets en mouvement.

³ Préface à la troisième édition de *Kapital und Kapitalzins*, vol. II, pp. XVI et XVII.

les deux, ayant tous deux pour objet la connaissance de la *réalité* historique »¹. Mais longtemps avant Stolzmann, la liaison entre la méthode classique abstraite, « l'objectivisme » et « l'historisme », a été résolu par Karl Marx et cela sans nulle fioriture éthique.

Et voilà comment, sur ce point aussi, la théorie « surannée » du prolétariat devance toutes les autres².

3. *Le point de vue de la production et celui de la consommation.*

Lorsqu'on a commencé à traiter le mode de production moderne de façon théorique — écrit Marx — « ... on s'est nécessairement appuyé sur les phénomènes superficiels du processus de circulation... La véritable science de l'économie moderne commence seulement là où la réflexion théorique passe du processus de circulation au processus de production »³. Böhm-Bawerk au contraire, ainsi que l'ensemble de l'école autrichienne, prend la consommation comme point de départ de son analyse.

Tandis que Marx considère la société avant tout comme un « organisme de production », et l'économie comme « processus de production », la production se trouve reléguée, chez Böhm-Bawerk, tout à fait à l'arrière-plan ; l'analyse de la consommation, des besoins et des désirs du sujet économique occupe la première place⁴. Il ne faut donc pas s'étonner si ce ne sont pas les biens

¹ R. Stolzmann, *loc. cit.*, préface, p. 2. Comparer avec R. Liefmann, *loc. cit.*, p. 5, « La manière de voir dite sociale... appliquée il y a un demi-siècle déjà par Karl Marx ». En même temps Liefmann met très justement en relief les particularités de la méthode marxiste.

² Stolzmann se croit tenu de considérer les phénomènes sociaux comme socio-éthiques. En quoi il mélange l'éthique en tant qu'ensemble de normes d'où l'on envisage la réalité économique, et l'éthique en tant que fait lié au fait des phénomènes économiques. Parler de l'économie politique comme d'une science éthique reviendrait, au premier cas, à rien moins que transformer cette science en recettes ; à supposer que dans le second cas on veuille suivre l'exemple de Stolzmann, on pourrait à ce même titre parler de l'économie politique comme d'une science philologique, en quoi la « raison suffisante » consisterait dans le fait que les phénomènes du langage sont eux aussi liés à la vie économique. L'absurdité de l'« éthique » de messieurs les « critiques » se mesure par exemple au passage suivant : « Le salaire est une grandeur *morale* » (p. 198, souligné par l'auteur). Il est déterminé non seulement par l'usage et le droit, « mais aussi par la voix de la conscience et la contrainte intérieure, c'est-à-dire par l'impératif du cœur » (p. 198). On rencontre bien d'autres considérations aigres-douces (voir pp. 199, 201, etc.). C'est sa « raison pratique » qui pousse M. Stolzmann à préserver les hommes de l'adhésion au socialisme (p. 17). Dans ce but, il ne recule pas devant la démagogie : « Certes, déclare-t-il, à l'encontre des marxistes, il est infiniment plus simple et irresponsable de se borner à discréditer ce qui existe, à venir en leur offrant des cailloux au lieu de pain... Mais l'ouvrier ne voudra pas attendre », etc. Est-ce également « l'impératif du cœur » qui dicte ce verbiage à Monsieur le Conseiller ? Dans la mesure où Stolzmann est intéressant, il est lié à la théorie et à la méthode de Marx; son éthique pompeuse par contre ne peut plus tenter que messieurs Boulgakov, Frank, et Tougan-Baranowsky

³ Karl Marx, *Le Capital*, L. III, 1^{re} partie, p. 321.

⁴ De même Jevons « Political economy must be founded upon a full and accurate investigation of the condition of utility : and, to understand this element, we must necessarily examine the character of the wants and desires of men. We, first of all, need a *theory of the consumption of wealth* » (*The theory of political economy*, Londres et New York, 1871, p. 46, souligné par l'auteur). L. Walras, *Etudes d'économie sociale*, p. 51, ne fait entrer dans l'économie pure que la considération de la richesse, tandis que l'analyse de la production appartient selon lui à l'économie politique appliquée. Carver se rapproche encore davantage de la production. En quoi il est solidaire de Marshall : « In other words, economic activities, rather than economic goods form the subject-matter of the science » (XI). A un autre endroit du même ouvrage,

économiques, en tant que produits, qui servent de point de départ à l'analyse, mais une quantité donnée (a priori) de ceux-ci, une « provision », dont on ignore d'où elle provient. De plus, l'ensemble de la théorie de la valeur se trouve ainsi désignée, à l'avance, comme point central du système théorique. Le facteur production étant éliminé dès l'abord, il en résulte une théorie de la valeur étrangère à toute production. D'où le singulier emploi de la méthode de « l'abstraction isolante » : aussi, dans l'analyse de la valeur, Böhm-Bawerk ne fait-il pas produire des biens à ses Robinsons, mais leur en fait perdre, y « renoncer ». La possibilité de production ou de reproduction y est considérée, non comme un phénomène qu'il s'agit avant tout d'analyser, mais comme une difficulté à vaincre¹. Il est donc logique que « l'utilité » devienne l'idée fondamentale de l'école autrichienne, idée d'où dérive ensuite celle de la valeur subjective, puis celle de la valeur objective. Car le concept d'utilité ne suppose ni « dépense de travail » quelconque, ni production; il exprime non un rapport actif, mais un rapport purement passif avec les choses, non une « capacité d'objectivation », mais un certain rapport avec une donnée invariable. C'est pourquoi ce concept d'utilité peut s'appliquer avec succès à des cas où les personnes agissantes sont des « naufragés », des « myopes », des « voyageurs » affamés, échoués sur une île inhabitée et autres avortons dus à l'imagination d'un professeur.

Il va de soi qu'une telle conception exclut à l'avance toute possibilité de comprendre les phénomènes sociaux ainsi que leur développement. La force d'impulsion de ceux-ci consiste dans la croissance des forces productives, de la productivité du travail social, dans l'élargissement des fonctions productives de la société. Sans consommation, pas de production — cela est hors de doute : toute activité économique a toujours les besoins pour mobile. Mais d'autre part la production elle aussi agit de manière décisive sur la consommation. Selon Marx, cette influence a trois aspects : en premier lieu, la production crée le *matériel* de la consommation, en second lieu, elle détermine le mode de celle-ci, c'est-à-dire son caractère qualitatif; enfin elle crée de *nouveaux besoins*².

Tel est l'état de fait, si l'on considère les rapports réciproques entre production et consommation en général, c'est-à-dire sans lien avec une structure historique donnée. Lorsqu'on examine le capitalisme, il convient d'ajouter un élément important, qui est, pour parler avec Marx : «... le « besoin social » c'est-à-dire ce qui règle le principe de la demande, essentiellement déterminé par le rapport des différentes classes entre elles et par leur position économique respective, donc notamment et d'abord par le rapport de la plus-value totale avec le salaire, et ensuite par le rapport

The distribution of wealth, il ordonne ces « activités » de la manière suivante : production, consommation et évaluation (production, consumption, valuation).

On trouve chez tous ces auteurs, différentes nuances qui sont un éclecticisme, d'une part par rapport à Marx, d'autre part par rapport à Böhm-Bawerk.

¹ Kautsky a raison de dire que l'école autrichienne est allée encore plus loin dans les Robinsonnades du XVIII^e siècle, car pour elle, Robinson ne fabrique pas lui-même ses objets de consommation, mais ceux-ci lui tombent du ciel (L. Boudin, *loc. cit.* Préface de Kautsky, p. x). Les fameux échanges équivalents de Léon Walras rejoignent tout à fait le point de vue autrichien (cf. L. Walras, *Principes d'une théorie mathématique de l'échange*, p. 9) : « Etant donné les quantités de marchandises, formuler le système d'équations dont les prix des marchandises sont les racines ». C'est ainsi qu'il formule son objectif. Le lecteur constatera qu'ici encore il n'est pas question de production.

² « La production produit la consommation... 1) en lui procurant le matériel; 2) en déterminant le mode de consommation; 3) en faisant apparaître en tant que besoin du consommateur les objets qu'elle a commencés par poser comme production. » Karl Marx, *Introduction à une critique*, etc., p. XXV.

des différentes parties entre lesquelles se fractionne la plus-value (profit, intérêt, rente foncière, impôts, etc. »¹. Ce rapport des classes entre elles se forme et se transforme à son tour sous l'influence de la croissance des forces productives.

On constate donc avant tout que : *le dynamisme des besoins est déterminé par le dynamisme de la production*. D'où il faut conclure, premièrement : que dans l'analyse du dynamisme des besoins, il faut prendre comme point de départ le dynamisme de la production; deuxièmement : que la quantité donnée de produits, qui suppose un état statique de la production, suppose du même coup un état statique de la consommation, autrement dit un état statique du complexe d'ensemble que constitue la vie économique, par conséquent de la vie tout court².

C'est justement « le développement des forces productives » que Marx plaçait en tête de tout : car tout son immense travail théorique avait pour but « de dévoiler la loi du mouvement économique de la société moderne »³. Mais, pour employer sa propre expression, dévoiler « la loi du mouvement » là où le mouvement, où un quantum de produit « tombé du ciel », n'existent pas, voilà qui n'est pas facile⁴. Aussi peut-on être sûr d'avance que le point de vue de la consommation sur lequel se fonde le système autrichien s'avérera parfaitement stérile dans toutes les questions concernant le dynamisme social, c'est-à-dire dans les problèmes les plus importants de l'économie politique. « La manière dont se développe la technique dans une société capitaliste — dit Charasov — d'où provient le profit capitaliste — toutes ces questions fondamentales, ils [c'est-à-dire les représentants de l'école autrichienne (N.B.)] sont incapables de les poser correctement, à plus forte raison de les résoudre. »⁵ A cet égard, les aveux de Josef Schumpeter, un des plus ardents défenseurs du marginalisme, sont fort intéressants. Il eut le courage de déclarer franchement que dans tous les cas où il s'agit de développement, l'école autrichienne n'avait rien à dire.

« *Nous voyons alors — dit-il — que notre système statique n'explique, de loin, pas tous les phénomènes économiques, tels que l'intérêt et le gain de l'entrepreneur.* »⁶

¹ Karl Marx, *Le Capital*, L. III, 1^{re} partie, p. 160.

² Selon Marx, la production est « le véritable point de départ et par conséquent le moment prédominant » (*Introduction*, p. XXVII). Le lien qui rattache la théorie économique de Marx à sa théorie sociologique est ici nettement exprimé (ceci à l'intention de ceux qui croient possible de se déclarer « d'accord » avec un aspect de la doctrine de Marx, tout en en rejetant l'autre).

³ Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. XIII.

⁴ Monsieur Frank ne comprend pas pourquoi le travail est mis en relief par rapport aux autres « conditions de production » : la propriété foncière de même qu'une répartition déterminée des produits, etc. ne sont-ils pas « une nécessité éternelle pour l'homme »? La raison pour laquelle c'est justement le travail qui doit servir de marque constitutive des phénomènes économiques — reste complètement dans l'ombre (*La théorie marxiste de la valeur et sa signification*, pp. 147-148). Les formes de distribution représentent une grandeur dérivée du « genre de production », mais en ce qui concerne le sol, le moment purement statique de la « propriété foncière », elle ne fournit aucune explication des changements, du dynamisme.

⁵ G. Karasov, *Le système du marxisme*, Berlin, 1910, p. 19. Les « échanges équivalents » de Walras sont statiques. De même pour Wilfredo Pareto, *Cours d'économie politique*, tome I, Lausanne, 1896, p. 10.

⁶ Josef Schumpeter, *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie*, Leipzig, 1908, p. 564.

« ...*Que notre théorie, dans la mesure où elle est solidement fondée, reste défailante vis-à-vis des phénomènes les plus importants de la vie économique moderne.* »¹

« *De plus, elle échoue vis-à-vis de tout phénomène qui... ne s'explique que du point de vue du développement. En font partie les problèmes relatifs à la formation du capital et autres, notamment celui du progrès économique et des crises.* »²

Il s'avère donc que la plus récente théorie des « savants » bourgeois fait faillite dans les questions fondamentales, précisément les plus importantes de notre époque. L'accumulation gigantesque et rapide du capital, la concentration et la centralisation de celui-ci, le progrès technique extraordinairement rapide, la réapparition régulière enfin des crises industrielles, phénomène spécifiquement capitaliste, qui ébranle le système social-économique jusque dans ses racines — tout cela est, de l'aveu même de Schumpeter, « un livre fermé à sept sceaux ». Et c'est justement dans le domaine où la pensée du savant bourgeois piétine, que la théorie marxiste a le plus grand rendement, à tel point que les fragments mutilés de la doctrine marxiste passent parfois, même aux yeux des ennemis les plus acharnés du marxisme, comme le dernier mot de la sagesse³.

4. *Conclusions.*

Nous avons examiné jusqu'ici les trois erreurs qui sont au point de départ de l'école autrichienne : le subjectivisme, le point de vue non historique, et celui de la consommation. Ces trois points de départ logiques, qui tiennent aux trois traits fondamentaux de la mentalité du bourgeois-rentier, entraînent inévitablement les trois erreurs théoriques fondamentales de l'école autrichienne, erreurs qui se répètent sans cesse dans les différentes parties du « système » théorique général : ce sont les « cercles vicieux » dus à la méthode subjectiviste ; puis l'impuissance à expliquer les formes spécifiquement historiques du capitalisme, qui provient d'une conception non historique ; et enfin la banqueroute complète dans tous les problèmes relatifs au développement économique — banqueroute qui découle nécessairement de l'idée qu'ils se font de la consommation. Toutefois, on aurait tort de penser que tous ces « motifs » agissent indépendamment les uns des autres ; les complexes psychiques, tout autant que les complexes logiques, sont des grandeurs complexes, où divers éléments se combinent et se confondent de diverses manières, et dont les effets se font sentir plus fortement ou plus faiblement, en fonction des autres éléments auxquels ils sont liés.

Aussi toute erreur concrète qui se révélera par la suite dans l'analyse détaillée de la théorie de Böhm-Bawerk s'appuiera non sur un seul « motif de pensée » des nouveaux théoriciens, mais sur plusieurs à la fois. Ce qui ne nous empêchera pas de choisir, dans la gamme des moments qui s'enchaînent, les trois moments fondamentaux qui, dans leurs différentes configurations, forment la source des innombrables « faux pas » de Böhm-Bawerk. Ces « faux pas » révèlent du même coup l'impuissance de la bourgeoisie *fin de siècle* à la pensée théorique.

¹ *Ibid.*, p. 587.

² *Ibid.*, p. 587.

³ Ceci s'applique également à Tougan-Baranowsky, par exemple, qui passe pour une « autorité » en matière de théorie des crises.

Chapitre II

LA THÉORIE DE LA VALEUR

1. *Importance du problème de la valeur.*
2. *Valeur subjective et valeur objective.*
3. *Utilité et valeur (subjective).*
4. *Mesure de la valeur et valeur unitaire.*

1. *Importance du problème de la valeur.*

Depuis son origine jusqu'à nos jours, le problème de la valeur a été considéré comme une des questions fondamentales de l'économie politique. Toutes les autres, comme celles du salaire, du capital, de la rente, de l'accumulation du capital, de la lutte entre grandes et petites entreprises, les crises, etc. se ramènent de façon directe ou indirecte à ce problème fondamental.

« La théorie de la valeur se trouve en quelque sorte au centre de toute la doctrine de l'économie politique »¹, note Böhm-Bawerk avec raison. Cela est bien compréhensible. Pour la production de marchandises en général, et en particulier pour la production capitaliste de marchandises dont dérive l'économie politique tout entière, le prix — et par conséquent la norme de celui-ci, la valeur — constitue la catégorie fondamentale et universelle. Les prix des marchandises réglementent la répartition des forces productives de la société capitaliste, la forme de l'échange, qui présuppose la catégorie du prix et constitue la forme de répartition du produit social parmi les différentes classes.

Le mouvement des prix engendre une adaptation de l'offre de marchandises à la demande, la hausse et la baisse du taux de profit du capital amenant le capital à se porter d'une branche de production à l'autre; les bas prix sont l'arme par laquelle le capitalisme se fraye un chemin vers la conquête du monde, et c'est grâce à eux que le capital élimine l'artisanat, et que la grande entreprise triomphe de la petite.

C'est sous forme d'*achat* de la force de travail, c'est-à-dire sous forme d'un rapport de prix, que se réalise le contrat entre capitaliste et ouvrier — condition première de l'enrichissement du capitaliste. Le profit, c'est-à-dire l'expression en termes de valeur-monnaie, et non l'expression « naturelle » du surproduit, est le grand stimulant de la société moderne; c'est sur lui que repose tout le processus de l'accumulation du capital qui, en détruisant les anciennes formes économiques, s'en détache au cours de son développement et se présente comme une phase historique spécifique de l'évolution économique, etc. Voilà pourquoi le problème de la valeur a toujours beaucoup plus préoccupé les théoriciens de l'économie que tout autre problème relatif à l'économie politique. Smith, Ricardo et Marx ont fondé leurs recherches sur l'analyse de la valeur². L'école autrichienne

¹ Böhm-Bawerk, *Grundzüge der Theorie des wirtschaftlichen Güterwerts*, p. 8.

² « Dans une société... dont le système industriel repose entièrement sur l'achat et la vente... la question de la valeur est fondamentale. Toute opinion, ou presque, relative aux intérêts commerciaux d'une société ainsi constituée contient une certaine théorie de la valeur, la moindre erreur à cet égard se répercutant sur toutes nos autres conclusions » (Stuart

fait elle aussi de la théorie de la valeur la pierre angulaire de sa doctrine : dans la mesure où elle s'opposait aux classiques et à Marx pour établir son propre système théorique, elle dut se préoccuper essentiellement du problème de la valeur.

Voilà pourquoi la théorie de la valeur reste en réalité au centre des discussions théoriques actuelles, bien que, pour l'essentiel, Stuart Mill la considérât déjà comme close¹. A l'encontre de Mill, Böhm-Bawerk pense que la théorie de la valeur reste « une des parties les plus obscures, complexes et litigieuses de notre science »²; il espère pourtant que les travaux de l'école autrichienne mettront fin à cette situation. « Certains travaux plus ou moins récents — dit-il — semblent enfin porter dans ce chaos effervescent l'idée libératrice dont le développement fructueux laisse prévoir une clarification complète. »³

Nous essayerons de soumettre cette « idée libératrice » à une juste critique; mais observons d'abord ceci : les critiques de l'école autrichienne font souvent remarquer que celle-ci confond valeur et valeur d'usage et que, par ailleurs, sa doctrine relève plutôt de la psychologie que de l'économie politique, etc. C'est exact. Il nous semble pourtant qu'on ne doit pas se borner à ces affirmations. Il faut commencer par se placer au point de vue des représentants de la théorie autrichienne, concevoir l'ensemble du système dans ses relations internes, et ensuite seulement dévoiler les contradictions et les insuffisances qui résultent de ses erreurs *fondamentales*. Il existe par exemple plusieurs définitions de la valeur. La définition de Böhm-Bawerk se distingue forcément de celle de Marx. Mais il ne suffit pas de déclarer tout bonnement que Böhm-Bawerk ne touche pas le fond de la question, c'est-à-dire qu'il ne traite pas le véritable problème; il faut montrer au contraire *pourquoi* on ne doit pas procéder de cette façon. Ensuite, il faut prouver que les hypothèses émises par cette théorie conduisent à des constructions contradictoires, qu'elles ne sauraient saisir ni expliquer une série de phénomènes économiques importants.

Mais où trouver en ce cas le point de départ d'une critique ? Si le concept de valeur lui-même est totalement différent dans les diverses tendances, c'est-à-dire si le concept de valeur de Marx n'a aucun point commun avec celui de Böhm-Bawerk, comment une critique serait-elle possible ? Ce qui nous sauve ici, c'est le fait suivant : que les définitions de la valeur soient aussi différentes qu'elles voudront, qu'elles soient même parfois à l'opposé les unes des autres, elles ont *toutes* cependant un point commun, à savoir que l'idée de *valeur* est conçue *comme norme d'échange*, que l'idée de

Mill, *Principes d'économie politique*, traduction Soetbeer, 3^e éd., 1869, vol. II, p. 10).

A l'instigation de M. Strouvé, des voix se sont cependant fait entendre ces derniers temps, d'après lesquelles le problème de la valeur n'aurait aucun rapport avec le problème de la distribution, tandis que Ricardo, par exemple, estime que le problème de la valeur est un des problèmes fondamentaux de l'économie politique (cf. *Les lois fondamentales de l'économie*).

Tougan-Baranowsky défend le même point de vue, encore que sa *théorie de la distribution* soit l'argument le plus important à opposer à cette « innovation ». Strouvé présente la question sous une forme plus logique qui fait échec à toute théorie de distribution.

Il en est de même pour Chapochnikov (cf. sa *Théorie de la valeur et de la distribution*, Moscou, 1912, p. 11).

¹ J. Stuart Mill, *loc. cit.*, p. 109.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 8.

³ *Ibid.*, p. 8.

valeur sert à expliquer le *prix*¹. Sans doute, il ne suffit pas d'expliquer le prix ; plus exactement, *il ne faut pas* se borner à expliquer seulement les prix, et pourtant la théorie de la valeur constitue la base *immédiate* d'une théorie *des prix*. Si la théorie en question parvient à résoudre sans contradiction interne la question des prix, c'est qu'elle est juste; sinon il faut la rejeter.

C'est à partir de ces considérations que nous allons entreprendre la critique de la théorie de Böhm-Bawerk.

Au paragraphe précédent nous avons vu que le prix doit être considéré, selon Böhm-Bawerk, comme le résultat d'estimations individuelles. Par suite de quoi sa « doctrine » se compose de deux parties : la première examine les lois selon lesquelles se forment les estimations individuelles — c'est la "théorie de la valeur subjective" : la seconde examine les lois selon lesquelles se forment leurs résultantes — c'est la « théorie de la valeur objective ».

2. Valeur subjective et valeur objective. Définitions.

Nous savons que selon l'école subjectiviste, les phénomènes de l'économie sociale se fondent sur la psychologie individuelle des hommes; en ce qui concerne la question des prix, cela s'exprime par le fait que l'analyse du prix se ramène à celle d'une *appréciation individuelle*. Si l'on compare la façon dont Böhm-Bawerk traite la question de la valeur à celle de Marx, la différence de principe saute aux yeux : chez Marx, le *concept* de valeur exprime le rapport *social* entre deux phénomènes *sociaux*, à savoir entre la productivité du travail et le prix ; rapport qui, dans la société capitaliste (à l'opposé de la simple économie marchande) est de nature complexe². Chez Böhm-Bawerk le concept de valeur exprime le rapport entre le prix en tant que phénomène *social* et l'appréciation particulière en tant que phénomène *psychologique individuel*.

L'appréciation particulière suppose un sujet qui apprécie et un objet à apprécier; le résultat du rapport établi entre eux constitue la valeur subjective de l'école autrichienne. La valeur subjective n'est donc pas une qualité spéciale propre aux biens en tant que tels, mais un état psychique déterminé du sujet qui apprécie une valeur. En parlant d'une chose, nous avons en vue son importance pour un sujet donné. Par conséquent : « *La valeur au sens subjectif est l'importance (Bedeutung) que revêt un bien ou un complexe de biens pour le bien-être d'un sujet.* »³ Voilà la

¹ La seule exception consiste dans la théorie de la valeur de Strouvé, qui ramène la valeur à un prix moyen calculé statistiquement. Mais cela revient en fait à la destruction de *toute théorie*.

Dans sa *Philosophie Economique*, Boulgakov, pour sa part, reproche à Marx d'avoir transposé le problème du travail et sa fonction « de la hauteur des principes à la pratique du marché » (106); ce ne serait rien d'autre qu'un point de vue pseudo-principiel, l'envers de la vulgarité. Le même « critique » écrit : « ... une théorie générale de l'économie capitaliste est-elle nécessaire ? Je crois que oui... Mais, peut-on attribuer la même utilité aux différentes théories de la valeur, du profit, du capital... ? Je crois que non... » (289). L'éminent professeur croit donc possible d'établir une théorie générale du capitalisme, sans théorie « de la valeur, du profit, du capital ».

² Par quoi nous entendons que les prix ne coïncident pas avec la valeur, ne se meuvent même pas autour de la valeur, mais se rapprochent du « prix de production ».

³ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 4. De même que K. Menger : « La valeur n'est... pas une chose attachée aux biens, une de leurs propriétés; elle est seulement l'importance que nous attribuons d'abord à la satisfaction de nos besoins, c'est-à-dire à notre vie et à notre bien-être, que nous transférons, par suite aux biens économiques, en tant que causes exclusives de ceux-ci » (*Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Vienne, 1871, p. 81, note). « La valeur est un jugement » (*ibid.*, p. 86) dit Von Wieser, qui, dans son *Origine de la valeur* (p. 79), conçoit la valeur comme un intérêt humain,

définition de la valeur subjective.

Quant au concept de valeur objective de Böhm-Bawerk, c'est autre chose :

« La valeur au sens objectif, par contre, est le pouvoir ou l'aptitude d'un bien à engendrer un résultat objectif quelconque. *En ce sens il y a autant d'espèces de valeurs qu'il y a de résultats extérieurs auxquels on désire se référer. Il y a une valeur nutritive des aliments, une valeur thermique du bois et du charbon, une valeur d'engrais des différentes sortes d'engrais, une valeur explosive des matières explosives, etc.* La notion de « valeur » de toutes ces expressions n'a aucun rapport avec le bonheur ou le malheur d'un sujet. »¹ (Cette dernière phrase est soulignée par l'auteur.)

Parmi cette espèce de valeurs objectives, qu'il estime neutres par rapport au « bonheur et au malheur du sujet », Böhm-Bawerk compte aussi des valeurs de caractère économique, telles que « valeur d'échange », « valeur de revenu » (*Ertragswert*), « valeur de production », « valeur locative », et autres. L'importance majeure revient entre toutes à la *valeur d'échange objective*. Selon Böhm-Bawerk il faut entendre par là : « ...la validité (*Geltung*) objective des biens en matière d'échange, en d'autres termes la possibilité d'acquérir d'autres biens économiques, cette possibilité étant considérée comme un pouvoir ou une propriété des premiers biens. »² Voilà pour le concept de *valeur d'échange objective*.

Cette dernière définition, inexacte quant au fond, ne serait même pas juste si Böhm-Bawerk s'était montré conséquent avec lui-même. La valeur d'échange des biens, considérée comme « leur propriété objective », est mise sur le même plan que les propriétés physiques et chimiques des biens; autrement dit :

« *l'effet d'usage (utilité) au sens technique du terme est identifié avec le concept économique de valeur d'échange. C'est précisément le point de vue grossier du fétichisme de la marchandise, si caractéristique de l'économie politique vulgaire ; en réalité la forme de la marchandise et (le rapport de) la valeur des produits du travail qui la représente, n'a absolument rien à voir avec sa nature physique et les relations réelles qui en résultent.* »³

Du point de vue de Böhm-Bawerk lui-même, sa thèse ne se justifie pas non plus. Si la valeur objective n'est rien d'autre que le résultat des appréciations subjectives, alors on *ne peut* la mettre sur le même plan que les propriétés chimiques et physiques des biens ; elle s'en distingue même fondamentalement : elle ne contient pas non plus le moindre « atome de matière », car elle dérive d'éléments immatériels comme c'est le cas pour l'appréciation individuelle des différents « sujets économiques ». Si curieux que cela puisse paraître, il faut constater que le « psychologisme » pur, si caractéristique de l'école autrichienne et de Böhm-Bawerk, n'est pas incompatible avec le fétichisme vulgaire, ultra-matérialiste, c'est-à-dire avec un point de vue essentiellement naïf et non critique. Il est vrai que Böhm-Bawerk proteste contre une conception de la valeur *subjective* selon laquelle cette valeur serait inhérente aux biens en tant que tels, indépendamment du sujet qui les apprécie, ce qui

comme l'état d'une chose.

¹ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 4 ; cf. aussi *Kapital und Kapitalzins*, tome II, 2^e éd., Innsbruck, 1909, p. 214.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 5. K. Menger emploie une terminologie différente (cf. ses *Grundsätze*, pp. 214-215).

³ Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. 39.

ne l'empêche pas, dans sa définition de l'idée de valeur objective, de placer ce sujet sur le même plan que les propriétés techniques de choses, pourtant neutres quant aux « bonheurs et malheurs du sujet », tout en oubliant que la valeur subjective et objective perd de ce fait ce rapport génétique que suppose sa propre théorie¹.

Nous nous trouvons donc en face de deux catégories de valeur : l'une représente une grandeur fondamentale, l'autre une grandeur dérivée. Aussi faut-il d'abord examiner la théorie de la valeur subjective. D'autant plus que c'est justement dans cette partie de la théorie que l'on trouve le plus grand nombre de tentatives originales, visant à édifier la théorie de la valeur sur des bases nouvelles.

3. *Utilité et valeur (subjective).*

« L'idée directrice (de l'école autrichienne) ...est l'utilité »². Tandis que chez Marx l'utilité n'est que la *condition* de la valeur, sans influence sur son degré, la valeur *dérive* chez Böhm-Bawerk de l'utilité, et en constitue l'expression immédiate³.

Cependant Böhm-Bawerk (à l'opposé, croit-il, de l'ancienne terminologie, où utilité et valeur d'usage sont toujours synonymes) fait une distinction entre utilité *en général* et *valeur*, qui est en quelque sorte de l'utilité qualifiée.

« *Le rapport avec le bonheur humain — dit Böhm-Bawerk — s'exprime sous deux formes essentiellement différentes : on se trouve en présence de la forme inférieure quand un bien a la*

¹ A ce propos, Neumann observe : « Peut-on, par analogie avec la valeur d'achat et la valeur de revenu de notre science, parler aussi de *valeur de chauffage, d'alimentation, d'engrais, etc...* ? C'est indiscutable. » *Wirtschaftliche Grundbegriffe*, Manuel d'Economie Politique, éd. par Schönberg, IV éd., t. I, p. 169.

J. Lehr est plus explicite encore, Il proteste contre une telle confusion et dit qu'il ne faut pas « perdre de vue l'économie politique, pour qui la valeur n'existe jamais que pour et par l'homme » (*Conrads Jahrbücher für nationalökonomie und Statistik*, N.F., vol. 9, 1889, p. 22). Cf. aussi N. Dietzel, *Theoretische Sozialökonomik*, pp. 213-214.

Parmi les savants bourgeois et leurs adeptes, il est de bon ton d'observer que dans sa théorie de la valeur Marx a fabriqué une mixture grossièrement mécaniste-matérialiste. Mais, il y a matérialisme et matérialisme. Dans la mesure où le matérialisme marxiste trouve son expression dans son système économique, non seulement il ne mène à aucun fétichisme des marchandises, au contraire, il permet pour la première fois de le surmonter. Chez Marx, la valeur appartient en particulier aux formes de pensée socialement valables, donc objectives, des conditions de production propres à ce « mode de production » sociale, historiquement déterminé. (*Le Capital*, L. I., p. 42). Ici cependant, « objectif » ne signifie pas « physique ». Du même droit on pourrait aussi considérer le langage comme quelque chose de physique, cf. p. 39 du *Capital*. De même Stolzmann, *Der Zweck...*, p. 58.

² W. Sombart, *Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx*, *Braun's Archiv*, vol. VII, p. 592.

³ Ce fut pour bien des éclectiques une raison de penser que la théorie des classiques et celle de Marx n'étaient pas en « contradiction » avec l'école autrichienne, mais ne faisaient que la « compléter ». Cf. par exemple, Dietzel, *Theoretische Sozialökonomie*, Leipzig, 1895, p. 23. Ces messieurs ne comprennent pas que chez Marx il n'existe pas une seule notion analogue à celle de valeur subjective de l'école autrichienne. Cf. à ce sujet l'excellente brochure de R. Hilferding, *Böhm-Bawerks Marx Kritik*, Vienne, 1904, pp. 52-53. Tougan-Baranowsky est particulièrement amusant à cet égard; dans ses *Grundzüge*, il établit une loi de la proportionnalité entre la valeur du travail, qui n'a de sens que par rapport à la société entière, et qu'il est tout à fait impossible d'appliquer à une économie isolée — et l'utilité marginale qui, au contraire, ne « convient » qu'aux évaluations de l'individu et qui, par rapport à l'« économie populaire » n'a aucun sens, même du point de vue de Böhm-Bawerk.

faculté générale de servir au bien-être humain. Le niveau supérieur, par contre, exige qu'un bien soit non seulement une cause propre à servir, mais en même temps une condition indispensable de prospérité... Il [le langage] appelle le niveau inférieur utilité, et le niveau supérieur valeur. »¹

Deux exemples illustreront cette différence : dans le premier cas nous avons un « homme » assis « près d'une source jaillissante de bonne eau potable »; dans le second, « un autre homme qui voyage dans le désert ». Il est évident qu'un gobelet d'eau aura un sens tout différent pour la « prospérité » des deux personnages. Dans le premier cas le gobelet d'eau n'est nullement une « condition indispensable »; dans le second il en va tout autrement : l'utilité se présente ici sous sa forme « suprême », car pour notre voyageur l'absence du moindre gobelet d'eau peut devenir très sensible.

D'où la formulation suivante de « l'origine de la valeur » :

« Les biens acquièrent de la valeur, lorsque, pour couvrir les besoins qu'ils doivent satisfaire, le stock disponible de biens de cette espèce est si faible qu'il est insuffisant, ou du moins si limité que sans le nombre de biens dont l'évaluation est en cause, ce stock serait insuffisant. »²

¹ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 9. Ceci est particulièrement important pour les autrichiens. « Sa pierre angulaire (c'est-à-dire celle de la théorie de l'utilité marginale) consiste dans la distinction entre l'utilité en général et l'utilité concrète tout à fait particulière qui, dans une situation économique donnée, dépend de la libre disposition du bien déterminé qu'il s'agit d'évaluer » (Böhm-Bawerk, *Der letzte Massstab des Güterwertes, Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, vol. III, p. 187).

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 13. « Tous les biens ont de l'utilité, mais ils n'ont pas tous de la valeur. Pour qu'il y ait valeur, l'utilité doit s'accompagner de rareté, non pas de rareté absolue, mais relative, par rapport au besoin de biens de l'espèce donnée. » Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, II, 3^e éd., Innsbruck, 1912, p. 224. De même Menger : « Car si le besoin d'un bien est supérieur à la quantité disponible de celui-ci, il est évident, étant donné qu'une partie des besoins en question restera de toute manière insatisfaite, que la quantité disponible du bien en question ne saurait être diminuée d'une quantité partielle pratiquement notable, sans que de ce fait, un besoin quelconque, satisfait jusqu'à présent, puisse ne pas être satisfait ou ne puisse l'être que de manière moins complète que ce n'eût été le cas en l'absence de l'éventualité susdite. » K. Menger, *Grundsätze*, p. 77.

Les auteurs de la théorie de l'utilité marginale n'ont aucun droit de se dire à l'origine de cette thèse. Nous la trouvons déjà chez le comte Verri (cf. Comte de Verri, *Economie politique...*, Paris, an VIII), sous une forme objectivée il est vrai : « quels sont donc les éléments qui constituent le prix ? Il n'est certainement point basé sur la seule utilité. Pour nous en convaincre, il suffit de réfléchir que l'eau, l'air, et la lumière du soleil n'ont aucun prix, et cependant y a-t-il rien de plus utile et de plus nécessaire ?... donc l'utilité simple et pure d'une chose ne suffit pas pour lui en donner. Néanmoins la seule rareté lui en donne. » p. 14.

« Deux principes réunis constituent le prix des choses : le besoin et la rareté ». p. 15.

De même chez Condillac, *Le commerce et le gouvernement*, Paris, an III (1795), t. I. Cependant Condillac formule la question de manière subjective (« nous estimons », « nous jugeons », cette *estime* est ce que « nous appelons valeur », etc.).

« La valeur des choses croît donc dans la rareté et diminue dans l'abondance. Elle peut même dans l'abondance diminuer au point de devenir nulle » (pp. 6-7).

Chez Walras l'aîné (M. Auguste Walras, *De la nature de la richesse et de l'origine de la valeur*, Paris, 1831), l'élément de rareté est lié à celui de la propriété, ce qui à son tour dépend de la capacité d'échange de la valeur (objective) de l'objet d'usage. (Ils « sont naturellement bornés dans leur quantité ».) Dans *Principes d'une théorie*

« L'utilité qualifiée » des biens devient donc le point de départ de l'analyse du prix des marchandises, car toute théorie de la valeur sert avant tout à expliquer les prix : autrement dit, ce que Marx exclut de son analyse comme grandeur qui lui est étrangère, c'est de cela qu'on fait précisément le point de départ.

Examinons cette question de plus près. Il ne faut pas oublier que les mobiles des sujets économiques sous leur forme « pure », c'est-à-dire la plus simple, forment le point de départ de l'école autrichienne. « Notre tâche consistera à présenter un miroir à la pratique casuistique des décisions de la vie et à transformer les règles que l'homme du commun manie intuitivement avec tant d'assurance en représentation non seulement assurée, mais aussi consciente. »¹ Voyons maintenant *comment* ce « miroir » théorique du chef de la nouvelle école reflète cette « pratique de la vie ».

Ce qui caractérise, au premier chef, le mode de production moderne, c'est qu'il ne vise pas la satisfaction des besoins propres du producteur, mais ceux du marché. Le marché est le dernier maillon d'une chaîne d'évolution des formes de production diverses, où le développement des forces de production et le développement correspondant des rapports d'échange ont détruit l'ancien système de l'économie naturelle pour donner naissance à de nouveaux phénomènes économiques. Il faut distinguer trois étapes dans ce processus de transformation de l'économie naturelle en économie marchande capitaliste.

A la première étape le centre de gravité repose sur la production destinée aux besoins propres; le marché ne reçoit que « les produits excédentaires »; ce stade est celui des formes initiales de l'échange. Petit à petit le développement des forces de production et le renforcement de la concurrence inclinent le centre de gravité vers la production pour le marché. L'économie intérieure ne consomme qu'une faible partie des produits fabriqués (c'est une situation que l'on observe souvent aujourd'hui dans l'agriculture, notamment dans l'économie rurale). Mais le processus de développement ne s'arrête pas là; la division sociale du travail progresse toujours davantage, pour atteindre un niveau où *la production massive pour le marché devient un phénomène typique, les produits n'étant même pas consommés à l'intérieur de l'économie en question.*

Quels sont alors les changements qui se produisent dans les mobiles et dans la « pratique de la vie » des sujets économiques, changements qui vont de pair avec le processus de développement que nous venons d'esquisser ?

A cette question on peut répondre en deux mots : l'importance des évaluations subjectives fondées sur l'utilité diminue : « On ne fabrique (pour employer la terminologie actuelle) pas encore de valeurs d'échange (fixées de façon purement quantitative) mais exclusivement des biens d'usage, c'est-à-dire des choses qualitativement différentes. »² Pour les degrés de développement supérieurs, on peut au contraire établir la règle suivante : « Un bon père de famille veillera plutôt *au profit* et à la

mathématique de l'échange, Léon Walras donne une formulation très stricte. « Ce n'est donc pas l'utilité d'une chose qui en fait la valeur, c'est la rareté. » (Voir pp. 44, 199, etc.) Vilfredo Pareto (*Cours d'Economie Politique*, t. I., Lausanne, 1896) emploie au lieu d'utilité le terme d'*ophélimité* (= utile, favorable), car ce qui est « utile » s'oppose à ce qui est « nuisible » ; mais l'économie politique connaît aussi des choses « d'utilité nuisible » (le tabac, l'alcool, etc.).

¹ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 21.

² W. Sombart, *Le Bourgeois*, p. 19.

solidité des objets qu'à la satisfaction momentanée et à l'utilité présente. »¹

L'économie naturelle suppose en effet que les biens qu'elle produit aient une valeur d'usage adaptée à *cette économie* ; au stade suivant de l'évolution, le *surplus* perd son sens de valeur d'usage ; de plus la majeure partie des produits fabriqués n'est déjà plus évaluée par le sujet économique d'après son utilité, qui, pour lui, n'existe plus; au dernier stade, enfin, le produit *total* fabriqué à l'intérieur d'une économie particulière ne présente plus pour celle-ci « d'utilité » du tout. *C'est donc l'absence de toute évaluation des biens fondée sur leur utilité qui caractérise les économies* qui les fabriquent². Mais ce serait une erreur de penser que cette situation n'existe que pour le vendeur. Il en va de même pour l'acheteur. C'est ce qui ressort avec évidence de l'analyse des estimations auxquelles procèdent les commerçants. Aucun commerçant, du grossiste au colporteur, ne songe le moins du monde à « l'utilité » ou à la « valeur d'usage » de sa marchandise. Le contenu que Böhm-Bawerk cherche vainement dans la psyché est tout simplement *inexistent*. La chose se présente de façon un plus compliquée pour les acheteurs qui achètent les produits pour leurs propres besoins (il sera question un peu plus loin des moyens de production). Mais là encore la voie de Böhm-Bawerk est impraticable. Car toute « ménagère » s'en tient dans sa « pratique », d'une part aux prix existants, d'autre part à la somme d'argent dont elle dispose. Ce n'est qu'à l'intérieur de ces limites que se produira une certaine évaluation selon l'utilité. Si, pour une somme donnée on peut acheter *x* marchandises A, ou *y* marchandises B, ou *z* marchandises C, chacun donnera la préférence à celle qu'il jugera la plus utile. Toutefois, ce genre d'évaluation suppose l'existence de prix de marché. De plus : l'évaluation de chaque marchandise particulière ne dépendra nullement de leur utilité. Les objets d'utilité quotidienne en fournissent un exemple frappant : aucune ménagère, en faisant son marché, n'estimera le pain d'après sa valeur subjective considérable, l'évaluation oscillera au contraire autour des prix de marché existants; il en est de même pour toute autre marchandise.

L'homme isolé de Böhm-Bawerk (qu'il soit assis près d'une source ou qu'il traverse « le désert brûlant » ne peut donc plus, du point de vue des « mobiles économiques », être comparé au capitaliste qui présente sa marchandise sur le marché, pas plus qu'au marchand qui acquiert la marchandise pour la revendre, ni même au simple acheteur qui dépend de l'économie marchande-monnaire, qu'il soit capitaliste ou commerçant. Il faut en conclure que ni *la notion de valeur d'usage* (de Marx) ni celle de « *valeur d'usage subjective* » (de Böhm-Bawerk) ne peut servir de fondement à une analyse des prix. Le point de vue de Böhm-Bawerk est en contradiction flagrante avec la réalité dont pourtant il se propose de fournir l'explication.

L'inaptitude de la valeur d'usage à servir de base à l'analyse du *prix* se vérifie également à cet autre stade de production de marchandises où le marché ne reçoit que « l'excédent du produit » et

¹ *Ibid.*, p. 150. Souligné par l'auteur.

² C'est ce que Böhm-Bawerk fut forcé de reconnaître : dans les *Grundzüge*, il formule le problème en question de manière assez originale en affirmant que dans la division du travail le vendeur estime généralement la valeur « à un *taux extrêmement bas* » (p. 521, souligné par l'auteur). Cf. aussi *Théorie Positive*. « Actuellement, ... la plupart des ventes se font par des producteurs et des marchands professionnels, qui possèdent une telle abondance de leur marchandise qu'elle excède de loin leurs besoins personnels. Par suite de quoi la valeur d'usage subjective de leur propre marchandise est le plus souvent pour eux voisine de zéro. » (*Kapital und Kapitalzins*, t. II, 1^{re} partie, pp. 405-406). Pourtant, cette formulation est également fautive, car l'évaluation des vendeurs ne repose nullement sur l'utilité, elle n'est pas « voisine », mais *égale* à zéro).

non le produit total, car en ce cas il ne s'agit pas de la valeur du produit consommé à l'intérieur d'une économie en soi, mais précisément de la valeur de cette partie « excédentaire ». Les prix ne se déterminent pas en fonction de l'évaluation des produits proprement dits, mais de celle des *marchandises* ; l'évaluation subjective des produits consommés dans l'économie elle-même est sans influence sur la manière dont s'établissent les prix des marchandises. Mais dans la mesure où le produit devient marchandise, la valeur d'usage cesse de jouer son rôle antérieur¹. « La condition de son échangeabilité, c'est que cette marchandise soit utile aux autres ; mais étant sans utilité pour moi, la valeur d'usage de ma marchandise ne donne même pas la mesure de mon estimation individuelle, bien moins encore d'une grandeur objective de sa valeur. »²

D'autre part, l'estimation des produits selon leur valeur d'échange s'étend, dans des conditions d'échanges suffisamment évoluées, même à la partie de ces produits qui s'inscrit dans les besoins propres du producteur. Comme le souligne fort justement W. Lexis, « dans le système d'échanges économiques fondé sur l'argent, tous les biens sont considérés et comptés comme marchandises, même s'ils sont destinés aux besoins propres »³.

Mais c'est dans la production de masse pour le marché, où la *totalité* des produits est entraînée dans le processus de circulation, que l'on voit clairement combien la valeur d'usage a perdu sa signification antérieure ; car ici l'estimation subjective d'après l'utilité disparaît de toute évidence relativement à la production totale de telle ou telle économie.

Voilà pourquoi Böhm-Bawerk s'efforce de représenter l'organisation moderne de l'économie sociale comme une production *non développée* de marchandises : « ...sous le règne de la production par division du travail, les affaires commerciales (résultent) pour la plupart d'un excédent »⁴ ; dans l'organisation moderne du travail « chaque producteur » ne produit « que quelques articles qui dépassent de beaucoup ses besoins personnels »⁵.

Voilà comment Böhm-Bawerk expose « l'économie politique » capitaliste. Une telle interprétation ne résiste évidemment à aucune critique ; pourtant, on la voit sans cesse réapparaître chez les auteurs qui fondent la théorie de la valeur sur l'utilité. On peut donc répéter textuellement à propos de Böhm-Bawerk ce que Marx dit de Condillac :

*« On voit que non seulement Condillac confond valeur d'usage et valeur d'échange, mais qu'il prête puérilement à une société de production marchande évoluée une situation où le producteur produit lui-même ses moyens de production et ne lance dans la circulation que ce qui dépasse ses propres besoins, le superflu. »*⁶

¹ « ...D'autre part, c'est justement le côté abstrait de leurs valeurs d'usage, qui apparemment caractérise le rapport d'échange des marchandises. » Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. 3.

² R. Hilferding, *Böhm-Bawerks Marx-Kritik*, p. 5.

³ W. Lexis, *Allgemeine Volkswirtschaftslehre*, 1910, p. 8.

⁴ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 35.

⁵ *Ibid.*, p. 491.

⁶ Karl Marx, *Le Capital*, L. I., p. 122.

Lassalle aussi ridiculisa cette théorie avec beaucoup d'esprit : « Monsieur Borsig, dit-il, produit d'abord des machines pour ses besoins familiaux. Les machines excédentaires il les vend.

C'est donc à juste titre que Marx refusa de fonder l'analyse des prix sur la valeur d'usage. A l'inverse, l'erreur fondamentale de l'école autrichienne consiste en ce que « le principe directeur » de sa théorie n'a rien de commun avec la réalité capitaliste moderne¹. Comme on va le voir, cela se répercute forcément sur toute sa construction théorique.

4. *Mesure de la valeur et valeur unitaire.*

Qu'est-ce qui détermine l'ampleur de la valeur subjective ? En d'autres termes : de quoi dépend le niveau de l'estimation individuelle d'un « bien » ? C'est dans la réponse à cette question que consiste essentiellement la « nouveauté » énoncée par les représentants de l'école autrichienne et leurs adeptes étrangers.

Etant donné que l'utilité d'un bien consiste dans son aptitude à satisfaire tel ou tel besoin, il faut évidemment procéder à l'analyse de ces besoins. Selon la doctrine de l'école autrichienne, il convient d'observer : d'abord la *diversité* des besoins; ensuite *l'urgence* des besoins relativement à un objet quelconque d'une espèce donnée. On peut diviser les différents besoins selon leur degré d'importance, croissante ou décroissante, pour « le bien-être du sujet ». D'autre part l'urgence des besoins d'un genre déterminé dépend du degré auquel se produit la satisfaction. Plus un besoin est satisfait, moins il est « urgent »².

« Les directeurs des revues de mode de deuil prennent la précaution de travailler d'abord pour les cas de deuil dans leur propre famille. Ces deuils n'étant pas assez fréquents, les tissus de deuil restants, ils les échangent.

« Monsieur Wolff, propriétaire du Bureau Télégraphique d'ici, commence par faire venir des télégrammes pour sa propre information, son propre plaisir. Ce qui en reste, une fois qu'il en est saturé, il l'échange avec les requins de la bourse, et les rédactions de journaux, qui mettent à sa disposition leur surplus d'informations et d'actions. »

F. Lassalle, *Reden und Schriften*, éd. du *Vorwärts*, 1893, t. III, p. 73. Chez les précurseurs des « mathématiciens » (L. Walras) c'est également l'échange des surplus qui constitue le point de départ (*Principes d'une théorie mathématique*, etc.).

¹ Dans son *Kapital und Kapitalzins*, Böhm-Bawerk prétend sur ce point que toute l'argumentation marxiste est « fausse ». En l'occurrence, il s'agirait selon lui d'une confusion entre « abstraction faite d'une *circonstance générale* » et abstraction des *modalités spéciales* où se produit cette circonstance (1^{re} éd., 1884, p. 435).

A quoi Hilferding répond avec raison : « Si je fais abstraction de la modalité spéciale sous laquelle se présente une valeur d'usage, donc la valeur d'usage en ce qu'elle a de concret, alors je fais abstraction *pour moi* de la valeur d'usage en général... Il ne sert à rien de dire que la valeur d'usage consiste alors dans la capacité de cette marchandise à pouvoir être échangée contre d'autres marchandises. Car cela voudrait dire que l'importance de la « valeur d'usage » est à présent donnée par l'importance de la valeur d'échange, et non l'importance de la valeur d'échange par celle de la valeur d'usage » (*loc. cit.*, p. 5). Pour plus de précision voir plus loin, l'analyse de la « valeur de substitution ».

² C'est en quoi consiste à proprement parler la loi dite « de Gossen », qui la formule ainsi : I. Si une seule et même jouissance se poursuit de manière continue, le degré de cette jouissance diminue sans cesse, jusqu'à ce que se produise la satiété. II. L'ampleur d'une jouissance diminue de manière analogue si nous répétons la jouissance éprouvée antérieurement ; et non seulement la répétition provoque une diminution analogue, mais l'ampleur de la jouissance est moindre à son début, la durée pendant laquelle quelque chose est éprouvé comme jouissance est abrégée par la répétition, la saturation intervient plus tôt, et les deux facteurs, l'ampleur aussi bien que la durée initiales diminuent en raison de la rapidité avec laquelle se fait la répétition (Hermann Gossen, *Evolution des lois relatives aux relations humaines et des règles de conduite qui en découlent*, Braunschweig, 1854, p. 5). Wieser dit de cette loi: « Ceci est valable pour toutes les sensations, depuis la faim, jusqu'à l'amour. » Wieser, *Der Natürliche Wert*, Vienne, 1899, p. 9.

Se fondant sur ces considérations, Menger établit la fameuse « échelle des besoins », qui, sous une forme ou une autre, figure dans tous les ouvrages de l'école autrichienne relatifs à la valeur. Nous reproduisons cette échelle, telle que la donne Böhm-Bawerk.

Chaque colonne exprime les différents genres de besoins, en commençant par les plus importants. Les chiffres inscrits dans chaque colonne expriment la décroissance de l'urgence d'un besoin, une fois satisfait.

Echelle des besoins

Degré de satisfaction des besoins	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
	10									
	9	9								
	8	8	8							
	7	7	7	7						
	6	6	6	6	6					
	5	5	5	5	5	5				
	4	4	4	4	4	4	4			
	3	3	3	3	3	3	3	3		
	2	2	2	2	2	2	2	2	2	
	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0

Le tableau démontre, entre autres, que le besoin concret d'une catégorie importante peut être, selon le degré de satisfaction qu'il reçoit, moins grand que le besoin concret d'une catégorie moins importante. La « saturation » de la colonne¹ peut abaisser la grandeur du besoin de la première

¹ Les interruptions dans les séries verticales se rapportent à des besoins dont la satisfaction de certaines parties, quand cette satisfaction se fait par ordre successif, n'est pas tout à fait ou pas du tout impossible (Böhm-Bawerk). On peut admettre que les fonctions de l'utilité soient ininterrompues étant donné que « ce qui n'est juste que par rapport aux fonctions ininterrompues est juste aussi en tant qu'approche par rapport aux fonctions de caractère interrompu » (N. Chapochnikov, *loc. cit.*, p. 9).

Chez Walras, on trouve l'expression mathématique de la même idée, mais sous forme objective (*Ungerade Preise* (prix inégaux) dépendant du rapport entre la demande et l'offre. Les Américains présentent une formulation objectivée encore plus élaborée de la « diminution de l'urgence » d'un besoin donné par rapport à sa satisfaction. Carver définit l'utilité comme la capacité de satisfaire des besoins, et la valeur comme la capacité d'être échangée (« Utility is the power to satisfy a want or gratify a desire ; but value is always and only the power to command other desirable things in

colonne à 3, 2 et 1, tandis qu'avec une faible satisfaction dans la VI^e colonne, la grandeur de ce besoin, abstraitement moins important, peut s'exprimer concrètement par les chiffres 4 et 5¹.

Or, pour savoir à quel besoin concret correspond un bien donné (car c'est ce qui détermine sa valeur d'usage subjective), il faut tâcher de savoir « quel besoin serait privé de satisfaction, si l'on ne possédait pas le bien qu'il s'agit d'estimer : tout dépend donc de ce besoin »².

Grâce à cette méthode, Böhm-Bawerk en arrive à la conclusion suivante : étant donné que chacun préfère laisser insatisfait le besoin le plus faible, on estime le besoin selon le besoin le plus faible qu'il peut satisfaire. « La grandeur de la valeur d'un bien se mesure à l'importance du besoin concret ou partiel qui est le moins important pour les besoins couverts par le stock total de biens disponibles à cet effet. » Plus simplement : « La valeur d'un bien est déterminée par la grandeur de son utilité marginale. »³ ; Walras : « intensité du dernier besoin satisfait » (rareté). C'est la fameuse théorie de toute cette école, qui a d'ailleurs donné son nom à la « théorie de l'utilité marginale »⁴. C'est le principe général d'où dérivent toutes les autres « lois ».

La méthode de détermination de la valeur que nous venons d'esquisser suppose une certaine mesure de la valeur. Le degré de la valeur résulte en effet d'une mesure, qui suppose une unité de mesure déterminée. En quoi consiste, selon Böhm-Bawerk, cette unité de mesure ?

Ici l'école autrichienne se heurte à une très grosse difficulté qu'elle n'a pas surmonté jusqu'à présent, et qu'elle ne surmontera d'ailleurs jamais. Il faut tout d'abord souligner le rôle colossal qui, du point de vue de Böhm-Bawerk, revient au choix de l'unité de valeur. « Le fait est que notre appréciation d'une seule et même espèce de biens peut à un même moment et dans les mêmes conditions, être différente, selon que seuls certains exemplaires ou une plus grande quantité de ceux-ci sont soumis, en tant qu'unité d'ensemble, à notre estimation »⁵. Non seulement la grandeur de la valeur dépend alors du choix de l'unité de mesure, mais on peut même se demander si cette valeur existe. Si (selon l'exemple de Böhm-Bawerk) un agriculteur a besoin de 10 hectolitres d'eau par jour et qu'il en dispose de 20, alors l'eau n'a pour lui aucune valeur. Mais si nous prenons comme unité une mesure supérieure à 10 hectolitres, alors l'eau prend de la valeur. De sorte que la valeur comme

peaceful and voluntary exchanges », p. 3); selon Carver le prix est l'expression de la valeur en argent. La valeur varie selon l'utilité (utility) et la rareté relative (« scarcity »). Carver parle des besoins non de l'individu qui évalue, mais de la société (« wants of the community »), p. 13. Chez Carver, la loi de saturation s'appelle principe of « *diminishing utility* » (p. 15). Carver met en avant le point de vue social (p. 17). L'utilité décroissante est considérée comme catégorie sociale (p. 18). L'économie politique du rentier se transforme visiblement en économie politique de l'organisateur de trusts.

¹ « La grandeur de la valeur du besoin... dépend du genre de besoin, mais à l'intérieur du genre déterminé, elle dépend encore du degré de saturation chaque fois atteint. » (Wieser, *loc. cit.*, p. 6).

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 27.

³ *Ibid.*, pp. 28-29.

⁴ Le terme d'« utilité marginale » fut introduit en premier lieu par Wieser dans son ouvrage : *Sur l'origine... de la valeur*. A ce concept, correspond chez Gossen la « valeur du dernier atome » ; chez Jevons, le « final degree of utility », « terminal utility » ; chez Walras, « intensité du dernier besoin satisfait » (rareté) ; Von Wieser, *Der Natürliche Wert*. Wieser propose d'employer non pas la méthode des pertes, mais celle de l'augmentation. Ce qui ne fait aucune différence essentielle.

⁵ Böhm-Bawerk, *Grundzüge*, etc., p. 15.

telle dépend déjà du choix de l'unité. A ce fait se rattache un autre phénomène. Supposons que nous soyons en possession d'une série de biens dont l'utilité marginale baisse proportionnellement à l'accroissement de leur nombre. Supposons que la baisse de la valeur s'exprime par les chiffres suivants : 6, 5, 4, 3, 2, 1. Si nous possédons 6 unités d'un bien donné, la valeur de chacune de ces unités sera déterminée par l'utilité marginale de cette unité, c'est-à-dire qu'elle sera égale à 1. Si nous prenons, comme unité, la réunion de deux unités antérieures, l'utilité de base de ces 2 unités ne sera pas 1×2 , mais $1 + 2$, « c'est-à-dire qu'elle sera non pas 2, mais 3; et la valeur de 3 unités ne sera pas non plus 1×3 , mais $1 + 2 + 3$, c'est-à-dire qu'elle ne sera pas 3, mais 6, etc. Autrement dit : la valeur d'un plus grand nombre de biens n'est donc pas proportionnelle à la valeur d'un seul exemplaire de ces biens matériels¹. Voilà comment l'unité de mesure joue un rôle essentiel.

Mais quelle est l'unité de mesure ? A cette question Böhm-Bawerk (de même que les autres autrichiens) ne donne pas de réponse précise². Il y répond de la façon suivante : « Ce scrupule n'est pas fondé. En effet, l'unité d'estimation ne peut être choisie arbitrairement, car les mêmes circonstances extérieures... contiennent un impératif absolu à l'égard de la quantité dont il s'agit de donner une estimation d'ensemble. »³ Mais il est évident que cette unité de mesure existe surtout dans les cas où l'échange de marchandises n'est qu'un phénomène fortuit, et non typique de la vie économique. Lorsque, au contraire, la production de marchandises est à un état avancé, les intermédiaires de l'échange ne se sentent pas liés, pour le choix de « l'unité de valeur », à des normes coercitives. Le fabricant qui vend sa toile, le grossiste qui l'achète et la revend, une quantité de détaillants — tous peuvent mesurer leur marchandise au mètre, au centimètre ou à la pièce (c'est-à-dire à un grand nombre de mètres, pris comme unité) aucune différence d'appréciation n'étant faite dans tous ces cas. Ils se dessaisissent de leurs marchandises (la forme de vente moderne est un

¹ *Ibid.*, p. 52. Sur ce point, Wieser n'est pas d'accord avec Böhm-Bawerk. « Une provision en général a une valeur équivalente au produit du nombre de pièces (ou au nombre de quantités partielles) à l'utilité marginale du moment » (*Der Natürliche Wert*, p. 24). Voici le schéma de Wieser : à supposer que la plus grande utilité marginale d'un bien soit égale à 10; par augmentation du nombre de biens à 11, on obtient la valeur de la provision, c'est-à-dire, étant donné une possession de :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	biens
égal	1x10	2x9	3x8	4x7	5x6	6x5	7x4	8x3	9x2	10x1	11x0	
ou	10	18	24	28	30	30	28	24	18	10	0	Unités de valeur

(*Ibidem*, 27).

De ce point de vue la provision n'a pas de valeur quand elle a atteint une quantité déterminée de biens. Cependant, cela contredit la théorie et la définition de la valeur subjective. En effet, si nous considérons toute la somme de biens comme une unité, nous ne sommes plus à même de satisfaire les besoins liés à ce bien. Voir Böhm-Bawerk, *Grundzüge*, etc., p. 16, ainsi que *Kapital und Kapitalzins*, t. II, pp. 257-258, note.

² Sur l'imprécision de l'unité de mesure : cf. G. Cassel, *La théorie du coût de production de Ricardo, et les premières tâches de l'économie politique théorique* (*Zeitschrift für die gesamte Staatswirtschaft*, vol. 57, pp. 95-96). Citons encore sur ce point la critique de Karl Wicksell, qui a tenté de répondre à cette question. Voir Karl Wicksell, *Zur Verteidigung der Grenznutzentheorie* (Pour la défense de la théorie de l'utilité marginale). De même, vol. 56, pp. 577-578.

³ Böhm-Bawerk, *Grundzüge der Theorie des wirtschaftlichen Güterwerts...*, p. 16.

processus régulier de dessaisissement des marchandises par le producteur ou par ses autres possesseurs); l'étalon matériel servant à mesurer les biens vendus leur est parfaitement indifférent. On observe le même phénomène lorsqu'on analyse les mobiles des acheteurs qui achètent pour leurs propres besoins. C'est que la chose est très simple. Les « sujets économiques » évaluent aujourd'hui les biens selon leur prix de marché, mais les prix de marché, eux, ne dépendent nullement du choix de l'unité de mesure.

Encore un point. Nous venons de voir que selon Böhm-Bawerk la valeur globale des unités n'est nullement égale à la valeur de l'unité multipliée par le nombre des unités. Si nous avons une série : 6, 5, 4, 3, 2, 1, la valeur de ces unités (du « stock » entier), est égale à la somme $1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6$. C'est la conclusion parfaitement logique des prémisses sur lesquelles se fonde la théorie de l'utilité marginale. N'empêche que c'est absolument faux. Et l'erreur tient aux points de départ de la théorie de Böhm-Bawerk, à son dédain du caractère social-historique des phénomènes économiques. Aucun agent de la production et de l'échange, pas plus celui des vendeurs que celui des acheteurs, ne calcule en effet la valeur du « stock », c'est-à-dire de l'ensemble des biens, selon la méthode de Böhm-Bawerk. Non seulement le miroir théorique du chef de la nouvelle école déforme ici la « pratique de la vie »; il ne reflète même *pas de faits* qui y répondent. Pour tout vendeur de n unités, la somme de ces unités représentera n fois une unité. La même chose est valable pour l'acheteur. Pour un fabricant, la 50^e machine à filer de sa fabrique a exactement la même importance et la même valeur que la première, et la valeur globale des 50 machines n'est pas $50 + 49 + 48 + \dots + 2 + 1 = 1.275$, mais tout bonnement $50 \times 50 = 2.500$ ¹. Cette contradiction entre la « théorie » de Böhm-Bawerk et la pratique est pourtant si frappante que Böhm-Bawerk lui-même n'a pu éluder le problème. Il écrit à ce sujet : « Notre vie économique pratique et ordinaire ne nous donne pas souvent l'occasion de percevoir la particularité casuistique [c'est-à-dire l'absence de proportionnalité entre la valeur de la somme et celle de l'unité (N.B.)] que nous venons de signaler. Cela est dû au fait que sous le régime de la production par division du travail, les ventes commerciales proviennent pour la plupart (!) d'un superflu (!!)

qui n'est nullement destiné à satisfaire les besoins personnels du propriétaire... »² Bien, mais la question est précisément la suivante : si cette « particularité casuistique » n'est pas contestable dans la vie économique actuelle, c'est que la théorie de « l'utilité marginale » est évidemment tout ce qu'on voudra sauf une loi de la réalité capitaliste, car cette « particularité » est une conséquence logique de la théorie de l'utilité marginale, à laquelle elle correspond logiquement et avec laquelle elle tombe.

Nous voyons donc que, dans les conditions de l'économie actuelle, l'absence de proportionnalité entre la valeur de la somme et le nombre des unités additionnées est une fiction ; en quoi elle est à tel point contraire à la réalité, que Böhm-Bawerk lui-même est incapable d'aller au bout de son idée. A propos de l'abondance des évaluations indirectes il explique : « Mais si nous sommes capables de juger que nous aimons tout autant une pomme que huit prunes, et tout autant une poire que six prunes, alors nous sommes aussi capables, par le détour d'une conclusion tirée de ces deux premiers jugements, d'en former un troisième, à savoir que nous préférons exactement d'un

¹ Voir Wilhem Scharling, *Grenznutzentheorie und Grenznutzenlehre*, *Conrads Jahrbücher*, 3^e série, vol. 27 (1904), p. 27. Il ne s'agit pas ici des « rabais » que l'on consent pour de gros achats; ils relèvent de données psychologiques tout à fait différentes et n'ont pas leur place ici.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 35

tiers une pomme à une poire. »¹ (Il s'agit des estimations subjectives.) Cette réflexion est juste en substance, mais fautive du point de vue de Böhm-Bawerk. En effet : pourquoi en arrivons-nous dans ce cas au « troisième jugement » selon lequel une pomme est d'un tiers « plus chère » qu'une poire ? C'est que justement la valeur de huit prunes est supérieure d'un tiers à la valeur de six prunes. Ce qui suppose à son tour une proportionnalité entre la valeur de la somme et la quantité d'unités : la valeur de huit prunes n'est supérieure d'un tiers à la valeur de six prunes qu'au cas où la valeur de huit prunes et la valeur de six prunes sont huit fois et six fois plus élevées que la valeur d'une prune.

Cet exemple montre une fois de plus combien la théorie de Böhm est éloignée des phénomènes économiques réels. Son analyse peut servir à expliquer la psychologie du « voyageur dans le désert », du « colon », de « l'homme près de la source », et encore ne s'y prête-t-elle que dans la mesure où ces « individus » se trouvent dans l'impossibilité de produire. Mais dans une économie moderne, les mobiles du genre de ceux que postule Böhm, seraient psychologiquement impossibles et absurdes.

¹ *Ibid.*, p. 50.

Chapitre III

LA THÉORIE DE LA VALEUR

(suite)

1. *La théorie de l'utilité de substitution.*
2. *Le degré d'utilité marginale et la quantité de biens.*
3. *La grandeur de la valeur marchande en fonction de la diversité des usages.*
4. *La valeur des biens complémentaires.*
5. *La valeur des biens productifs. Les frais de production.*
6. *Conclusions.*

1. La théorie de l'utilité de substitution.

Nous en arrivons maintenant à un point où la nouvelle théorie, se heurtant à l'un des écueils les plus dangereux, va au-devant d'un naufrage dont même un pilote aussi avisé que Böhm-Bawerk ne saurait la sauver.

Jusqu'ici nous n'avons examiné que les cas les plus simples de l'évaluation des biens. Admettons avec Böhm-Bawerk que l'évaluation des biens dépend de l'utilité marginale du bien en question. En fait, toutefois, la chose n'est pas aussi simple. Laissons la parole à l'auteur lui-même :

«... Mais l'existence d'un mouvement d'échanges très évolué peut causer ici des complications considérables. En permettant de substituer à tout moment des biens d'une espèce aux biens d'une autre espèce, ce mouvement permet aussi de transférer les pertes qui se produisent dans telle catégorie de biens sur telle autre... de sorte que la perte retombe sur l'utilité marginale des biens de substitution étrangers. L'utilité marginale et la valeur d'un bien d'une certaine espèce se mesurent alors à l'utilité marginale de la quantité de biens d'une espèce étrangère appelés à y suppléer. »¹

Ce qu'illustre l'exemple suivant :

« Je n'ai qu'un seul pardessus d'hiver. On me le vole. Il n'est pas question de le remplacer immédiatement par un autre exemplaire du même genre, puisque je ne possédais qu'un seul pardessus d'hiver. Je n'aurai pas non plus envie de supporter la perte occasionnée par le vol sur le point même où elle s'est produite... Je tâcherai donc de transférer la perte d'autres catégories

¹ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, pp. 37-38.

de biens, ce qui se fera par l'achat d'un nouveau pardessus au moyen de biens qui, autrement, auraient été employés d'une manière différente »¹.

Les biens destinés à être vendus seront ceux qui ont le moins « d'importance ». En dehors de la vente, il peut ici se produire autre chose, ce qui dépend de la situation matérielle du « sujet économique ». S'il est fortuné, « *les 40 florins que peuvent coûter le nouveau pardessus* » (souligné par l'auteur) peuvent être soustraits à ses économies, ce qui nécessiterait une réduction correspondante des dépenses somptuaires ; s'il n'est ni riche, ni indigent, il devra remédier au manque d'argent par toutes sortes de restrictions momentanées ; si cela lui est également impossible, il devra vendre ou mettre en gage certains objets ménagers ; c'est seulement en cas d'indigence extrême qu'il est impossible de transférer la perte sur d'autres catégories de besoins, de sorte qu'on en sera réduit à se passer de pardessus d'hiver. Dans tous ces cas, à l'exception du dernier, l'estimation des biens ne se fait pas isolément, mais en corrélation avec celle d'autres biens. « Je suis tenté de croire, dit Böhm-Bawerk, que la *majorité* des estimations subjectives retombe généralement *sur cette part*. En effet nous n'estimons... presque jamais les biens indispensables à leur degré d'utilité directe, mais presque toujours à celui de « l'utilité de substitution » de catégories étrangères² ».

Cette analyse se rapproche davantage de la réalité que les précédentes, mais elle contient une grande « valeur » négative pour le « salut » de toute la théorie de Böhm-Bawerk et de ses adeptes. D'où Böhm-Bawerk prendra-t-il par exemple les « 40 florins » ? Et pourquoi précisément 40 et pas 50 ou 1.000 ? Il est évident que Böhm-Bawerk admet ici les *prix de marché* tout simplement comme un fait acquis. Achat et vente, ou même l'achat seul, étant admis comme condition nécessaire, cela suppose du même coup que le prix est objectivement donné³. C'est ce que reconnaît d'ailleurs Böhm-Bawerk, qui formule ce point de vue de façon assez claire.

*« Je tiens cependant à souligner expressément — observe-t-il — que même dans un système de circulation évolué il n'y a pas toujours... lieu d'employer cette dernière méthode d'évaluation (c'est-à-dire celle qui se sert de « l'utilité de substitution », N.B.). Car nous n'y recourons que... lorsque les prix, de même que les conditions d'approvisionnement des différentes catégories de besoins, sont tels que, au cas où un déficit survenu dans une catégorie était supporté par cette catégorie elle-même, les besoins qui resteraient découverts seraient relativement plus importants que si l'on soustrayait le prix d'achat de l'exemplaire de substitution à d'autres catégories de besoins. »*⁴

Böhm-Bawerk avoue donc que notre estimation *subjective* (il reconnaît d'ailleurs humblement que c'est *la majorité des cas*) suppose une grandeur *objective* de la valeur. Mais comme il se fixe pour tâche de faire dériver cette grandeur d'une estimation subjective, il est évident que *la théorie tout entière développée par notre auteur à propos de l'utilité de substitution n'est rien d'autre qu'un cercle vicieux* : on ramène la valeur objective aux estimations subjectives qui, à leur tour,

¹ *Ibid.*, p. 38.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 39, souligné par l'auteur.

³ Cf. R. Stolzmann, *Der Zweck in der Volkswirtschaft.*, p. 723.

⁴ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 39. « Les acheteurs, dit Scharling, décident du prix qu'ils veulent payer la marchandise, non pas en fonction de leur propre estimation de son utilité, mais selon le prix supposé que le consommateur est censé vouloir la payer » (*loc. cit.*, p. 20).

s'expliquent par la valeur objective. Ce scandale théorique, Böhm-Bawerk s'en est rendu coupable au moment même où il allait aborder le véritable problème, c'est-à-dire : l'explication d'une économie non pas hypothétique et quelconque, n'ayant rien de commun avec la réalité, mais celle d'une économie réellement existante, qui se caractérise par « le stade avancé de l'échange »¹. Notons que Böhm-Bawerk n'hésite pas à reconnaître la sérieuse difficulté théorique que soulève sur ce point la théorie de l'utilité marginale. Il s'efforce pourtant de sortir de l'imbroglio des contradictions. Voici en quoi consiste sa tentative de sauver la théorie : l'évaluation du pardessus à 40 florins repose sur « l'anticipation d'un état de fait, qu'il faut au préalable créer sur le marché »². Aussi « de telles estimations subjectives n'ont-elles pas d'autre influence sur la conduite pratique suivie par [les hommes] au marché que le vague espoir de pouvoir acheter la marchandise nécessaire à un prix donné, mettons 40 florins. Si on l'obtient à ce prix, — tant mieux; sinon on ne se contentera pas de rentrer bredouille, mais on mettra provisoirement de côté l'espoir déçu par la réalité, en *se demandant si, étant donné les moyens dont on dispose par ailleurs, on va tenir la surenchère ou non* »³. Pour Böhm-Bawerk, la décision dépendra de la question de savoir si l'acheteur aura à sa disposition un *seul* marché ou *plusieurs*. Dans le premier cas : « si c'est le seul marché, on tiendra l'enchère sans nul doute, au besoin on ira jusqu'à l'extrême limite de l'utilité marginale directe que l'on compte tirer pour soi du bien qu'il s'agit d'acquérir »⁴. Ce n'est donc pas — conclut Böhm-Bawerk (conclusion qui nous importe pour notre théorie des prix) — *l'utilité marginale médiate* inférieure, fondée sur l'hypothèse d'un prix de marché déterminé, qui contribue à l'établissement du prix, mais *l'utilité marginale supérieure immédiate*. Dans le second cas « l'estimation hypothétique... aura tout au plus (!) pour effet de transférer la clientèle d'un marché partiel à un autre marché partiel; elle ne saurait cependant empêcher l'estimation, qui pèse de tout son poids dans le sens de l'utilité marginale immédiate, de favoriser une partie quelconque du marché total »⁵. D'où la conclusion :

« Les estimations subjectives fondées sur la conjecture de pouvoir acheter le bien évalué à un prix déterminé, bien qu'elles constituent une étape psychique remarquable quant à notre conduite sur le marché où cette supposition tend à se réaliser, ne dictent pourtant pas la ligne de conduite définitive. Ici aussi celle-ci se fonde bien plutôt sur le degré d'utilité marginale immédiate. »⁶

¹ A propos de Wieser, autre théoricien de la théorie de l'utilité marginale, qui n'analyse pas les conditions de l'économie d'échange, Böhm fait l'observation suivante : « La phrase de Wieser (Wieser, *Ursprung und Hauptgesetze des wirtschaftlichen Wertes*, p. 128, Origine et lois essentielles de la valeur économique) selon laquelle l'utilité marginale doit toujours « appartenir à la sphère d'utilité des biens de la même espèce », ne vaut donc que compte tenu de la clause restrictive qui en découle c'est-à-dire en faisant abstraction de l'existence de tout commerce d'échange » (*Grundzüge...*, p. 39, note). Wieser ne fournira donc aucune explication du processus d'échange ; Böhm essaie d'en donner une, mais il trébuche immédiatement. Décidément, cela se passe comme dans le proverbe russe : « la gueule sauvée, la queue engloutie — la queue sauvée, la gueule engloutie » (Cf. aussi, L. Walras, *Principe d'une théorie mathématique...*, ch. III, § : « Courbes de demandes effectives », pp. 12, 13, 14). Au fond, les formules de Walras ne sont rien d'autre que de simples tautologies (cf. p. 16 de *loc. cit.*).

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 516, cf. aussi *Kapital und Kapitalzins*, t. II, 1^{re} partie, p. 497.

³ *Ibid.*, p. 517.

⁴ *Ibid.*, p. 518.

⁵ *Ibid.*, p. 518.

⁶ *Ibid.*, pp. 518-519.

Voilà comment Böhm-Bawerk essaye d'écarter la « difficulté théorique » dont nous avons parlé plus haut. En fait, son explication, d'ordre purement imaginaire, est suspendue en l'air. Prenons l'exemple le plus frappant : les produits alimentaires. Leur valeur subjective reposant sur l'utilité (nous prenons une unité correspondant à la marge de saturation la plus basse et à la marge d'usage la plus élevée) est infiniment élevée ; en admettant que l'estimation, fondée sur l'anticipation des conditions du marché, soit égale à 2 roubles, à quel moment la décision que suppose Böhm-Bawerk intervient-elle ? En d'autres termes : à quel moment notre « individu » se décidera-t-il à payer n'importe quel prix, « tout donner, tout, pour un morceau de pain » ? Il est évident que cela ne se produira que dans des conditions de marché *tout à fait* anormales. Dans des conditions, non seulement anormales (c'est-à-dire des conditions *qui s'écartent de la norme*), mais dans des cas *d'espèce exceptionnels*, où il ne peut plus le moins du monde être question de production sociale et d'économie sociale, etc., au sens habituel de ces termes. Il est possible qu'une telle situation se produise dans une « ville assiégée » (un des exemples favoris de Böhm-Bawerk), ou sur un navire échoué, ou encore chez ceux qui errent dans le désert. Mais dans la vie moderne, à condition que la production et la reproduction sociale poursuivent leur marche normale, *il ne peut rien arriver de pareil*. En réalité les choses se passent de façon tout à fait différente. Entre l'estimation subjective d'après l'utilité et le niveau supposé du prix de marché (dans l'exemple susdit entre ∞ et 2 roubles) il existe toute une gamme de prix possibles (sans même compter la chute possible au-dessous de 2 roubles). En général chaque affaire concrète prise isolément se fera sur une base très proche du prix « anticipé », et dans bon nombre de cas les deux coïncident parfaitement, par exemple quand les prix sont fixés. Quoi qu'il en soit, une chose est claire : quand la production sociale est normale, le rapport entre la *demande* sociale et l'*offre* sociale est tel que les estimations individuelles fondées sur l'usage n'ont aucune portée valable, on ne les voit même pas apparaître à la surface de la vie sociale¹. Notre exemple s'applique aux deux cas cités par Böhm-Bawerk et mentionnés plus haut. Il nous reste à analyser un autre cas évoqué par l'auteur. C'est celui de l'achat en vue de la revente, où « l'acheteur évalue la marchandise non pas selon sa valeur d'usage, mais selon sa valeur d'*échange* (subjective) »².

En ce cas les choses se passent, selon Böhm-Bawerk, de la façon suivante : « Le prix de marché est tout d'abord influencé par l'*estimation* [d'échange] du *négociant* ; celle-ci se fonde sur le *prix de marché* supposé d'un *deuxième marché* qui, à son tour, se fonde entre autres (!) sur *les estimations de la clientèle de cette deuxième zone commerciale*. »³ Ici la situation est encore plus embrouillée. Böhm prétend que l'acheteur évalue l'objet d'usage selon la somme d'argent que l'on espère en retirer sur un autre marché (déduction faite des frais généraux et de transport à décompter); cette somme, il la décompose en estimations des acheteurs (estimations selon l'*utilité*) du deuxième marché. Cependant, la chose n'est pas si simple. Le commerçant s'efforce de réaliser le bénéfice le plus élevé possible, dont le montant dépend d'une série de facteurs. Böhm-Bawerk en indique lui-même quelques-uns : frais de transport et frais généraux. Qu'est-ce que cela signifie ? Tout simplement l'introduction de nouvelles séries de *prix commerciaux* (qui, de plus, se composent de

¹ Scharling, *loc. cit.*, p. 29; ainsi que Lewin, *Arbeitslohn und soziale Entwicklung* (Salaire et développement économique), Appendice.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 519. Le concept de valeur d'échange subjective se présentera par la suite, et fera l'objet d'une critique approfondie.

³ *Ibid.*, p. 519.

diverses manières) en tant que grandeur qui se passe d'explication. Mais en fait il faudrait expliquer chacune des parties composantes de ces frais. De plus, Böhm-Bawerk croit que l'estimation des acheteurs du deuxième marché constitue une explication exhaustive, ce qui n'est pourtant qu'une illusion. Car ces estimations peuvent, à leur tour, être décomposées. Elles ne s'établissent pas selon la pure et simple « utilité », puisque d'une part on se trouve en présence de marchands *indépendants*, qui revendent la marchandise sur d'autres marchés ; d'autre part les simples acheteurs n'évaluent pas non plus la marchandise de façon immédiate, mais selon son « utilité de substitution ». La présence des marchands nous oblige à nous rendre avec eux sur un troisième marché, et il pourrait là aussi se trouver des marchands ; il faudra nous en aller vers le quatrième ou cinquième marché, et ainsi de suite *ad infinitum*. Ajoutons que, comme on le voit, une série de *prix* commerciaux et d'estimations de valeur selon l'utilité de substitution apparaissent ici comme des données entremêlées. Il résulte de tout cela que le phénomène entier se décompose en une foule d'éléments, dont pas un seul ne trouve une explication tant soit peu satisfaisante.

Un mot encore sur une réponse de Böhm-Bawerk, d'ordre général, par laquelle il tente de se défendre contre le reproche selon lequel sa théorie n'est qu'un cercle vicieux.

« L'essentiel de cette question de cercle consiste toujours en ce que ces estimations subjectives, reposant sur l'hypothétique formation d'un prix de marché concret, sont différentes de celles sur lesquelles repose la formation de ce prix de marché lui-même, et inversement. L'apparence d'un cercle ne tient qu'à l'homonymie dialectique du mot « estimation » subjective utilisé dans les deux sens, sans mettre en évidence et sans faire observer que le même nom ne recouvre pas dans les deux cas un seul et même phénomène, mais des phénomènes différents qui ne font que tomber sous le même nom générique. »¹

C'est ce que Böhm essaye d'illustrer par l'exemple suivant :

« Un groupe parlementaire est soumis à la « discipline » ; à la Chambre, le vote de ses membres devra être conforme à la décision de la majorité. La décision s'explique alors très justement par le vote de chacun des membres du groupe, et le vote ultérieur des députés s'explique tout aussi justement par la décision du groupe, sans qu'il y ait le moindre cercle dans cette explication. »²

Pour se justifier, Böhm prétend que pour lui certaines estimations subjectives s'expliquent par certaines *autres* estimations subjectives. Ajoutons que les « autres » sont suivies des « troisièmes », « quatrièmes », etc. Le fait que toutes ces estimations sont *différentes* n'y change rien. La théorie du coût de production, si violemment combattue par les défenseurs de la théorie de l'utilité marginale, ne nous a-t-elle pas renvoyés de tels frais à tels *autres*, de *tels* prix à tels *autres* ? Ce qui ne les a pas préservés du cercle théorique. Il est aisé d'en comprendre la raison : c'est qu'il ne s'agit pas de ramener les uns aux autres des phénomènes semblables, mais d'expliquer l'une des *catégories* de phénomènes par l'autre *catégorie* de phénomènes. Dans le premier cas on ne peut que se perdre dans l'infini du temps et de l'espace, de sorte que toute estimation éventuelle nous mènerait bien au-delà du temps actuel; nous déroulerions à rebours un film ininterrompu, ce qui ne résoudrait nullement le problème *théorique*, mais nous renverrait indéfiniment de Ponce à Pilate. Une telle situation n'est évidemment pas due au hasard. Comme nous l'avons dit, les errements de Böhm-Bawerk étaient inévitables dans ce cercle, étant donné la position individualiste de l'école autrichienne. Les

¹ Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, t. II, I^{re} partie, p. 403, note.

² *ibid.*

« autrichiens » ne comprennent pas que la psychologie individuelle d'un homme est déterminée par le milieu social, que la marque « individuelle » de l'homme social n'est en grande partie que « sociale », que « l'atome social » des autrichiens est une chimère semblable au « prolétaire maladif des forêts vierges » de Wilhelm Roscher¹. Aussi tout va-t-il bien tant qu'il s'agit de l'analyse des « mobiles » et des « estimations » des Robinsons qu'on s'invente ; mais dès qu'on en arrive au temps présent, des difficultés insurmontables se font jour : car on ne peut jeter un pont théorique de la psychologie du « sujet isolé » à l'homme de l'économie productive ; tandis que si nous prenons la psychologie de ce dernier comme point de départ, alors les éléments « objectifs » des phénomènes économiques de l'économie marchande sont déjà donnés ; par conséquent on ne peut les déduire entièrement des phénomènes individuels psychiques, sans déterminer *idem per idem*.

La théorie de l'utilité de substitution démontre donc clairement l'inexactitude des fondements méthodologiques de l'école autrichienne et son insuffisance théorique. *La détermination de la valeur subjective par la valeur objective, elle-même déduite de la valeur subjective — voilà l'erreur fondamentale* de Böhm-Bawerk, erreur qui, sous d'autres formes, se répète sans cesse lorsqu'il s'agit de résoudre d'autres problèmes partiels².

2. Le degré d'utilité marginale et la quantité de biens.

En analysant la question du degré de valeur nous avons vu que, selon Böhm-Bawerk, celle-ci est déterminée par le degré de l'utilité marginale. Maintenant, nous pouvons aussi poser la question des facteurs qui déterminent ce degré.

« Ici — dit Böhm-Bawerk — il faut mentionner le rapport entre les *besoins* et leur *couverture*. » Après avoir analysé ce rapport Böhm-Bawerk découvre une loi toute simple qui exprime la relation entre « usage » et « biens » ; c'est la suivante : « Plus les besoins qui demandent à être satisfaits sont nombreux et importants, et plus, d'autre part, la quantité de biens disponibles à cette fin est rare... plus le niveau de l'utilité marginale [devra] rester élevé. »³ Par conséquent : le niveau de l'utilité marginale est déterminé par deux facteurs : l'un subjectif (les besoins), l'autre, objectif (quantité de « biens »). Mais qu'est-ce qui détermine cette quantité elle-même ? La théorie de l'école autrichienne ne répond pas à cette question⁴. Elle admet comme postulat une certaine quantité de produits existant tout simplement, c'est-à-dire un degré donné de « rareté », comme un fait acquis une fois pour toutes. Théoriquement, c'est là un point de vue mal fondé, car

¹ La différence consiste uniquement dans le fait que Roscher voyait dans l'homme présocial le prolétaire, tandis que Böhm-Bawerk voit dans le prolétaire l'homme présocial.

² « Les tentatives en vue de critiquer cette théorie (c'est-à-dire celle de l'utilité marginale, N.B.) — écrit Tougan-Baranowsky — sont pour la plupart si faibles qu'elles ne nécessitent aucune réfutation sérieuse. L'objection principale à l'égard de cette théorie, selon laquelle la grandeur de la satisfaction que nous tirons des biens économiques n'admet pas de comparaison quantitative, a déjà été réfutée par Kant... » (M. J. Tougan-Baranowsky, *Fondements de l'économie politique*, 2^e éd., Saint-Pétersbourg, 1911, p. 56). Cette objection, nous ne la trouvons nullement « essentielle », elle compte au contraire, parmi les moins justes. Ce qui est frappant, c'est de voir Tougan-Baranowsky passer complètement sous silence les autres objections, par exemple, celles de Stolzmann, dont il doit connaître les deux ouvrages.

³ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 40.

⁴ « Pour mener à bonne fin l'examen du problème de la valeur il convient de s'expliquer... comment il se fait que tels objets d'usage sont produits en petit nombre, tels autres en grand nombre... » Mais c'est en vain que le lecteur cherchera chez les théoriciens de l'utilité marginale une réponse claire à cette question (Tougan-Baranowsky, *loc. cit.*, p. 46).

« l'économie » dont l'économie politique analyse les phénomènes comprend *l'activité économique* ; et avant tout la *production* des biens économiques. La notion de « provisions » de biens suppose, comme l'observe très justement A. Schor, un processus de production préalable¹ — phénomène qui exerce en tout cas, d'une manière ou d'une autre, une influence considérable sur l'évaluation des biens. La production prend une importance encore plus grande quand on passe de la *statique* à la dynamique. Il est évident que la théorie autrichienne, fondée sur la provision de biens comme sur une *donnée*, est incapable d'expliquer les phénomènes les plus élémentaires de la dynamique économique, même pas le mouvement des prix par exemple, sans parler de phénomènes plus complexes. Voilà pourquoi l'explication de Böhm-Bawerk relative au degré de valeur pose immédiatement d'autres questions.

« *La quantité de perles et de diamants existante (!) est si petite qu'elle ne couvre qu'une petite partie des besoins qu'on en a et que l'utilité marginale jusqu'à laquelle va leur satisfaction est relativement élevée, tandis qu'en règle générale le pain et le fer, l'eau et l'air sont heureusement disponibles en si grandes quantités qu'elles garantissent la satisfaction de tous les besoins importants qui s'y rapportent.* »²

« Existante » (!), « disponibles en règle générale » (!). Mais que dit Böhm-Bawerk de ce qu'on est convenu d'appeler « révolutions des prix », étant donné que l'accroissement de la productivité du travail provoque une baisse franchement catastrophique des prix ? Ici, il n'est plus possible de se contenter d'un verbiage tel que : « disponible en règle générale ». Le lecteur n'est pas sans s'apercevoir à quel point les exemples choisis par Böhm-Bawerk sont tendancieux. Au lieu de fournir une explication de la valeur des produits qui se caractérisent en tant que marchandises, c'est-à-dire des produits caractérisés par leur fabrication, il nous parle de l'eau et de l'air. Dès qu'il s'agit du « pain » on voit combien la position de Monsieur le Professeur est chancelante : il suffit de penser à la forte baisse des prix de blé au moment de la crise agraire, après 1880, par la concurrence d'outre-mer. La « provision de biens » changea immédiatement. Comment cela ? Tout simplement à cause des nouvelles *conditions de production* auxquelles Böhm-Bawerk ne fait pas la moindre allusion³. Pourtant, le processus de production n'est nullement une « circonstance complexe », une « modification » du cas principal, etc. comme l'imagine Böhm-Bawerk. C'est la production au contraire qui constitue la base de la vie sociale, et de son aspect économique en particulier. La « rareté » des biens (à quelques exceptions près, dont nous pouvons nous permettre de faire abstraction) n'est que l'expression de certaines conditions de production déterminées, elle est la

¹ « On constatera que les exemples choisis par Böhm-Bawerk sont dépourvus de cette marque distinctive de l'économie nécessaire à toute économie, à savoir *l'activité du sujet économique*... Non seulement pour l'homme, mais pour tout être vivant, une provision de biens n'est possible que comme résultat d'une certaine activité » (Alexander Schor, *Kritik der Grenznutzentheorie, Conrads Jahrbücher*, t. 23, p. 248). Voir aussi R. Stolzmann, *Der Zweck in der Volkswirtschaft*, p. 701 : « c'est seulement la grandeur ou la petitesse des provisions données, c'est-à-dire en fin de compte la productivité de base primaire, le travail et le sol... qui déterminent l'ampleur de l'offre possible, le *nombre* d'exemplaires à produire de chacun des biens, et par là seulement l'étendue effective de la consommation possible ».

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 32.

³ Chelesnov observe justement que les autrichiens oublient « que dans leur activité économique les hommes s'efforcent de maîtriser le manque de dons de la nature au moyen d'efforts particuliers, grâce auxquels les limites de la dépendance de l'homme à l'égard du monde matériel deviennent plus élastiques et de plus en plus vastes » (Chelesnov, *Précis d'économie politique*, Moscou, 1912, p. 380).

fonction de la dépense de travail social¹. Voilà pourquoi ce qui était autrefois « rare » peut être largement répandu lorsque les conditions se modifient. « Pourquoi... le coton, les pommes de terre et l'eau-de-vie sont-ils les pivots de la société bourgeoise ? Parce que leur prix est le plus bas. »² Mais ces produits n'ont pas toujours joué ce rôle. Aussi bien le coton que les pommes de terre n'ont commencé à tenir cette place qu'à partir du changement intervenu dans le système de travail social, à partir du moment où le coût de production et de reproduction de ces produits (de même que leurs frais de transport) atteignirent un certain niveau³.

Puisqu'il ne répond pas à la question de savoir ce qui détermine la quantité des biens, Böhm-Bawerk ne peut non plus répondre de façon exhaustive à la deuxième question, à savoir : qu'est-ce qui détermine dans chaque cas le niveau de l'utilité marginale ?

Jusqu'ici nous avons, comme Böhm-Bawerk, posé la question abstraitement. Abordons maintenant la question de « l'influence modificatrice » (de l'économie *d'échange*). Sur ce point on peut s'attendre à des explications particulièrement confuses de Böhm-Bawerk.

Ainsi :

« L'existence du commerce d'échange fait surgir ici de nouvelles complications. Il permet en effet à tout instant de mettre une rallonge pour couvrir une catégorie donnée de besoins dont la couverture se trouve rétrécie d'autant... Ceci complique de la façon suivante le cercle de facteurs qui influent sur le niveau de l'utilité marginale : facteurs qui exercent une influence : premièrement, le rapport entre besoin et couverture qui, dans les biens appartenant à l'espèce à évaluer, existe dans l'ensemble de la société unie par le lien du troc. Car ce rapport (celui de l'offre et la demande) influe... sur le montant du prix qu'il faudra payer pour l'article de substitution désiré, et par conséquent sur l'ampleur de la pénurie d'autres catégories de biens au moyen desquelles sera couvert le coût de la substitution. Deuxièmement : le rapport entre le besoin et sa couverture établi par l'individu dans les catégories de besoins à restreindre par la substitution. Car c'est de cela que dépendra la question de savoir si la pénurie de biens qui frappe les besoins sera d'un niveau bas ou élevé, si par conséquent « l'utilité marginale » dont on devra se passer sera grande ou petite. »⁴

Nous voyons donc que le rapport entre la demande sociale et l'offre sociale de marchandises représente un facteur qui détermine le niveau de l'évaluation individuelle subjective (c'est-à-dire le degré de « l'utilité marginale »), car ce rapport détermine le *prix* : plus le prix d'un nouvel article quelconque est élevé, plus est élevée l'évaluation subjective de l'ancien article.

On s'aperçoit sans peine que cette exception recèle à son tour toute une série de contradictions.

¹ « ...Sa rareté relative fait d'elle (de la marchandise, N.B.) subjectivement, un objet d'évaluation, tandis qu'objectivement — du point de vue de la société — sa rareté est fonction de la dépense de travail et trouve sa mesure objective dans la grandeur de celle-ci. » R. Hilferding, *Böhm-Bawerk Marx-Kritik*, p. 13.

² Karl Marx, *Misère de la Philosophie*, p. 37.

³ Dans un autre passage de son ouvrage, Böhm reconnaît l'importance de ce moment, ce qui démontre son inconséquence, puisque selon lui, le coût de la production ne dépend que de la valeur marginale. Et c'est le cercle vicieux. Nous en reparlerons plus loin, à propos d'autre chose. Carver ne se contente nullement de contempler les météores tombés du ciel. Il analyse surtout les biens produits. Cf. Carver, *loc. cit.*, pp. 27-31.

⁴ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, pp. 40-41.

D'abord, tout ce que nous avons dit en analysant la théorie de l'utilité de substitution s'applique également ici : l'évaluation subjective d'où le prix est censé être dérivé, suppose elle-même ce prix. Ensuite, on considère comme dernière instance qui détermine le prix, la loi de l'offre et de la demande qui, selon les autrichiens, doit de son côté être ramenée à des lois qui déterminent les évaluations subjectives, c'est-à-dire en définitive à la loi de l'utilité marginale. Mais si l'on peut en fait expliquer le prix de façon satisfaisante par la seule loi de l'offre et de la demande, *sans recourir à d'autres explications*, à quoi bon la théorie subjective de la valeur ? Enfin, du moment que, même selon la théorie de l'utilité marginale, la loi de l'offre et de la demande ne peut s'expliquer que par des lois qui déterminent les évaluations subjectives, il faut que les « prix » qui doivent servir à expliquer les évaluations subjectives, soient ramenés aux évaluations subjectives elles-mêmes. Pourtant dans l'économie d'échange (troc) ces évaluations subjectives subissent elles aussi la loi générale et sont subordonnées aux prix¹. C'est toujours la vieille chanson. Si Böhm-Bawerk se trouve *forcé* d'y revenir constamment, c'est qu'elle est le fruit de la conception erronée du rapport entre « individu » et « ensemble social », chère à cette école.

3. La grandeur de la valeur marchande en fonction de la diversité des usages.

(La valeur d'échange subjective. L'argent.)

Jusqu'ici nous avons examiné les cas où le bien à évaluer ne satisfait qu'un seul besoin. Considérons maintenant, avec Böhm-Bawerk, le cas où un seul et même bien sert à satisfaire *plusieurs* besoins.

« La réponse à cette question — dit Böhm-Bawerk — est facile : en ce cas c'est toujours l'utilité marginale la plus élevée qui est déterminante... La véritable utilité marginale d'un bien est identique à l'utilité la plus petite à laquelle il pourrait encore pourvoir sur le plan économique. Or s'il y a compétition pour un bien disponible, entre plusieurs utilisations s'excluant mutuellement, il est évident que dans une économie rationnellement administrée, la plus importante de ces utilisations aura la préférence : elle seule est économiquement recevable, les moins importantes étant exclues et ne pouvant donc exercer une influence sur l'évaluation du bien dont elles ne sauraient en aucun cas faire usage »². D'où Böhm-Bawerk tire la formule générale suivante : « Lorsqu'il s'agit de biens permettant alternativement divers usages et capables de créer par là différents degrés d'utilité marginale, l'application la plus élevée des utilités marginales alternatives détermine le degré de sa valeur économique. »³

Ce qui surprend, c'est l'étrangeté de la terminologie. « L'utilité "la plus élevée" du bien s'avère comme "la plus petite utilité" à laquelle ce bien serait encore susceptible de pourvoir sur le plan économique. » Pourquoi précisément « le plus petit » ? c'est ce qui reste tout à fait incompréhensible. Mais le fond de l'affaire n'est pas là. Si nous appliquons la formule de Böhm-Bawerk à la vie économique réelle, nous nous heurtons toujours à la même erreur que nous avons rencontrée à différentes reprises, c'est-à-dire au cercle vicieux où se meuvent ses réflexions. En effet,

¹ Notons le fait suivant : autrefois, Böhm affirmait (au sujet de la volonté de surmonter les contradictions inhérentes à la théorie de l'utilité de substitution) que le prix ne pouvait pas constituer un principe directeur, car le prix payé par telle personne se constitue sur le marché par la participation active de cette personne. A présent, Böhm semble l'avoir complètement oublié.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 52.

³ *ibid.*, pp. 52-53.

prenons simplement le cas suivant : nous possédons le bien A, par la vente duquel nous pouvons acquérir avec l'argent reçu une série de choses, à savoir : soit x marchandises B, ou y marchandises C, ou z marchandises D, etc. Il est évident que la marchandise à acheter, et partant l'emploi du bien, dépend des prix de marché du moment : nous achèterons telle marchandise ou telle autre selon qu'elle sera chère ou bon marché au moment donné. De même, lorsqu'il s'agit de choisir le « mode d'usage » des *moyens de production*, nous ferons ce choix conformément aux prix des produits des différentes branches de production; en d'autres termes, la question des « modes d'usage » suppose le prix préalablement établi, comme Gustav Eckstein¹ le fait très justement observer.

Cette erreur atteint son paroxysme dans la doctrine de la *valeur d'échange subjective*.

Böhm-Bawerk distingue deux sortes de multilatéralité des biens, fondée sur les deux sortes « d'emploi » de ceux-ci, à savoir : les différents modes d'emploi résultent soit d'une « multilatéralité technique » du bien, soit de sa capacité de pouvoir être *échangé* contre un autre bien. Le dernier cas se produit d'autant plus souvent que les rapports d'échange sont plus évolués. C'est sur cette double signification du bien — d'une part en tant que moyen direct ou indirect de satisfaire les besoins (cette dernière conception comprenant l'emploi en tant que moyen de production), d'autre part en tant que moyen d'échange — que repose la division de la valeur subjective en *valeur d'usage subjective* et *valeur d'échange subjective*².

« Le degré d'utilité de la valeur d'usage — dit Böhm-Bawerk — se mesure... au degré d'utilité marginale qu'atteint le bien à évaluer dans l'usage personnel... Le degré de la valeur d'échange subjective doit donc être mesuré à l'utilité marginale des biens à échanger contre celui-ci³. »

Il s'ensuit que le degré de la valeur d'échange subjective

« dépendra de deux circonstances : d'abord du pouvoir d'échange objectif (*la valeur d'échange objective*) du bien ; car c'est elle qui décide si, par voie d'échange on peut obtenir beaucoup ou peu de biens en contrepartie ; et ensuite de l'état d'indigence ou de fortune du possesseur »⁴.

Nous avons cité presque en entier la formulation de Böhm-Bawerk, car c'est elle qui exprime le mieux le non-sens et la contradiction inhérents à l'idée de valeur d'échange subjective. C'est en effet quelqu'un d'aussi éminent que notre Maître en personne qui affirme que la « mesure de la valeur d'échange *subjective*... doit dépendre de la valeur d'échange *objective*... » (souligné par moi, N.B.).

Ici, le monde « objectif » du marché n'est pas introduit en fraude par une porte dérobée ; c'est

¹ Gustav Eckstein, *Zur Methode der politischen Ökonomie*, (*Neue Zeit*, XXVIII, t. I, p. 371).

² En ce qui concerne la satisfaction « directe » et « indirecte » des besoins, il faut souligner qu'en l'occurrence Böhm-Bawerk s'écarte de la terminologie de K. Menger : « La valeur dans le premier cas (c'est-à-dire dans l'économie naturelle, N.B.) et la valeur dans le second cas (évaluation de la valeur d'échange, N.B.) ne sont... que deux formes différentes du même phénomène de la vie économique. Mais ce qui dans chacun des deux cas, confère un caractère particulier au phénomène de la valeur, c'est le fait que pour les sujets économiques qui en disposent les biens acquièrent la signification que nous appelons leur valeur, dans le premier cas en fonction de leur usage *direct*, dans le second, en fonction de leur usage *indirect*. Ainsi appelons-nous la valeur — dans le premier cas — valeur d'usage, mais dans le dernier, valeur d'échange » (K. Menger, *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Vienne, 1871, pp. 214-215).

³ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, pp. 53-54.

⁴ *Ibid.*, p. 54.

au contraire dans la *définition* même de la mesure de la valeur d'échange subjective qu'apparaît l'effondrement de la théorie érigée sur le sable de la psychologie individuelle¹.

On comprend pourquoi la stérilité complète de la théorie autrichienne se manifeste surtout dans la question de l'*argent*.

« Toutefois — dit von Wieser — la multiplicité la plus grande, est celle de l'argent... Aucun bien n'illustre mieux que lui l'idée de l'utilité marginale... » (Fr. v. Wieser: *Der natürliche Wert*, Vienne, 1889, p. 13). Cette assertion formulée par un des plus éminents marginalistes semble quelque peu ironique si on la confronte avec les résultats obtenus dans ce domaine par la nouvelle école. On sait que l'argent se distingue de toutes les autres marchandises en ce qu'il constitue un équivalent général des marchandises. Cette propriété, qui lui permet de donner une expression générale à la valeur d'échange abstraite, rend précisément son analyse particulièrement difficile du point de vue de l'utilité marginale².

En effet, dans les échanges et affaires de toutes sortes, l'agent de l'économie capitaliste moderne considère l'argent exclusivement sous l'angle de son « pouvoir d'achat », c'est-à-dire de sa valeur d'échange *objective*. Pas un seul « sujet économique » n'aura l'idée d'évaluer son avoir en or en considération de la capacité qu'a l'or de satisfaire « le besoin de bijoux ». L'évaluation de la double valeur d'usage de l'argent³, en tant que *marchandise* et en tant qu'*argent*, se fonde justement sur cette dernière fonction. Si, dans l'analyse de la valeur de la marchandise ordinaire, on constate l'existence des liens internes de la société qui excluent toute interprétation individuelle des phénomènes économiques (voir plus haut l'analyse de la théorie de l'utilité de substitution) ces liens internes s'expriment par l'argent de la façon la plus totale. C'est que l'argent se présente comme celui des « biens » dont l'évaluation subjective, selon la terminologie de l'école autrichienne, est la *valeur d'échange* subjective. Révéler la contradiction et l'inconsistance logique de ce concept c'est aussi dévoiler l'erreur fondamentale de toute la théorie de l'argent. Cette erreur, Gustav Eckstein l'a fort bien formulée : « La valeur d'échange objective de l'argent résulte donc de sa valeur d'usage subjective, laquelle consiste en sa valeur d'échange subjective, qui à son tour dépend de sa valeur d'échange objective. La logique et la valeur de la conclusion finale est donc semblable à celle de la fameuse thèse selon laquelle l'indigence provient de la pauvreté... »⁴. Autrement dit : la valeur d'échange objective de l'argent est déterminée par la valeur objective de l'argent.

La théorie de l'argent et de la circulation monétaire est en quelque sorte la pierre de touche de

¹ « Vu de près — dit W. Scharling, — c'est justement (dans l'évaluation indirecte) en raison de cette « valeur d'échange subjective » que l'évaluation subjective de la composition du bien semble être l'élément plutôt subordonné ». (W- Scharling, *loc. cit.*, p. 29).

² Il est intéressant de constater que dans son article très étendu qui traite spécialement de l'argent (cf. « argent » dans le *Dictionnaire des sciences politiques*, vol. 4) K. Menger ne fournit pour ainsi dire aucune analyse théorique de l'argent.

³ « La valeur d'usage de la marchandise argent se dédouble. En plus de sa valeur d'usage particulière en tant que marchandise, tel que l'or par exemple, qui sert à boucher des dents creuses, la matière première d'articles de luxe, etc., elle reçoit une valeur d'usage formelle, qui résulte de ses fonctions sociales spécifiques. » Karl Marx, *Le Capital*, L. I, p. 56.

⁴G. Eckstein : « La quadruple racine du principe de la raison insuffisante de la théorie de l'utilité marginale. Une Robinsonnade. » *Neue Zeit*, 22, vol. II, p. 812. La littérature russe y fait également allusion (cf. par exemple A. Manouïlov, *La notion de valeur selon la doctrine des économistes des écoles classiques*, p. 26).

toute théorie de la valeur, car c'est par l'argent que se trouve le mieux objectivée la complexité des rapports humains. C'est pourquoi « le problème de l'or-fétiche » dont « l'éclat métallique vous éblouit » est un des plus ardues de l'économie politique. Marx a fourni (dans *le Capital* et dans *la Contribution à la Critique de l'Economie politique*) un exemple classique de l'analyse de l'or, et personne n'a jamais rien écrit de plus brillant en cette matière que les pages consacrées dans son ouvrage à l'analyse de l'argent. Par opposition, la « théorie » de l'argent de l'école autrichienne fait clairement apparaître la stérilité théorique totale de toute la construction, et sa faillite théorique complète^{1t}.

4. La valeur des biens complémentaires.

(La théorie de la valeur ajoutée.)

Parmi les questions traitées par l'école autrichienne, une des plus confuses est celle de la valeur des biens dits « complémentaires » (Menger) ou théorie de la « valeur ajoutée », terme introduit par Wieser.

Böhm-Bawerk entend par biens complémentaires ceux qui se complètent réciproquement : en ce cas « l'obtention d'une utilité économique exige la coopération de plusieurs biens, de telle sorte... que si l'un d'eux vient à manquer dans la série, l'utilité ne s'obtient pas du tout ou seulement de façon incomplète »². Böhm-Bawerk cite comme exemples de pareils biens : le papier, la plume et l'encre, le fil et l'aiguille, deux gants formant la paire, etc. Il est évident que ces groupes de biens complémentaires existent surtout dans les biens de production où les conditions de production exigent la coopération de toute une série de facteurs, la déficience, fût-ce d'un seul de ces facteurs, détruisant très souvent toute la combinaison et annulant l'efficacité des autres. En analysant la valeur des biens complémentaires, Böhm-Bawerk aboutit à toute une série de « lois » particulières, qui « se meuvent toutes dans le cadre de la loi générale de l'utilité marginale ». Böhm choisit comme point de départ de l'analyse la valeur globale *du groupe entier* et énonce la thèse suivante : « La valeur globale du groupe complet s'aligne généralement sur la grandeur de l'utilité marginale que sa cohésion lui permet d'atteindre. »³ Si trois articles A, B, C peuvent, économiquement parlant, rapporter par leur usage commun l'utilité minima de 100 unités de valeur, la valeur globale du groupe sera égale à 100. Selon Böhm la chose n'est aussi simple qu'« en général, dans le cas normal ». De ce « cas normal » il faut distinguer les cas particuliers ; c'est là qu'intervient la loi de

¹ Ludwig von Mises, l'un des derniers représentants de l'école autrichienne, spécialiste de la question de la monnaie, reconnaît dans son livre, *Théorie de l'argent et des moyens de circulation*, que la théorie autrichienne de l'argent n'est pas satisfaisante. Il dit à ce sujet : « Il est impossible d'étudier la valeur subjective de l'argent sans entrer dans sa valeur d'échange objective ; à l'opposé des marchandises, l'argent suppose l'existence indispensable d'une valeur d'échange objective, d'une capacité d'achat. La valeur subjective de l'argent ramène toujours à la valeur subjective des autres biens économiques que l'on peut recevoir en échange de l'argent ; c'est une notion dérivée. Celui qui veut évaluer l'importance d'une somme d'argent déterminée, sachant que la satisfaction d'un besoin en dépend, ne peut pas faire autrement que d'avoir recours à une valeur d'échange objective de l'argent. Ainsi toute évaluation de l'argent se fonde sur une vue déterminée de sa capacité d'achat (cité d'après un compte rendu de Hilferding dans la *Neue Zeit*, 30^e année, vol. II, p. 1025). Mises essaie de vaincre ce cercle vicieux *historiquement*, à la manière dont Böhm-Bawerk le fait à propos de la valeur de substitution, avec le même succès, évidemment. A ce sujet, cf. Hilferding, *loc. cit.*, pp. 1025-1026.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 56.

³ *ibid.*

substitution dont il a déjà été question plus haut (voir l'analyse de la théorie de l'utilité de substitution). C'est-à-dire : admettons que dans l'usage combiné l'utilité marginale soit de 100, « mais que par contre la valeur de substitution de chacun des trois membres du groupe se chiffre par 20, 30, 40, soit par 90 seulement pour l'ensemble; les trois membres pris ensemble permettent alors d'atteindre non pas l'utilité combinée de 100... mais la petite utilité de 90 »¹. Une chose aussi « accessoire » (qui, entre parenthèses, est précisément normale en économie capitaliste) ne présente apparemment aucun intérêt pour Böhm-Bawerk; son analyse ne porte que sur le « cas principal », où l'utilité marginale à atteindre dans *l'usage en commun* constitue en même temps la véritable utilité marginale déterminant la valeur².

La valeur du groupe entier est posée comme une donnée. Il s'agit seulement de fixer la répartition proportionnelle de la valeur générale entre les différents biens que contient le groupe. C'est en quoi consiste le problème du « *facteur économique ajouté* ». Selon l'école autrichienne, ce *facteur économique* ajouté se distingue de tous les autres : du facteur ajouté juridique, moral et physique. Selon von Wieser les théoriciens ont autrefois commis l'erreur suivante : « ils veulent savoir quelle part du produit commun, *physiquement parlant*, chacun des facteurs a créé, ou de quelle partie de l'effet chacun est la *cause physique*. Mais cela, on ne peut le savoir »³. Böhm-Bawerk défend une opinion semblable, étant sur ce point parfaitement d'accord avec Wieser⁴. En répartissant les valeurs sur les différentes composantes du groupe, on voit se former différentes combinaisons qui, selon la terminologie de Böhm-Bawerk, dépendent « de la particularité du cas d'espèce ». Examinons avec Böhm-Bawerk les trois cas fondamentaux.

I. *Les biens en question ne sont utiles qu'à condition d'être employés en commun, ils ne peuvent pas être remplacés.* En ce cas chacune des pièces est porteuse de la valeur globale de tout le groupe complémentaire.

II. *Les différents éléments du groupe peuvent être employés par ailleurs, en dehors du groupe complémentaire donné.* « En ce cas la valeur de la pièce particulière n'oscille plus entre “tout” ou “rien”, mais seulement *entre la grandeur de l'utilité marginale qu'isolée elle est capable de créer, celle-ci étant un minimum, et la grandeur de l'utilité marginale commune des autres maillons, celle-ci représentant un maximum.* »⁵ A supposer que trois biens, A, B, C, rapportent en coopération une utilité marginale de 100; à supposer encore qu'*en dehors* du groupe complémentaire (c'est-à-dire « employés d'une autre manière ») leur « valeur isolée » soit pour A = 10, pour B = 20, pour C = 30 ; alors la « valeur isolée » A est égale à 10. Par contre la valeur de A en tant que partie du groupe complémentaire (étant admise la « déficience » de A et la déchéance consécutive du groupe) sera de 100 — (20 + 30) c'est-à-dire 50.

¹ *Ibid.*, p. 57.

² *Ibid.*, p. 57.

³ Wieser, *Der natürliche Wert*, p. 72, de même que Strouvé, *loc. cit.*, vol. II, Moscou, 1916.

⁴ Cf. *Grundzüge...*, p. 62, *Kapital und Kapitalzins*, vol. II, I^{re} partie, p. 28, note : « La part physique serait le plus souvent impossible à calculer... ce qui n'a d'ailleurs aucune importance. En revanche, on peut le plus souvent, fort bien constater le montant d'utilité ou de valeur dont on aurait dû se passer en l'absence d'un certain facteur déterminé — et cette quote-part conditionnée par la possession ou l'existence d'un facteur, je l'appelle la part économique de celui-ci au produit de l'ensemble. »

⁵ *Ibid.*, p. 58.

III. *Certains éléments du groupe peuvent être remplacés.* En ce cas c'est la loi de substitution qui entre en jeu. La formule générale qui s'y applique est celle-ci : « La valeur des éléments remplaçables, indépendamment de leur usage concret complémentaire, est fixée à un taux déterminé en raison duquel ils participent ensuite à la répartition de la valeur globale du groupe parmi les différents éléments. La répartition se fait alors de telle sorte que *la valeur globale du groupe entier, déterminée par l'utilité marginale de l'emploi commun, sert à attribuer aux éléments remplaçables leur valeur fixe — variable selon la grandeur de l'utilité marginale — et que le reste ajouté aux éléments non remplaçables représente la valeur particulière de chacun d'eux.* »¹ Telle est la théorie de « l'addition économique » dans ses traits généraux. Il est hors de doute que la valeur d'un produit « ajoutée » aux différents facteurs de production traduit un processus psychologique réel². Dans la mesure où nous avons affaire à des phénomènes psychologiques *individuels*, tels qu'estimations, etc... il est vrai qu'il se produit une addition de la valeur du produit aux différents « facteurs »³. Mais il faut se demander si l'examen de ces phénomènes permet d'aboutir à une solution satisfaisante du problème. Il suffit de considérer le cas le plus typique, celui où l'adjonction d'estimations de substitution agit de façon déterminante. La question essentielle qui se pose alors est la suivante : *quelle* « valeur du produit » doit être ajoutée au groupe complémentaire ? Que représente-t-elle aux yeux du capitaliste ?

Nous avons vu plus haut que pour Böhm-Bawerk lui-même l'estimation des marchandises par leurs producteurs capitalistes est presque égale à zéro. Pour le capitaliste, il n'existe pas d'utilité marginale de la marchandise comme norme de *son* estimation à lui. D'autre part il est absurde de parler d'une utilité marginale « sociale »⁴. Ce dont en ce cas le capitaliste peut parler (et ce dont il parle en effet), ce qu'il attribue tantôt à l'une, tantôt à l'autre partie de son capital de production n'est rien d'autre que le prix du produit. Par conséquent, l'introduction de tel ou tel facteur de production, de telle ou telle partie du groupe complémentaire, dépend avant tout du *prix du produit, et nullement de son utilité marginale* comme l'affirme Böhm-Bawerk. De plus, les parties des groupes complémentaires peuvent, dans notre cas typique, être remplacées, c'est-à-dire qu'elles sont à tout

¹ *Ibid.*, p. 59.

² « A en juger par la pratique économique, il existe une règle de la répartition. Pratiquement, personne ne se contente de penser que le revenu est dû à tous les facteurs de production dans leur ensemble. Tout le monde comprend et manie, plus ou moins bien, l'art de la répartition du revenu. Un bon commerçant doit savoir et sait ce que lui rapporte un bon ouvrier, si une machine est rentable, à combien lui revient la matière première, combien lui rapporte tel terrain, et combien tel autre. S'il ne le savait pas, s'il n'était capable que de faire la balance dans l'ensemble, *grosso modo*, entre la mise de fonds et le succès de la production, il manquerait totalement de renseignements au cas où le succès serait inférieur à la mise » (Wieser, *Der natürliche Wert*, pp. 70-71).

³ Avec la réserve que cela ne vaut que pour la psychologie individuelle du producteur de marchandises. La question se pose de façon toute différente quand on se place au point de vue *social*. Alors toute « l'addition économique » ne peut se rapporter qu'au travail social. Ces deux points de vue, Marx les sépare strictement l'un de l'autre (voyez par exemple, le calcul du profit sur l'ensemble du capital et pas seulement sur sa partie variable). Il nous semble que dans sa critique pénétrante de la théorie de l'intérêt de Böhm-Bawerk, J. Helphand (Parvus) a négligé ce point. Cf. sa *Ökonomische Taschenspielererei*, (tours de passe-passe économiques) dans la *Neue Zeit*, année X.

⁴ ... « Mais dans l'économie de la circulation il n'existe rien qui corresponde à une pareille utilité marginale sociale » (J. Schumpeter, *Bemerkungen über das Zurechnungsproblem* (note sur le problème de la valeur ajoutée), *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, vol. 18, 1909, p. 102).

moment disponibles sur le marché. Notre capitaliste n'est pas indifférent non plus à la question de savoir combien il devra payer telle ou telle machine, ou comment il aura à dédommager l'ouvrier, etc. Autrement dit : ce qui l'intéresse, c'est *le prix de marché des moyens de production* ; c'est cela qui le déterminera soit à se procurer de nouvelles machines ou à embaucher de nouvelles forces de travail, à étendre ou à restreindre la production. De plus, il faut ajouter une autre catégorie de données économiques objectivement existantes, c'est-à-dire le taux d'intérêt. Comment le paysan, par exemple, évalue-t-il sa terre ? Selon Böhm-Bawerk, cette évaluation se fait de la manière suivante : « Dans la pratique on déduit du revenu global tout d'abord les « frais ». Ce sont ... précisément les dépenses destinées aux *moyens de production de remplacement ayant une valeur de substitution donnée*. »¹ Le reste, le paysan « porte au compte » de sa terre². Voilà ce qu'on appelle rente foncière, dont la capitalisation constitue le prix du terrain. Inutile de démontrer que c'est de cette manière, c'est-à-dire par voie de capitalisation de la rente foncière, que s'évalue chaque parcelle ; n'importe quel cas d'espèce confirmera cette idée. Mais une pareille estimation suppose comme donné le taux d'intérêt, dont le résultat de la capitalisation dépend alors entièrement.

Nous voyons donc que même la psychologie fétichiste du « producteur » est incorrectement décrite par Böhm-Bawerk ; il en exclut les moments « objectifs » qui s'y trouvent dès qu'il y a production de marchandises, à plus forte raison production capitaliste de marchandises.

La théorie de la « valeur économique ajoutée » constitue pour les représentants de l'école autrichienne le passage immédiat à la théorie de la distribution. C'est pourquoi nous abandonnerons ici toute une série de questions qu'aborde Böhm-Bawerk pour y revenir à propos de l'analyse de sa théorie de l'intérêt³.

5. *La valeur des biens productifs. Les frais de production.*

En analysant les parties composantes de la valeur des biens de consommation, l'école classique de l'économie politique, de même que Marx, ramène cette valeur essentiellement à la valeur des moyens de production dépensée; quels que soient les aspects concrets de cette analyse, l'idée générale sur laquelle elle est fondée reste la même, à savoir que la valeur des moyens de production constitue le facteur déterminant la valeur des biens *librement reproductibles* ; à l'inverse de la doctrine des théoriciens autrichiens selon qui « ... leur valeur est égale à la « valeur escomptée du revenu escompté » en biens marginaux. Or c'est en cela que consiste l'idée fondamentale du nouveau système économique, par opposition à celle des classiques. *Elle consiste en ce que, partant de la valeur des biens de consommation nous prenons celle-ci pour base de la théorie de la formation des prix, et que nous obtenons la valeur des biens productifs qu'il faut connaître pour procéder de cette*

¹ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 60.

² *Ibid.*, p. 60.

³ Les divergences entre Wieser et Böhm-Bawerk sur le problème de la valeur ajoutée, reposent essentiellement sur leur position différente dans la question de la valeur d'ensemble des biens, dont il a été question plus haut. Voir à ce sujet Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, vol. II, 2^o partie, Exkurs, VII.

Les notes sur « les problèmes de la valeur ajoutée » (*Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, vol. 18) déjà citées, contiennent une critique analogue de Wieser liée à sa critique du concept de « valeur d'ensemble » due à Schumpeter.

façon en la dérivant de celle des biens de consommation »¹.

Considérons cette « idée fondamentale » de plus près. Suivant l'exemple de Menger, ou plutôt de Gossen, Böhm-Bawerk divise tous les biens en catégories, selon leur distance proche ou éloignée du processus de consommation. On obtient ainsi : 1) *Biens de consommation* ; 2) *Biens productifs*, qui ont un rapport immédiat avec des biens de consommation donnés, ou « biens productifs de deuxième ordre », etc. Les biens de la dernière catégorie s'appellent biens « d'ordre suprême » ou « d'ordre le plus éloigné ». Qu'est-ce qui détermine la valeur de ces biens « d'ordre suprême » ? Böhm-Bawerk se livre aux considérations suivantes : tout bien, donc aussi un bien appartenant à « l'ordre suprême », c'est-à-dire un moyen de production quelconque, ne peut avoir de valeur que s'il satisfait de façon directe ou indirecte un besoin quelconque. Admettons que nous ayons un bien de consommation A, résultant de l'emploi des biens productifs B², B³, B⁴, (les chiffres 2, 3, 4 signifiant l'ordre des biens c'est-à-dire leur degré d'éloignement du bien de consommation A) il est alors évident que l'utilité marginale du bien A résulte du bien B¹. « C'est donc du groupe B² tout comme du produit final A lui-même que dépend l'utilité marginale de ce dernier. »² Böhm-Bawerk en arrive ainsi à formuler la proposition suivante :

« C'est de tous les groupes de moyens productifs qui se succèdent en passant les uns dans les autres et qui sont d'ordre éloigné que dépend un seul et même gain de prospérité, à savoir l'utilité marginale de leur produit final. »³ D'où il faut conclure : la grandeur de l'utilité marginale s'exprime avant tout et directement par la valeur du produit final. C'est lui qui gouverne alors la valeur du groupe de biens dont il est issu; celui-ci à son tour commande la valeur du groupe de biens de troisième ordre, et celui-ci enfin décide de la valeur du dernier groupe de quatrième ordre. De stade en stade, l'élément déterminant change de nom, mais à travers ses noms différents l'élément agissant reste toujours le même : c'est l'utilité marginale du produit final⁴. Voilà où l'on en arrive lorsqu'on néglige le fait qu'un seul et même moyen de production peut servir à la production de biens de consommation *différents*, comme cela se passe en effet la plupart du temps. Supposons que le bien productif B² puisse être employé dans trois branches de production différentes, créant les produits A, B, C, ayant les utilités marginales correspondantes de 100, 120, et 200 unités de valeur. Böhm-Bawerk fait dans ce cas les mêmes réflexions que pour l'analyse de la valeur des biens de consommation, et en conclut que la perte d'un groupe des biens productifs appartenant à la catégorie B² amène la réduction de la branche de production qui fournit le produit ayant l'utilité marginale la plus petite. D'où la proposition :

« La valeur d'une unité de moyen de production est déterminée par l'utilité marginale et la valeur de celui des produits qui, parmi tous ceux à la création desquels cette unité de production aurait pu être employée, économiquement parlant, possède l'utilité marginale la plus faible. »⁵

Selon Böhm-Bawerk cette loi est la même que celle qui explique la loi « classique » du coût de production, à savoir que la valeur des biens dont l'utilité marginale n'est *pas* la plus faible (dans

¹ J. Schumpeter, *Bemerkungen...*, p. 83, souligné par l'auteur.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 64.

³ *Ibid.*, p. 64.

⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁵ *Ibid.*, p. 69.

notre exemple les groupes B et C), ne sera pas déterminée par leur utilité marginale à *eux*, mais par la *valeur des moyens de production* (« le coût de production »), qui est elle-même déterminée par la valeur et l'utilité marginale du « produit marginal », c'est-à-dire de celui des produits dont l'utilité marginale est la moindre. La loi de substitution mentionnée plus haut entre donc ici en vigueur. Pour tous les genres de « biens de production apparentés »¹, à l'exception du « produit marginal », les frais de production constituent donc le facteur déterminant ; toutefois, cette grandeur elle-même, c'est-à-dire la valeur des moyens de production, est déterminée par la valeur du produit marginal, par son utilité marginale : « En dernière analyse » l'utilité marginale apparaît comme grandeur déterminante, et la loi des frais de production comme une « loi particulière », étant donné que *les frais ne sont pas la cause définitive, mais seulement une cause intermédiaire de la valeur du bien*². Tel est en résumé la théorie de la valeur des biens de production établie par la nouvelle école.

Venons-en à la critique de cette théorie en commençant par son idée fondamentale, selon laquelle la valeur des moyens de production dépend de la valeur du produit³. La baisse du prix des marchandises en fonction du progrès technique fut le fait empirique le plus important sur lequel se fondait « l'ancienne théorie », d'après laquelle les frais de production constituent un facteur déterminant de la valeur (c'est-à-dire du prix) du produit. Le rapport entre la diminution des frais de production et la baisse des prix semblait évident. C'est à ce phénomène, pierre de touche de sa propre théorie, qu'il faut avant tout renvoyer Böhm-Bawerk.

Ici, Böhm-Bawerk fait les réflexions suivantes :

Supposons, dit-il, qu'on découvre de nouveaux gisements de cuivre. Ce fait (à condition qu'il ne se produise pas un accroissement équivalent de la demande) provoquera une baisse de la valeur des produits où entre le cuivre. La baisse aura donc été occasionnée par les biens productifs. Toutefois cela ne signifie pas, estime ensuite Böhm-Bawerk, que la cause initiale tienne à la baisse de la *valeur* du cuivre. Selon Böhm-Bawerk, le processus est le suivant : *la quantité de cuivre* augmente, ce qui provoque une augmentation des produits de cuivre ; ce fait s'accompagne de la baisse de la valeur de ces produits, ce qui, à son tour, entraîne la baisse de la valeur du *bien productif* (du cuivre)⁴.

¹ Par « biens de productions apparentés », Böhm-Bawerk désigne les biens produits par les mêmes moyens de production (*ibid.*, p. 70).

² *ibid.*, p. 71.

³ Nous avons en vue les « biens reproductibles ». La théorie des biens non reproductibles (et de leur prix, pas de leur valeur, si l'on emploie le vocabulaire marxiste) exigerait une étude spéciale. Selon nous, c'est justement la théorie de la valeur des biens librement reproductibles qui est importante, car c'est là que prend naissance tout le développement social ; la tâche essentielle de l'économie politique consiste précisément à en découvrir les lois. La théorie marxiste de la rente en liaison avec la question du prix de la terre offre un exemple d'une théorie des prix appliquée à des biens non reproductibles.

⁴ Voici le texte complet du passage intéressant : « C'est intentionnellement que j'ai parlé plus haut de « causes » qui naissent « du côté des biens de production », et non de « causes » qui naissent du côté de la valeur des biens de production. Car il me semble que même si l'impulsion causale provient de conditions qui ont lieu du côté des biens de production, l'enchaînement causal ultérieur est tel que la valeur des biens de production ne se situe pas *en avant* mais *en arrière* de la valeur des produits. La plus grande abondance d'un moyen de production est (indirectement) cause de la valeur amoindrie du produit; mais la valeur amoindrie du moyen de production qui lui aussi en procède indirectement, est malgré tout non pas cause, mais conséquence de la valeur amoindrie des produits. Car l'enchaînement est le suivant : la

Examinons cette thèse de plus près. Tout d'abord il est parfaitement évident que tout bien productif n'aura de valeur (quel que soit le sens dans lequel on emploie ce terme : celui de la valeur objective marxiste, ou celui de la valeur subjective de Böhm) qu'autant qu'il sera en fait un bien productif, c'est-à-dire un moyen propre à produire un objet *utile*, quel qu'il soit. C'est uniquement dans ce sens-là qu'il peut être question de la valeur d'un produit comme « cause » de la valeur du bien productif¹. Si l'on entend seulement par « cause », « l'impulsion causale », ce n'est pas du tout la même chose.

Comme nous l'avons vu le point de départ de cette « impulsion causale » réside dans les biens productifs. Cela pose la question de savoir s'il s'agit seulement de la *quantité* des moyens de production — comme l'admet Böhm — ou si, avec leur augmentation, et par suite de celle-ci, la diminution de la valeur de ces moyens de production est déjà posée (et en ce cas la valeur du produit serait la grandeur à déterminer). Sans doute, il n'y a aucune raison d'*établir un parallèle* entre la quantité des moyens de production et la valeur de ceux-ci². Ce qui frappe avant tout, c'est que la baisse de la valeur, c'est-à-dire en définitive *du prix* (cf. plus bas) des biens de production survient chronologiquement plus tôt que la baisse de valeur des biens d'usage. Toute marchandise qui fait son apparition sur le marché se présente non seulement comme une certaine quantité mais représente aussi une valeur d'une certaine grandeur. Quand le cuivre est jeté sur le marché en abondance, son prix tombe bien avant que ne baissent les produits de cuivre. Il est vrai que Böhm-Bawerk découvre là aussi une objection; il invoque le fait que la valeur des biens « d'ordre supérieur » n'est pas déterminée par la valeur des biens « d'ordre inférieur » qu'ils possèdent au moment donné, mais par la valeur qu'ils *posséderont*³ en raison de la quantité accrue des moyens de production apparaissant

quantité augmentée de (minerai de cuivre) cuivre aboutit à une plus grande quantité de produit cuivreux; celle-ci provoque une plus forte saturation des besoins relatifs aux produits de cette nature ; en conséquence, un besoin moins important prend la place des « besoins dépendants », par suite de quoi l'utilité marginale et la valeur des produits cuivreux, puis en fin de compte, l'utilité marginale et la valeur du bien de production cuivre qui en résulte se trouve diminuée » (Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, 2^e partie, II, Exkurs VIII, p. 257).

¹ A proprement parler, ce n'est pas une cause, mais une condition. La méconnaissance de ce fait provoque une confusion analogue à celle qui existe en sociologie dans la théorie de l'action réciproque. Cf. par exemple Dietzel : « Cette alternative (à savoir ce qu'il faut considérer comme cause : la valeur du coût de production ou la valeur du produit, N.B.) n'existe pas. Mais la valeur des biens de production et la valeur des biens marginaux se conditionnent réciproquement. Aucun bien de production, dont les produits (biens de jouissance) seraient des objets sans valeur — inutiles et surabondants, n'a... de valeur économique. Ainsi la valeur du produit apparaît comme la cause de la valeur du bien de production » Heinrich Dietzel, *Zur Klassischen Wert und Preistheorie*, *Conrads Jahrbücher*, 3^e série, vol. I, p. 694).

² Böhm-Bawerk... pense que ce n'est pas la valeur, mais l'abondance du moyen de production qui en pareil cas, fait (indirectement) baisser la valeur du produit. C'est une réflexion très subtile. Mais en tout cas pas plus juste que la proposition : ce n'est pas la valeur du produit, mais le besoin de ce produit qui réagit sur la valeur des moyens de production. Certes, l'opposition : non pas la valeur, mais l'abondance, n'est pas contraignante. L'abondance des biens de production n'exerce un effet sur la valeur prévisible du produit, plus précisément sur sa quantité prévisible, que si elle a exercé un effet préalable sur la valeur du moyen de production ou du moins qu'on peut prévoir cet effet. Elle n'a pas d'influence si cet effet sur la valeur du moyen de production se trouve annulé par un cartel ou par une augmentation de la demande dans une autre branche d'utilisation du moyen de production » (D^r Karl Adler, *Kapitalzins und Preisbewegung*, édit. Dunker et Humblot, Munich et Leipzig, 1913, pp. 13-14, note).

³ Cf. Exkurs, XIII (valeur et coût), p. 258, note.

dans la sphère de production. Mais si l'écart entre les moyens de production et les biens de consommation est si considérable que les défenseurs de la théorie marginale eux-mêmes commencent à douter que la valeur des moyens de production dépende de la valeur du produit¹, alors il est bien évident qu'étant donné la variation des quantités de moyens de production jetés sur le marché, une dépendance telle que la voit Böhm-Bawerk ne peut nullement être constatée. Pour clarifier la question, il suffit d'opposer ici aux affirmations de Böhm ses propres thèses ainsi conçues :

« Si nous demandons ce que ... vaut pour nous un produit d'utilité marginale supérieure, immédiate, nous sommes obligés de nous dire : exactement autant que les moyens de production avec lesquels nous pourrions à tout moment refabriquer le produit. En cherchant ensuite à savoir combien valent les moyens de production eux-mêmes, nous en arrivons à l'utilité marginale. Mais un nombre incalculable de fois nous pouvons nous passer de cette recherche. Un nombre incalculable de fois nous connaissons la valeur des biens sans avoir besoin d'en extraire chaque fois le prix à partir de ses bases... » A quoi il ajoute en note : *« C'est notamment l'intervention de la division du travail et celle de l'échange qui contribuent largement au fait que la valeur des produits intermédiaires elle aussi se trouve souvent (!) fixée d'elle-même. »*²

On regrette que Böhm-Bawerk ne développe pas sa pensée, qu'il ne nous montre pas *pourquoi* la division du travail et l'échange exercent une influence aussi déterminante sur « l'autonomie » avec laquelle s'établit la valeur des biens productifs. En fait, les choses se passent de la manière suivante : la société moderne n'est nullement un ensemble harmonieusement développé, où la production s'adapte à la consommation selon un plan; actuellement, production et consommation sont séparées, et représentent deux pôles opposés de la vie économique. Cette scission entre la production et la consommation s'exprime entre autres par des ébranlements économiques, des crises. Les évaluations de produits auxquelles procèdent les agents de la production eux-mêmes ne se font nullement en fonction de « l'utilité marginale » — ce qui vaut même pour les biens de consommation, comme nous l'avons vu plus haut; cela s'exprime plus nettement encore dans la fabrication des moyens de production. La société anarchique où la corrélation entre les différentes branches de production n'est nullement planifiée, corrélation réglementée en dernière instance par la consommation sociale, mène infailliblement à une situation où l'on pourrait parler en quelque sorte de « production pour la production ». Circonstance qui, à son tour, agit sur la psychologie des agents du mode de production capitaliste (l'analyse de cette psychologie est d'ailleurs une des tâches qu'assume Böhm-Bawerk), de façon toute différente que ne l'admet Böhm-Bawerk. Commençons donc par l'estimation que font les vendeurs des moyens de production. Ce sont des capitalistes dont le capital est investi dans des branches de production qui produisent des moyens de production. Par quoi l'estimation des moyens de production fabriqués par le propriétaire de l'entreprise en question est-elle déterminée ? Il n'estime nullement sa marchandise (« biens productifs ») selon l'utilité marginale du produit fabriqué à l'aide de cette marchandise; au contraire, il évaluera sa marchandise par rapport au prix qu'il peut en obtenir sur le marché ; c'est-à-dire, pour employer la terminologie de Böhm, il l'évalue

¹ Scharling, *Grenznutzentheorie und Grenzwerthelehre* (Théorie de l'utilité marginale et doctrine de la valeur marginale), *Conrads Jahrbücher*, III F., vol. 27, p. 25 : « Toute la chaîne devient trop longue pour que l'on puisse exécuter ce calcul. »

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, pp. 70-71, note (souligné par l'auteur).

selon la *valeur d'échange* subjective¹. Admettons que le « producteur » en question introduise une technique nouvelle qui lui permette d'étendre sa production ; il est alors en mesure de jeter sur le marché une plus grande quantité de marchandises — de moyens de production. En quel sens l'évaluation des différentes unités de marchandise va-t-elle alors se modifier ? Elle va baisser naturellement. Mais à ses yeux cette baisse ne s'effectuera pas parce que le prix des produits fabriqués au moyen de sa marchandise sera en baisse, mais bien plutôt parce qu'il sera tenté de faire baisser les prix en vue d'enlever des acheteurs à ses concurrents, grâce à des prix plus bas, et d'obtenir ainsi un profit accru.

Considérons maintenant l'autre partie, les acheteurs. Dans l'exemple que nous avons choisi les acheteurs sont les capitalistes de la branche de production qui fabriquent des moyens de consommation à l'aide de moyens de production achetés chez les capitalistes de la première catégorie (production de moyens de production). Leur évaluation devra évidemment *compter* avec le prix du produit offert ; mais ce prix escompté du produit servira tout au plus de prix limite ; en fait l'évaluation des moyens de production est toujours inférieure à cette limite ; dans notre exemple, la grandeur qui diminuera dans l'évaluation que font les acheteurs des moyens de production n'est rien d'autre qu'un certain correctif du prix antérieur, provoqué par la plus grande quantité des moyens de production jetés sur le marché.

Telle est la psychologie véritable et non la psychologie artificiellement élaborée des agents de la production de marchandises. La valeur des moyens de production se détermine donc en réalité de façon plus ou moins autonome, et le changement de valeur des moyens de production se produit antérieurement au changement de valeur des biens de consommation. L'analyse doit par conséquent procéder de manière à ce que les changements de valeur dans la sphère de la production des moyens de production servent de point de départ.

Il faut attirer ici l'attention sur une inconséquence logique très grave. Nous avons vu plus haut que d'après Böhm-Bawerk la valeur des moyens de production est déterminée par celle du produit ; « en dernière instance » l'utilité marginale du produit marginal constitue le moment décisif. Mais qu'est-ce qui détermine le niveau de cette utilité marginale ? Nous savons déjà que le niveau de l'utilité marginale est inversement proportionnel à la quantité du produit à évaluer ; plus les unités d'une certaine espèce de biens seront nombreuses, plus on verra baisser l'évaluation de chaque unité du « stock ». La question se pose alors tout naturellement de savoir ce qui détermine à son tour cette quantité. A quoi notre professeur répond : « ... la masse des marchandises elles-mêmes disponible dans un secteur du marché [est] à son tour déterminée... dans une large mesure, par *le niveau du coût de production*. Plus le coût de production d'une marchandise est élevé, plus le nombre d'exemplaires offerts par la production aux besoins reste relativement réduit »². Ce qui aboutit à « l'explication » suivante : la valeur du bien productif (coût de production) est déterminée par la valeur du produit ; la valeur du produit dépend de sa quantité ; la quantité du produit est déterminée par le coût de production ; autrement dit, le coût de production est déterminé par le coût de production. Ainsi, nous en arrivons une fois de plus à l'une de ces explications factices dont la théorie de l'école autrichienne est si prodigue. Böhm-Bawerk lui-même est tombé dans ce cercle vicieux où, comme il le dit fort

¹ Voir Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 538, « le niveau du prix du marché que chaque producteur peut obtenir pour son produit, donne la mesure du niveau de la valeur (d'échange) subjective qu'il y attache... ».

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 521.

justement, se meut actuellement encore l'ancienne théorie du coût de production¹.

Pour terminer, quelques mots encore sur la formule générale de Böhm-Bawerk relative à la valeur des moyens de production. Comme nous l'avons vu, « la valeur d'une unité de moyens de production... se fonde sur l'utilité marginale et la valeur de celui des produits qui, parmi tous ceux à la création desquels l'unité de moyen de production aurait pu être employée *économiquement* parlant, possède l'utilité marginale la plus réduite »². Si nous considérons maintenant la production capitaliste, nous voyons immédiatement que le terme « économiquement parlant », employé par Böhm-Bawerk, pose déjà comme donnée la catégorie *du prix*³. C'est là une erreur « immanente » à toute l'école autrichienne; elle résulte, comme nous l'avons expliqué, de la méconnaissance du rôle que jouent les interférences sociales dans la formation de la psychologie individuelle du « sujet économique » moderne.

6. Conclusions.

Avant de clore l'examen de la théorie de la valeur subjective, il nous reste à soumettre la *théorie des prix* de l'école autrichienne à une brève analyse. Car Böhm-Bawerk considère le prix comme une sorte de résultante des évaluations subjectives qui viennent se heurter les unes aux autres au cours du processus d'échange du marché. Pour aboutir par voie de déduction à ce résultat, Böhm-Bawerk est obligé d'énumérer une série de facteurs qui le constituent et qui forment essentiellement le *contenu*, c'est-à-dire la précision quantitative, des évaluations subjectives des acheteurs et vendeurs en lutte sur le marché. Résumons sommairement encore les remarques critiques faites plus haut de manière plus détaillée, tout en démontrant les contradictions et les erreurs de Böhm-Bawerk relatives à ces « facteurs ».

Mais attardons-nous d'abord un instant au *mécanisme* du processus d'échange, tel que l'expose Böhm-Bawerk. Celui-ci considère le processus d'échange conformément à la complexité sans cesse croissante des conditions où il a lieu. Il existe pour lui 4 cas : 1° l'échange isolé ; 2° la concurrence unilatérale des acheteurs entre eux ; 3° la concurrence unilatérale des vendeurs entre eux, et enfin, 4° la « concurrence réciproque », où l'acheteur aussi bien que le vendeur entrent en concurrence l'un avec l'autre.

Le premier cas (échange isolé) donne lieu à une formule fort simple, à savoir :

« *En cas d'échange entre deux amateurs, le prix se situe à l'intérieur d'une marge dont la limite maxima est l'évaluation subjective de la marchandise par l'acheteur, et la limite minima son évaluation par le vendeur.* »⁴

Le second cas (concurrence des acheteurs entre eux), Böhm-Bawerk l'énonce dans la phrase

¹ Cf. Chapochnikov, *La théorie de la valeur et de la distribution*, pp. 37-38, et la référence à Stolzmann et Manouïlov qui s'y trouve.

² Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 69.

³ G. Eckstein, *Neue Zeit*, XXVIII, vol. I, p. 371. Böhm écrit lui-même : « Un marchand de bois désireux d'acheter du bois pour la fabrication de douves, aura vite fait de calculer la valeur que ce bois représente pour lui; il fera le compte du nombre de douves qu'il pourra en fabriquer, et il sait, dans les conditions données du marché, ce que valent les douves ; il n'a à s'occuper de rien d'autre » (*Grundzüge...*, p. 65). Certes, le marchand de bois « aura vite fait son calcul » et « n'a à s'occuper de rien d'autre », mais cela on ne peut nullement le dire de Böhm lui-même.

⁴ Böhm-Bawerk, *Grundzüge...*, p. 493.

suivante :

« Dans la concurrence unilatérale des amateurs, le concurrent le mieux placé c'est-à-dire celui qui évalue la marchandise au plus haut prix par rapport au bien tarifé (prix en argent, *Preisgut*) devient acquéreur, et le prix oscille entre l'évaluation de l'acquéreur (limite maxima) et celle du mieux placé parmi les concurrents exclus (limite minima), évaluation qui constitue toujours celle qui est propre au vendeur. »¹

La situation est semblable dans le troisième cas, c'est-à-dire en cas de concurrence unilatérale des vendeurs entre eux ; les limites à l'intérieur desquelles oscille le prix y sont déterminées par l'évaluation minima extrême du vendeur le plus fort (le plus « capable d'échange » selon la terminologie de Böhm), et l'évaluation du plus fort parmi les concurrents éliminés.

C'est évidemment le quatrième cas, celui de la concurrence des vendeurs et des acheteurs entre eux qui présente le plus grand intérêt. Nous avons là un exemple typique des affaires d'échange à l'intérieur d'une économie échangiste tant soit peu évoluée.

Pour illustrer ce cas, Böhm-Bawerk établit un schéma où dix acheteurs veulent acheter un cheval et huit vendeurs veulent chacun en vendre un. Les chiffres marquent le niveau de l'évaluation correspondante.

<i>Acheteur :</i>	<i>Vendeur :</i>	
A 1 évalue un cheval à : 300 flor.	B 1 évalue son cheval à : 100 flor.	
A 2 évalue un cheval à : 280 flor.	B 2 évalue son cheval à : 110 flor.	
A 3 évalue un cheval à : 260 flor.	B 3 évalue son cheval à : 150 flor.	
A 4 évalue un cheval à : 240 flor.	B 4 évalue son cheval à : 170 flor.	
A 5 évalue un cheval à : 220 flor.	B 5 évalue son cheval à : 200 flor.	
A 6 évalue un cheval à : 210 flor.	B 6 évalue son cheval à : 215 flor.	
A 7 évalue un cheval à : 200 flor.	B 7 évalue son cheval à : 250 flor.	
A 8 évalue un cheval à : 180 flor.	B 8 évalue son cheval à : 260 flor.	
A 9 évalue un cheval à : 170 flor.		
A 10 évalue un cheval à : 150 flor.		

Supposons que les acheteurs commencent par le prix de 130 florins. Il est évident qu'à ce prix les 10 acheteurs pourraient tous acheter des chevaux, tandis que parmi les vendeurs 2 seulement (B 1 et B 2) pourraient conclure l'affaire. Dans ces conditions l'échange ne peut évidemment pas avoir lieu, car les vendeurs ne manqueraient pas d'exploiter la concurrence des acheteurs entre eux de manière à faire monter le prix; de même la concurrence des acheteurs entre eux empêcherait les *deux* acheteurs de conclure l'affaire à 130 florins par cheval. La montée progressive du prix s'accompagnera d'une diminution du nombre des concurrents parmi les acheteurs, plus précisément : au prix de 150 florins, l'acheteur A 10 sera éliminé, au prix de 170 florins, l'acheteur A 9, et ainsi de suite. Par ailleurs, plus le nombre d'acheteurs diminuera, plus celui des vendeurs pour qui il sera économiquement possible de participer à l'affaire augmentera. Au prix de 150 florins, B 3 pourra lui

¹ *ibid.*, p. 494.

aussi vendre son cheval, au prix de 170 florins, B 4 aussi, etc. Au prix de 200 florins, il y a encore concurrence entre les acheteurs. Mais les choses changent si le prix continue à augmenter. Mettons que le prix dépasse 200 florins. En ce cas l'offre et la demande s'équilibrent. Le prix ne peut dépasser 220 florins, car en ce cas l'acheteur A 5 se retirerait, si bien que la concurrence parmi les vendeurs ferait baisser les prix; en l'occurrence le prix ne pourrait pas non plus s'élever à 215 florins, car il n'y aurait plus alors que 5 acheteurs pour 6 vendeurs. *De sorte que le prix qu'on obtiendra se situera à l'intérieur d'une marge de 210 à 215 florins.*

Il en résulte, premièrement : l'échange se fait entre

« les concurrents qui, des deux côtés, ont le plus grand pouvoir d'échange ; c'est-à-dire les acheteurs qui évaluent la marchandise au taux le plus élevé (A 1 à A 5) et les vendeurs qui l'évaluent au plus bas (B 1 à B 5) »¹.

Deuxièmement :

« Si l'on range les concurrents par couples et par ordre inverse à leur pouvoir d'échange, il y aura de chaque côté autant de concurrents échangeurs qu'il y aura de couples à l'intérieur desquels l'amateur évaluera la marchandise à un taux supérieur (Preisgut) à celui du vendeur. »²

Troisièmement :

« en cas de concurrence bilatérale, le prix de marché s'établit à l'intérieur d'une marge dont la limite supérieure est tracée par les évaluations du dernier acheteur parvenant encore à l'échange et le vendeur le plus capable, éliminé par la concurrence ; la limite inférieure par les évaluations du vendeur le moins capable parvenant encore à l'échange et l'acheteur le plus capable d'échange, éliminé de l'échange par la concurrence. »³ Si l'on comprend les couples susmentionnés comme « couples-limites », la loi des prix pourra se formuler de la manière suivante : « le niveau du prix de marché sera limité et déterminé par le niveau des évaluations subjectives des deux couples-limites »⁴.

Tel est le mécanisme de la concurrence, c'est-à-dire le processus de la formation des prix sous l'angle formel. Quand au fond, il ne s'agit de rien d'autre que d'une formulation précise de la loi bien connue de l'offre et de la demande. Aussi ce côté formel de la chose a-t-il moins d'intérêt que son contenu, c'est-à-dire la précision quantitative du processus d'échange. Mais faisons d'abord encore une brève remarque. En déterminant la « règle générale » qui dicte la conduite de ceux qui participent à l'échange, Böhm-Bawerk établit les trois « règles » suivantes :

¹ *ibid.*, p. 499.

² *ibid.*, p. 500 : Böhm-Bawerk entend par capacité d'échange le rapport entre le bien à acquérir et celui qu'on possède. « De manière générale, le concurrent qui disposera de la plus grande capacité d'échange sera donc celui qui, en comparaison du bien étranger à échanger, évaluera son propre bien au plus bas, ou, ce qui revient au même, celui qui, en comparaison de son propre bien à donner en échange, évaluera le bien étranger au plus haut. »

³ *ibid.*, p. 501.

⁴ *ibid.*, p. 501.

« *Tout d'abord il [c'est-à-dire l'amateur, N.B.] ne fera l'échange que s'il peut en tirer avantage ; ensuite il préférera échanger moyennant un gros avantage plutôt qu'un petit ; et il préférera enfin un échange dont il tirera un petit avantage à l'absence de tout échange* »¹.

La première de ces trois règles est fautive. Il existe en effet des cas où les vendeurs effectuent l'échange à perte, agissant selon la règle : une petite perte vaut mieux qu'une grande. C'est ce qui se produit lorsque, par suite de la conjoncture du marché, les capitalistes se voient obligés de vendre leur marchandise au-dessous du prix de revient. Böhm-Bawerk dit lui-même d'ailleurs à ce propos que dans ces conditions seul « un imbécile sentimental » renoncera à la vente de sa marchandise. En pareil cas l'évaluation première du vendeur, telle qu'il l'a présentée au marché, s'efface devant la force élémentaire de la conjoncture, l'obligeant à faire un échange qui représente une perte pour son entreprise.

Passons maintenant aux facteurs qui, dans le cadre de la « loi des prix » formelle, exposée plus haut, déterminent le niveau de ces prix. Böhm-Bawerk dénombre six de ces facteurs : 1^o Le nombre de demandes visant la marchandise ; 2^o La grandeur absolue de la valeur subjective *de la marchandise* aux yeux des amateurs ; 3^o La grandeur absolue de la valeur subjective du prix en argent aux yeux des amateurs ; 4^o La quantité de marchandises à vendre ; 5^o La grandeur absolue de la valeur subjective *de la marchandise* aux yeux des vendeurs ; 6^o La grandeur absolue de la valeur subjective du prix en argent pour les vendeurs. Voyons ce qui, d'après Böhm-Bawerk, détermine chacun de ces facteurs.

1^o *Le nombre des demandes concernant la marchandise.* — A ce propos Böhm-Bawerk s'exprime ainsi :

« *Sur ce facteur il y a peu de chose à dire qui n'aille de soi. Il est évidemment influencé d'une part par l'étendue du marché, d'autre part par le caractère du besoin... Du reste — et c'est la seule réflexion d'intérêt théorique que l'on puisse faire ici — celui qui, en raison de son état de besoin désire posséder la marchandise, n'en est pas forcément amateur... Une foule de gens, tout en ayant besoin d'un bien et désirant le posséder, s'abstiennent pourtant volontairement (!) d'en faire état sur le marché parce que leur évaluation du prix en argent, étant donné son taux présumé [souligné par l'auteur], dépasse de si loin l'évaluation de l'article que la possibilité économique d'en faire l'achat est exclue d'emblée pour eux.* »²

Le « nombre des demandes » est donc tout simplement déterminé par le nombre de demandes, moins le nombre de ceux qui s'excluent eux-mêmes de l'achat ; ce nombre dépend des prix du marché, qui à leur tour sont apparemment déterminés par « le nombre de demandes ».

2^o *L'évaluation de la marchandise par l'acheteur.* — Böhm-Bawerk écrit à ce sujet : « La grandeur de la valeur se détermine... en général par la grandeur de *l'utilité marginale*. »³ Nous avons analysé cette phrase plus haut, et nous avons trouvé que les acheteurs n'évaluaient nullement la marchandise selon son utilité marginale. Le correctif que tente d'y apporter Böhm-Bawerk au moyen de sa théorie de la *substitution* n'est rien de plus qu'un cercle vicieux théorique.

3^o *La valeur subjective du bien aux yeux des amateurs.* — Tous les éclaircissements

¹ *Ibid.*, p. 489.

² *Ibid.*, pp. 514-515.

³ *Ibid.*, p. 515.

qu'apporte Böhm-Bawerk à cet égard se résument par la phrase suivante :

« En général, la valeur subjective de l'unité monétaire sera donc plus petite pour les riches, plus grande pour les pauvres. »¹

La théorie de l'argent consiste au fond en ce que la valeur subjective de l'argent — aussi bien pour les vendeurs que pour les acheteurs, — est leur propre *valeur d'échange* subjective, qui est déterminée à son tour par le *prix* de la marchandise sur le marché. Si bien que cette « raison déterminante des prix » est, elle aussi, expliquée par les prix eux-mêmes.

4° *La quantité de marchandise à vendre.* — Les raisons déterminantes sont : a) des conditions purement naturelles (telles que quantité limitée de terrain) ; b) des conditions sociales et juridiques (monopoles) ; c) « dans une mesure particulièrement grande », *le niveau du coût de production*. Comme nous l'avons exposé la théorie de Böhm-Bawerk n'offre aucune explication de ce coût de production, celui-ci étant déterminé d'une part par l'utilité marginale du produit, que d'autre part il détermine lui-même.

5° *La valeur subjective de la marchandise aux yeux du vendeur.* — Böhm-Bawerk en fournit une double formulation. La première consiste en ce que... « l'utilité marginale immédiate, et en outre la valeur d'usage subjective qu'un article présente pour lui, *est généralement extrêmement basse* »². Comme nous en avons fourni la preuve détaillée, cette formulation ne correspond pas à la réalité, étant donné qu'une estimation des marchandises à vendre selon l'utilité n'existe pas, autrement dit qu'elle est mathématiquement égale à zéro. D'autre part, il est évident que les vendeurs, en estimant leur marchandise, ne la taxent pas du tout « extrêmement bas ». C'est là qu'entre en scène la seconde formule de Böhm-Bawerk. « Le niveau du prix de marché » — dit-il dans un autre passage — « que chaque producteur peut obtenir pour son produit, sert d'étalon au niveau de la valeur (*d'échange*) subjective qu'il y place. »³ Mais théoriquement cette formulation est encore moins acceptable, car le concept même de valeur subjective est une contradiction en soi : tantôt il sert de base d'où dérivent les prix, tantôt il suppose que les prix sont donnés.

6° *La valeur objective du prix en argent pour les vendeurs.* — « Sur ce point — dit Böhm-Bawerk — les choses se passent dans l'ensemble comme pour la valeur que possède le prix en argent pour les acheteurs. Cependant, chez les vendeurs, il peut arriver plus souvent encore que chez les acheteurs que ce qui détermine pour eux la valeur du prix en tant qu'« argent » ne réside pas tant dans leur situation de fortune en général, que dans un besoin particulier d'argent liquide. »⁴ Il faut donc distinguer ici deux moments : 1) l'estimation de l'argent en fonction de « la situation de fortune en général » ; estimation qui à son tour, s'établit en fonction de deux facteurs : la quantité d'argent dont dispose le possesseur, et *le prix des marchandises* ; 2) l'estimation de l'argent en fonction du « besoin particulier », c'est-à-dire de la conjoncture du marché, qui à son tour n'est rien de plus qu'un état donné des *prix de marché*. Nous constatons donc que la nature particulière de l'argent, en tant que valeur d'échange, ne fournit aucun moyen d'expliquer ce phénomène du point de vue de l'utilité, si bien que la théorie de Böhm-Bawerk est condamnée à tourner en rond.

¹ *Ibid.*, p. 520.

² *Ibid.*, p. 521.

³ *Ibid.*, p. 538.

⁴ *Ibid.*, p. 521.

« Ainsi — écrit Böhm-Bawerk —, *tout au long du processus de formation du prix... il n'y a pas une seule phase, pas un seul trait dont la cause ne se ramène à l'estimation subjective, et nous sommes donc pleinement autorisés à qualifier le prix de résultante de la rencontre sur le marché des estimations subjectives de la marchandise et du prix en argent.* »¹

Mais, comme nous l'avons déjà exposé dans la première partie, c'est là une conception irrecevable : elle néglige la réalité fondamentale qu'est le rapport social entre les hommes — rapport qui est donné d'emblée et qui façonne la psychologie individuelle de chacun en l'investissant d'un contenu social. Aussi toutes les fois que la théorie de Böhm-Bawerk fait appel à des mobiles individuels pour en déduire un phénomène social, cet élément social est introduit d'avance sous une forme plus ou moins voilée, de sorte que toute la construction devient un cercle vicieux, une erreur logique ininterrompue ; erreur qui ne peut servir d'explication qu'en apparence, et ne fait en réalité que démontrer l'impuissance complète de la théorie bourgeoise moderne. Ainsi, on a vu dans l'analyse de la théorie des prix que sur les six « motifs déterminants » de la formation des prix, *pas un seul* n'est vraiment expliqué de façon satisfaisante. La théorie de la valeur de Böhm-Bawerk est incapable d'expliquer le prix en tant que phénomène. L'étrange fétichisme de l'école autrichienne qui impose à ses disciples des œillères individualistes, leur dissimulant le rapport dialectique des phénomènes — ces fils sociaux qui se nouent d'un individu à l'autre et font seuls de l'homme un « animal social » — ce fétichisme détruit à la racine toute possibilité de saisir la structure de la société moderne. La solution de ce problème reste, encore et toujours, réservée à l'école *marxiste*.

¹ *ibid.*, p. 503.

Chapitre IV

LA THÉORIE DU PROFIT

1. *Importance du problème de la distribution. Position de la question.*
2. *Le concept de capital. « Capital » et « profit » dans « l'Etat socialiste ».*
3. *Caractère général du processus de production capitaliste. Formation du profit.*

1. *Importance du problème de la distribution. Position de la question.*

S'il est vrai que chaque domaine particulier de l'économie politique progresse dans le sens que lui imprime celui qui l'étudie, cela se vérifie tout spécialement dans la théorie de la distribution, et plus précisément encore dans celle du profit. Car ce problème touche de très près la « praxis » des classes en lutte, il concerne directement leurs intérêts ; ce n'est donc pas sans raison que l'apologie tantôt assez grossière, tantôt très subtile, quoique facile à déceler, de l'ordre social moderne, s'y est solidement incrustée. D'un point de vue logique la question de la distribution, qui, selon Ricardo, est un des problèmes les plus importants de l'économie politique¹ a une importance capitale. Impossible de comprendre les lois du développement social, sans avoir analysé le processus de reproduction du capital social — pour autant du moins qu'il s'agit de la société moderne. Dès les premières tentatives de comprendre le mouvement du capital— nous pensons au fameux *Tableau économique* de Quesnay — le plan de distribution a occupé une large place. Mais même si l'on ne se pose pas pour tâche de saisir le mécanisme de la production capitaliste dans son ensemble et « à l'échelle sociale tout entière », le problème de la distribution revêt par lui-même un intérêt théorique considérable. Quelles sont les lois qui régissent la répartition des biens parmi les différentes classes sociales ? Quels sont les rapports réciproques entre ces catégories ? De quoi dépend, à chaque instant, leur grandeur ? Quelles sont les tendances de l'évolution sociale qui déterminent ces grandeurs ? Telles sont les questions fondamentales que se pose la théorie de la distribution. Tandis que la *théorie de la valeur* analyse le vaste phénomène fondamental de la production de marchandises, la *théorie de la distribution* analyse les antagonismes sociaux du capitalisme, de la lutte des classes, qui est en train de revêtir de nouvelles formes spécifiques, propres à l'économie marchande comme telle. Comment cette lutte de classe acquiert-elle sa formulation capitaliste, autrement dit, comment cette lutte se manifeste-t-elle sous forme de lois économiques ? C'est la réponse à ces questions qui constitue la tâche d'une théorie de la distribution capitaliste².

Certes les théoriciens ne sont de loin pas unanimes à concevoir leur tâche de cette manière. Dès

¹ Voir David Ricardo, *Principles of political economy and taxation*, préface.

² Strouvé voit dans la difficulté de la tâche l'impossibilité de l'accomplir. Voir son article : *Critique des concepts fondamentaux... de l'économie politique*, dans la revue *Jizn* (russe). Voir aussi N. Chapochnikov, *loc. cit.*, préface. Bernstein a déjà fait preuve d'un scepticisme scientifique du même genre en ce qui concerne la théorie de la distribution. « La répartition de la richesse sociale fut de tout temps une question de pouvoir et d'organisation. » Rien que cela, vraiment ? Ou bien : « Le problème du salaire est un problème sociologique, qui ne pourra jamais s'expliquer de manière purement économique. » E. Bernstein, *Théorie et histoire du socialisme*, 4^e éd., pp. 75-76, cité par Lewin, *loc. cit.*, p. 92.

l'énoncé du problème on discerne deux orientations fondamentales. « On se trouve ici — écrit N. Chapochnikov, un des spécialistes récents en la matière — en présence de deux points de vue diamétralement opposés, dont l'un seulement peut être juste. »¹ La différence consiste en ce que l'un des groupes d'économistes cherche à expliquer la source du soi-disant « revenu sans travail » par les conditions permanentes et « naturelles » des affaires humaines, tandis que l'autre y voit les conséquences de conditions historiques particulières ou pour parler concrètement, le résultat de la propriété privée des moyens de production. Cependant on peut formuler le problème de façon à lui donner une plus vaste envergure, car d'abord il ne s'agit pas seulement de « revenu sans travail », mais aussi de « revenu du travail » (la notion de salaire par exemple est une notion corrélative au profit, elle surgit et disparaît avec celui-ci) ; ensuite on peut poser la question des formes de distribution en général, non seulement celles de la distribution capitaliste, mais la dépendance générale où sont les formes de distribution des formes de production.

L'analyse de cette question aboutit à ceci : à considérer le processus de distribution sous l'angle fonctionnel, il n'est rien d'autre qu'un processus de reproduction des rapports de production ; tout rapport de production historiquement déterminé présente une forme de distribution adéquate qui reproduit le rapport de production donné. Il en va de même du capitalisme.

« ...Le processus de production capitaliste [est] une forme historiquement déterminée du processus de production social en général. Celui-ci est aussi bien processus de production des conditions d'existence matérielle de la vie humaine, que processus qui se déroule dans des conditions de production historiques-économiques d'un caractère spécifique, processus qui produit et reproduit ces rapports de production eux-mêmes et par conséquent les porteurs de ce processus, leurs conditions d'existence matérielle et leurs rapports mutuels, c'est-à-dire la forme de leur société économique déterminée. »²

Le processus de distribution *capitaliste* qui s'effectue lui aussi sous des formes historiques tout à fait déterminées (achat et vente de la force de travail, paiement de sa valeur par les capitalistes, source de plus-value) n'est précisément qu'une partie composante, un certain côté du processus d'ensemble du mode de production capitaliste. Si le rapport entre capitaliste et travailleur constitue le rapport de production fondamental, les formes de la distribution capitaliste, elles, — les catégories du salaire et du profit — reproduisent ce rapport fondamental. Ce qui importe, c'est de ne pas mêler les processus de production et de distribution « comme tels », et les formes économiques-historiques du moment qui constituent « la structure économique de la société », c'est-à-dire le type de rapports humains du moment. On aboutit alors à une conclusion très claire, à savoir : pour s'expliquer une structure sociale quelconque, il suffit de la *concevoir comme un type de rapports spécifiques, devenu historique, c'est-à-dire comme un type ayant des limites historiques et des particularités qui n'appartiennent qu'à lui*. En raison de son étroitesse, l'économie politique bourgeoise ne dépasse pas les limites de la définition *générale*. « ...Les économistes [ont] confondu ou mélangé le processus *naturel* de la production et les processus de production *sociaux* conditionnés par le *droit* de propriété foncier et capitaliste, par suite de quoi ils ont abouti à une conception du capital qui ne correspond en rien à la *réalité* du monde de l'économie politique. »³ Cependant Rodbertus lui aussi, contrairement à

¹ Chapochnikov, *loc. cit.*, 80.

² Karl Marx, *Le Capital*, L. II, 2^e partie, p. 350.

³ C. Rodbertus, *Le Capital*, p. 230.

la conception marxiste conséquente et unifiante, s'est ménagé une porte de sortie facile en faisant état du concept « logique » de capital en tant que catégorie **soi**-disant inhérente à toutes les formes économiques. Du point de vue de la *terminologie* c'est pourtant là une chose parfaitement superflue (l'expression : « moyen de production » traduit fort bien ce concept), et néfaste *quant au fond* car sous le couvert d'une innocente argumentation sur les moyens de production (« capital ») on introduit frauduleusement la solution de problèmes sociaux d'un tout autre ordre.

Une fois posé le problème de la nature de la distribution dans la société *moderne*, nous n'en viendrons à bout que si les particularités du capitalisme restent présentes à notre esprit. C'est ce que Marx a brillamment et brièvement résumé par la phrase suivante :

« De même que le capital, le travail salarié et la propriété foncière sont des formes sociales historiquement déterminées ; l'une celle du travail, l'autre, celle de la planète monopolisée, toutes deux étant des formes qui correspondent au capital et appartiennent à la même formation économique de la société. »¹

Comme on pouvait s'y attendre après l'étude de sa théorie de la valeur, Böhm-Bawerk suit fidèlement dans sa théorie du profit les traces de ces économistes qui croient bon de « déduire » le profit non pas des conditions historiques, mais des conditions générales de la production sociale. Cela suffirait en somme à prononcer la condamnation de « ses nouvelles voies »² ; car il paraît que tous les économistes qui considèrent le profit, la rente foncière et le salaire comme des catégories non pas historiques mais « logiques », se sont « écartés du bon chemin »³. Nous avons déjà eu l'occasion de constater où ses vues non historiques ont conduit Böhm-Bawerk. Leur contradiction et leur conflit avec la réalité s'accroissent encore quand il aborde la théorie de la distribution, notamment celle du profit.

2. Le concept de capital. « Capital » et « Profit » dans l'Etat « socialiste ».

Böhm-Bawerk entame son analyse du concept de capital en faisant travailler son « homme isolé », auquel il tient décidément, tantôt avec « le poing tout nu », tantôt en le dotant de moyens de production fabriqués par cet homme lui-même. D'où il conclut qu'il existe deux systèmes de production très généraux : « Ou bien... nous attribuons une valeur à notre travail à deux doigts du but..., ou bien nous faisons intentionnellement un détour. »⁴ Autrement dit : ou nous allons droit au but, ou nous effectuons quelques opérations provisoires (production des moyens de production). Etant donné que dans le second cas l'homme a recours aux forces naturelles, « plus fortes que le

¹ Karl Marx, *Le Capital*, L. III, 2^e partie, p. 350.

² Böhm-Bawerk dit de sa théorie : « Alors que dans les autres parties de cette œuvre (c'est-à-dire *Le Capital*, N. B.) j'étais, du moins dans l'ensemble, en mesure de suivre les traces de la théorie actuelle, je propose pour le phénomène de l'intérêt du capital une explication qui se meut dans des voies complètement nouvelles » (*Théorie positive*, 1^{er} partie du 1^{er} vol., p. XVIII).

³ Chapochnikov, *loc. cit.*, p. 81. Chapochnikov pose la question de façon juste, mais il ne tarde pas à se fourvoyer dans l'éclectisme. « Sans partager — écrit-il — leur point de vue fondamental (c'est-à-dire celui des économistes en question, N. B.) nous reconnaissons (!) que le principe de retenue de la valeur ajoutée et de la productivité marginale, apportent des arguments, dont il faut tenir sérieusement compte. » Ce qui échappe à Chapochnikov, c'est que ces « principes » sont indiscutablement liés au point de vue non historique. Le fond de la question est là.

⁴ Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, p. 15.

poing nu », le « détour » s'avère plus profitable que le simple travail du « poing tout nu ».

Ces propositions générales suffisent à Böhm-Bawerk pour formuler une définition *du capital et du mode de production capitaliste*.

« La production qui prend de sages détours n'est autre chose que ce que l'économie politique appelle la production capitaliste, tout comme la production qui va le poing nu, tout droit au but, représente la production sans capital. Cependant le capital n'est autre chose que l'ensemble des produits intermédiaires qui se forment aux différentes étapes du long détour. »¹ Et ailleurs : « Le capital en général est l'ensemble des produits qui servent de moyens d'acquérir des biens. De ce concept général du capital se détache le concept plus restreint de capital social. Nous appelons capital social un ensemble de produits propres à acquérir des biens d'ordre économique social ; ou encore ... comme la consommation de biens économiques-sociaux n'a lieu que par la production... ou, en bref, un ensemble de produits intermédiaires. »²

Les définitions que nous venons de citer suffisent à faire connaître les « fondements » de la théorie du profit de Böhm-Bawerk, elle camoufle le caractère historique du mode de production moderne et — ce qui est plus grave ici — elle camoufle sa nature de production capitaliste au vrai sens du terme, c'est-à-dire d'une production qui repose sur le *travail salarié*, sur la monopolisation des moyens de production par une *classe sociale* déterminée; par quoi disparaît complètement le trait caractéristique de la société moderne — sa structure de classe en proie à des contradictions internes, à une lutte de classe farouche. Quelles sont les bases logiques d'une pareille construction ? Les considérations de Böhm-Bawerk sont les suivantes : à tous les degrés de l'évolution sociale on trouve des « voies de production » ; certains phénomènes qui s'y rattachent sont du domaine des *résultats* définitifs de la production. En connexion avec les conditions historiques concrètes (telle que la propriété privée), ces phénomènes peuvent adopter différentes *formes*.

Toutefois, il faut distinguer ici entre la « nature » et la « forme ». C'est précisément pourquoi une étude scientifique approfondie doit analyser le « capital », le « profit », le « mode de production capitaliste », etc. non pas selon leur formulation actuelle, mais abstraitement. Tel est en gros le point de vue de Böhm-Bawerk³. C'est d'ailleurs aussi *tout* ce que l'on peut dire en faveur du point de vue de Böhm-Bawerk et des tentatives du même genre qui tendent à considérer le capital et le profit comme des catégories économiques « éternelles ». Quoique la séparation entre « nature » et « forme » soit juste en soi, elle n'est pourtant pas à sa place ici. En effet, la notion de « capital », « capitaliste », etc. n'évoque nullement l'harmonie sociale, mais la lutte de classe. C'est ce que Böhm-Bawerk sait fort bien. Dans sa critique des économistes qui incluent dans la notion de capital celle de la force de travail, il dit : « la science et le peuple ont une longue habitude de traiter certains grands problèmes sociaux sous l'étiquette de Capital, ce qui évoquait pour eux non pas une notion

¹ *Ibid.*, p. 21.

² *Ibid.*, p. 54. Chez Böhm-Bawerk, le capital s'appelle aussi « capital d'acquisition » ou « capital privé » ; par contre le capital social peut aussi s'appeler tout bonnement « capital productif » (*Ibid.*, p. 55). Il en résulte que la notion du capital social est plus étroite que celle du capital individuel (capital d'acquisition = capital privé). De plus, la notion d'« acquisition de biens » a dans chacun des deux cas une signification différente. Voir à ce sujet Stolzmann, *Der Zweck...*, p. 335. Nous soulignons cette confusion, bien qu'elle n'ait pas d'importance essentielle pour le texte.

³ Voir par exemple, *Théorie positive*, p. 587, la note où Böhm-Bawerk reproche à Stolzmann de ne pas faire la distinction entre le fond et la forme, ni entre le « profit en tant que tel » et le profit *actuel*.

comprenant également le travail, mais une *opposition* à celui-ci. Capital et travail, capitalisme et socialisme, intérêt du capital et salaire du travail sont loin d'être d'anodins synonymes, ils sont au contraire l'expression des contrastes sociaux et économiques les plus profonds que l'on puisse imaginer »¹. Fort bien. Mais s'il en est ainsi, il faudrait, pour être conséquent, aller plus loin sans s'arrêter à « l'habitude du peuple » et de « la science », mais placer *consciemment les contradictions de classes* de l'économie capitaliste en vedette. *Ce qui veut dire que la monopolisation des moyens de production, telle qu'elle existe dans les conditions de l'économie marchande, est une caractéristique qu'il faut inclure dans la notion de capital en tant que déterminant essentiel et constitutif de celui-ci.* La notion de capital conserve chez Böhm-Bawerk l'ancienne conception des moyens de production (voir ses « produits intermédiaires »), qui se présentent dans la société actuelle sous la forme de « capital » ; si bien que selon lui les moyens de production monopolisés par les capitalistes ne sont pas les « formes sous lesquelles apparaît » le capital dans la société moderne, mais le capital tout court ; ils sont une « forme sous laquelle apparaissent » les moyens de production *tout court*, sans aucun rapport avec une structure historique concrète quelconque.

On peut aborder la question par un autre biais. Si tous les « produits intermédiaires » sont du capital, comment peut-on alors éliminer ces « produits intermédiaires » dans l'économie *moderne* ? Supposons — bien qu'une telle supposition n'ait aucun sens — que le profit existe aussi dans « l'Etat socialiste » ; en ce cas le « profit » tomberait aux mains de toute la société, tandis que dans l'économie moderne il revient à une seule classe. C'est là une différence plus qu'essentielle. Pourtant, on ne trouve chez Böhm-Bawerk aucun terme pour désigner le profit « actuel ». Nous voyons cependant Böhm-Bawerk juger ses adversaires fort sévèrement et les critiquer sur le point même où il est en défaut. En s'élevant contre l'application de la notion de capital à la terre, critique pour laquelle il invoque le principe de « l'économie terminologique », il dit : « Car si nous appliquons la dénomination de capital à tous les moyens d'acquisition, alors la notion plus restreinte des concurrences ainsi que la branche de revenu qui y correspond, reste sans aucun nom, malgré leur importance. »² Il est pourtant évident que la différence entre « profit » dans l'Etat socialiste, qui suppose l'absence de classes, et le « profit » actuel est beaucoup plus profonde et plus importante que la différence entre profit et rente ! Au premier cas, il s'agit de la différence entre une société de classes et une société sans classe, au second de la simple différence entre deux classes d'une seule et même société, classes qui appartiennent au fond à la même catégorie, à savoir celle des possesseurs et des propriétaires.

L'absurdité de la terminologie de Böhm-Bawerk s'accroît parce qu'il n'existe aucune réalité économique de fait qui corresponde à son concept de production « *non capitaliste* » : la production au moyen du « poing nu » est une des nombreuses fictions de Böhm-Bawerk. Au contraire, le sauvage qui fouille le sol avec un bâton se transforme en un capitaliste qui gère une économie « capitaliste » et empêche même du « profit » ! ... Mais si *toute* production (étant donné qu'il n'existe pas de production sans moyens de production) est censée être « capitaliste », alors il faut bien faire des différences à l'intérieur de cette production « capitaliste », car il faudra bien, d'une façon ou d'une autre, distinguer le mode de production *capitaliste* « capitaliste », du mode de production « capitaliste » *socialiste* ainsi que du mode de production « capitaliste » *communiste*

¹ *Théorie positive*, p. 82. Les Américains posent la question de façon analogue. Comparez J. B. Clarke, *The distribution of wealth*, New York, 1908; Carver, *loc. cit.* C'est qu'ils ont trouvé une autre solution à la question du profit.

² *Ibid.*, p. 87.

primitif, etc. Mais Böhm-Bawerk n'a qu'un seul terme pour ces trois genres différents de « production capitaliste ».

Le chapitre intitulé : « Les intérêts dans l'Etat socialiste » illustre à merveille la confusion que Böhm-Bawerk y introduit. Cet « Etat » conservera, lui aussi, le principe du profit dans toute sa vigueur, principe pourtant considéré actuellement comme le fruit de l'exploitation. Böhm-Bawerk explique cette « exploitation socialiste » de la façon suivante : « Admettons, dit-il, qu'il y ait deux branches de production : la boulangerie et la sylviculture. La journée de travail du boulanger donne comme produit le pain, dont la valeur se monterait, selon Böhm-Bawerk, à 2 florins (pour Böhm, même les florins subsisteraient dans « l'Etat socialiste »). La journée de travail de l'ouvrier sylviculteur consiste à planter cent jeunes chênes, qui, sans intervention d'aucune sorte, se transformant en un laps de temps de 100 ans en grands arbres, de sorte que la valeur globale du travail fourni par l'ouvrier forestier s'élèvera à 1.000 florins. C'est cette circonstance, c'est-à-dire la différence dans le temps de production (les réflexions que cela suscite feront l'objet de considérations ultérieures) qui devient la base sur laquelle se fonde le profit. « Mais si l'on paye — dit Böhm-Bawerk — les ouvriers forestiers seulement 2 florins par jour, tout comme les boulangers, alors on les « exploite » tout autant que le font aujourd'hui les entrepreneurs capitalistes. »¹

Au cours de ce laps de temps de cent années, il se produit un accroissement de valeur, une « plus-value », « que la société empoche en la retirant par conséquent aux ouvriers qui l'ont produite, de sorte que ce sont les autres qui jouissent du fruit de leur travail. A travers la répartition, ils [les intérêts, N.B.] échoient à une catégorie de gens tout autres que ceux grâce au travail et au produit de qui il fut gagné..., *d'autres gens*, tout comme aujourd'hui (!), non pas en fonction du travail, mais en fonction de la *propriété* ou de la *copropriété*². »

Ce raisonnement est faux d'un bout à l'autre. Même en régime socialiste le sol ne produit pas d'accroissement de valeur³. Que le travail soit affecté à la production immédiate de biens de consommation ou qu'il vise un « objectif lointain » quelconque, cela n'a aucune importance pour la société socialiste, étant donné qu'on y travaille selon un plan économique établi à l'avance et que les différentes catégories de travail sont considérées comme les parties d'un travail social commun nécessaire à la marche ininterrompue de la production, de la reproduction et de la consommation. De même que les produits plus ou moins lointains des unités sont consommés de façon ininterrompue et *simultanée*, les processus de travail plus ou moins éloignés de leur but se déroulent de façon ininterrompue et *simultanée*. Toutes les parties du travail social commun se fondent en un ensemble unique et inséparable; la seule chose qui importe pour déterminer la part qui revient à chaque membre (déduction faite de ce qui est versé aux fonds des moyens de production) c'est la *quantité* de travail fourni. C'est ce qui ressort aussi de l'exemple cité par Böhm-Bawerk : lorsqu'il parle des boulangers, dont le produit du travail est le *pain*, il oublie totalement que le pain n'est nullement le

¹ *Ibid.*, p. 583.

² *Ibid.*, p. 584.

³ Pour prévenir tout malentendu, il convient de rappeler ceci : la notion de « valeur » en régime socialiste suppose une catégorie particulière, qui se distingue de la notion de valeur de l'économie marchande. Dans les deux cas, c'est le travail qui constitue le facteur déterminant. Mais, tandis qu'en régime socialiste, l'évaluation du travail est un *processus social conscient*, elle représente dans la société actuelle une loi fondamentale et élémentaire des prix, où il n'est pas tenu compte de l'évaluation (du travail) proprement dit.

produit de travail des *seuls* boulangers, mais de tous les ouvriers, à commencer par ceux qu'occupe l'agriculture ; le travail des boulangers n'est que le maillon final de tout un processus. Si les ouvriers forestiers reçoivent des produits conformément à leur travail, ils reçoivent donc du même coup des unités de travail social plus ou moins éloignés, c'est-à-dire qu'ils se trouvent, par rapport aux autres membres de la société, dans la même situation que toute autre catégorie de travailleurs; car, répétons-le, dans un plan économique donné, l'importance du travail n'est pas fonction de l'éloignement du but de ce travail¹.

Il faut souligner un autre aspect, très important, de cette question. Supposons qu'au cours d'un circuit de production donné, la société socialiste perçoive un certain surplus de « valeur » (en l'espèce, peu importe de savoir *pourquoi* et en fonction de *quelle* « théorie de la valeur » s'effectue l'estimation du produit). Böhm-Bawerk convient que cette « plus-value » « sert à augmenter la quote-part (!) générale des salaires de la population ouvrière ».

Il n'y a donc aucune raison de donner au surplus ainsi obtenu le sens d'un profit. A quoi Böhm-Bawerk fait l'objection suivante. « Le profit, dit-il, ne cesse pas d'être du profit du fait qu'on le met en rapport avec les fins auxquelles on le fait servir; qui donc oserait affirmer que le capitaliste et son profit cessent d'être capitaliste et profit si un entrepreneur quelconque, ayant amassé des millions, utilise ceux-ci à des fins d'utilité publique ? »²

Cette « objection » fait apparaître d'emblée l'erreur de la position de Böhm-Bawerk. En effet pourquoi personne « n'oserait-il affirmer » qu'en raison des aspirations charitables des capitalistes, le profit cesse d'exister ? C'est qu'il ne s'agit ici que d'un cas d'espèce, sans aucun effet sur la structure générale de la vie sociale-économique : la nature de classe du profit n'est nullement détruite ; la catégorie du revenu, que la *classe* accapare grâce à la monopolisation des moyens de production, n'est pas détruite. La question serait tout autre si les capitalistes en tant que *classe* renonçaient au profit pour l'affecter à des fins d'utilité publique. En ce cas — pratiquement impossible — la catégorie profit disparaîtrait et la structure économique de la société prendrait un aspect différent de celui que présente la société capitaliste. Du point de vue de l'entrepreneur privé la monopolisation des moyens de production perdrait même toute raison d'être et les capitalistes cesseraient d'exister en tant que tels. Ce qui nous ramène une nouvelle fois au *caractère de classe* du capitalisme et à sa catégorie — le profit³.

¹ Sans parler du fait que la société socialiste suppose l'abolition de la spécialisation étroite.

² *ibid.*, p. 583.

³ Il est intéressant de noter que même des économistes qui font la distinction entre capital « purement économique » et capital « historique-juridique » ne voient dans la notion du capital que le capital *privé*, sans se préoccuper de la monopolisation de *classe*. Cela est vrai jusqu'à un certain point, même pour Rodbertus. Adolf Wagner donne du capital la définition suivante : « Le capital en tant que catégorie purement économique, considéré indépendamment des conditions juridiques courantes relatives à la possession de capital, est une provision de biens économiques pouvant servir de moyens techniques propres à fabriquer de nouveaux biens dans une économie : c'est une provision de moyens de production ou « capital-nation », respectivement, des parties de celui-ci. Le capital, au sens historique-juridique comme possession de capital, est la partie de la fortune que possède une personne (souligné par l'auteur) pouvant servir à celle-ci de moyen d'acquérir grâce à lui un revenu (rente, intérêt), et qu'elle possède donc dans ce but, un « fond de rente », « capital privé » (Ad. Wagner, *Fondements...*, 2^e éd., p. 39, cité par Böhm, pp. 124-125). On s'étonne d'ailleurs de la légèreté avec laquelle Böhm-Bawerk considère le côté historique de la question : p. 125, par exemple, il observe qu'à vrai dire, le caractère de toute chose est toujours historique : les machines n'existaient pas avant le XVIII^e siècle, les

Seul un daltonisme proprement incroyable, qui vous empêche de discerner cette nature de classe, permet des affirmations comme celles-ci : « La caractéristique fondamentale de l'intérêt... ne saurait faire défaut même à l'économie isolée d'un Robinson. »¹ Comment expliquer un pareil daltonisme ? Böhm-Bawerk lui-même en fournit une excellente explication. « Chez nous aussi [c'est-à-dire parmi les économistes bourgeois, N.B.] — dit-il — on adore replâtrer les contradictions mal commodes, et masquer les problèmes scabreux. » Cet aveu dévoile parfaitement les mobiles psychologiques qui font éluder les contradictions de la réalité sociale, ce qui amène à inventer des arguments arbitraires, tirés par les cheveux, afin de *justifier* la réalité. « La théorie du capital-intérêt de Böhm-Bawerk — écrit Dietzel — issue de la théorie de l'utilité marginale, est destinée, elle aussi, non seulement à expliquer l'intérêt en tant que phénomène, mais encore à fournir le matériel propre à réfuter les arguments de ceux qui s'en prennent à l'intérêt comme institution. »² Cette vision apologétique amène Böhm-Bawerk à découvrir le phénomène-intérêt là où il n'y a ni classes, ni échange de marchandises (Robinson, Etat socialiste); elle l'amène à déduire le phénomène social qu'est l'intérêt des « propriétés générales inhérentes à l'âme humaine ». Passons maintenant à l'analyse de cette théorie bizarre, dont le succès ne peut s'expliquer que par la ruine complète de l'économie bourgeoise.

3. Caractère général du processus de production capitaliste. Formation du profit.

Nous savons que pour Böhm-Bawerk la production capitaliste signifie une production qui a lieu à l'aide de moyens de production, ou par des « détours de production » pour employer son langage. Cette méthode de production présente à la fois un avantage et un inconvénient : le premier consiste dans la quantité supérieure de produits qu'elle permet d'obtenir ; le second consiste dans la perte de temps accrue qu'implique cet accroissement. En raison des opérations préalables (production de moyens de production et de tous les produits intermédiaires en général), les produits de consommation ne s'obtiennent pas immédiatement, mais après un délai relativement long : « L'inconvénient que représente le mode de production capitaliste consiste en un *sacrifice de temps*. Les détours capitalistes sont avantageux, mais ils exigent beaucoup de temps, ils fournissent des biens de consommation plus nombreux ou de meilleure qualité, mais ils les fournissent avec retard. Cette proposition est « ... un des piliers de la théorie générale relative au capital³. *Cette fatale différence de temps* » implique l'attente : « Dans l'immense majorité des cas nous sommes obligés d'effectuer les détours de production dans des conditions techniques telles que pour obtenir les produits finaux prêts à la consommation, nous devons attendre un certain temps et souvent ce temps est fort long. »⁴ Cette particularité du « mode de production capitaliste » — estime Böhm-Bawerk — fonde la dépendance économique des ouvriers envers les entrepreneurs. Etant donné ces longs « détours », les ouvriers ne sauraient attendre la livraison des produits d'usage⁵ ; les capitalistes, au

livres n'ont paru qu'après l'invention de l'imprimerie, etc. L'idée qu'il s'agit de *types de structures économiques* tout à fait différents ne lui vient pas à l'esprit. L'idée que le capital est un « moyen d'exploitation », voilà tout ce que Böhm retient des conceptions marxistes.

¹ Böhm-Bawerk *Théorie positive* p. 507.

² H. Dietzel, *Théorie de l'économie nationale*, p. 211.

³ Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, p. 149 (souligné par l'auteur).

⁴ *Ibid.*, p. 149.

⁵ « C'est seulement parce que les ouvriers ne peuvent pas attendre que le détour qu'ils ont amorcé et qui consiste à

contraire, peuvent non seulement attendre, mais dans certaines conditions, ils peuvent même avancer aux ouvriers — de façon directe ou indirecte — les produits d'usage contre la marchandise qu'ils possèdent, c'est-à-dire *le travail*. Le processus d'ensemble se déroule de la façon suivante : les entrepreneurs acquièrent les marchandises « d'ordre éloigné » (matières premières, machines, exploitation du sol et avant tout *le travail*) et les transforment grâce au processus de production en marchandises du premier ordre, c'est-à-dire en marchandises prêtes à la consommation (biens de consommation). Déduction faite de la rémunération de leur propre travail, etc. il reste encore aux capitalistes un certain surplus de valeur, dont l'importance correspond généralement à la somme du capital investi dans l'entreprise. C'est précisément ce qu'on appelle « l'intérêt primaire » ou « profit »¹. Mais comment s'explique ce profit ? A cette question Böhm-Bawerk répond ceci : « Avant de fournir une explication il convient de constater un fait important. Bien qu'ils soient matériellement présents, les biens d'ordre éloigné sont, selon leur nature économique, des *marchandises futures*. »² Arrêtons-nous au concept de biens « présents » et « futurs » introduit par Böhm-Bawerk et qui tiennent une place extrêmement importante dans son « système ». Les besoins qui déterminent la valeur des biens peuvent être répartis sur différentes périodes; ils se rapportent soit au présent, et sont alors éprouvés de façon immédiate et particulièrement aiguë (« sentiments actuellement éprouvés »), soit à l'avenir (pour des raisons évidentes, on ne se préoccupe pas ici du passé). Les biens destinés à satisfaire des besoins présents, Böhm-Bawerk les appelle « biens présents »; les autres, destinés à satisfaire les besoins futurs, « biens futurs ». Si je dispose présentement d'une certaine somme, qui me permet de satisfaire à mes besoins courants, cette somme entre selon Böhm-Bawerk dans les « biens présents »; mais si je n'obtiens cette somme que passé un certain délai, je ne peux pas la faire servir à satisfaire mes besoins actuels, mais seulement des besoins futurs; cette somme constitue par conséquent un « bien futur ». Si divers que soient les délais sur lesquels ils s'échelonnent, les besoins actuels et les besoins futurs sont comparables entre eux; la valeur des biens actuels et des biens futurs peut donc, elle aussi, être comparée. Ce qui entraîne le principe suivant : « A égalité de nombre et de nature, les biens actuels valent régulièrement plus que les biens futurs. »³ « Cette proposition — poursuit Böhm-Bawerk — constitue le nœud et le point central de la théorie de l'intérêt qu'il me reste à développer. »⁴ Appliquée aux rapports entre capitalistes et ouvriers nous nous trouvons devant la situation suivante : parmi tant d'autres moyens de production, les capitalistes achètent aussi *le travail*. Mais « quant à sa nature économique », le travail, comme tout autre moyen de production, est un *bien futur*. La valeur du travail est donc moins grande que celle des biens qu'il produit. Supposons que x unités de travail fabriquent y unités de marchandises a , dont la valeur actuelle est égale à A ; la valeur de ya dans le *futur*, séparé du présent par toute la durée du processus de production, sera donc moins grande que A ; c'est à cette « valeur future du produit que correspond précisément la valeur actuelle du travail ».

Le travail acheté *actuellement*, où sa valeur s'exprime par des « florins actuels », se payera

obtenir la matière première et à fabriquer les outils, ait fourni tout son rendement de jouissance, qu'ils tombent sous la coupe de ceux qui possèdent déjà ces produits intermédiaires à l'état achevé, c'est-à-dire les capitalistes » (*Ibid.*, p. 150).

¹ Comparer, *Théorie positive*, p. 502.

² *Ibid.*, p. 503.

³ *Ibid.*, p. 426.

⁴ *Ibid.*, p. 426.

donc une somme de florins moins grande que celle que percevra l'entrepreneur lui-même lors de la vente du produit, c'est-à-dire au terme du processus de production. Voilà la seule et unique cause pour laquelle l'achat des moyens de production, notamment du *travail*, est « bon marché » et que les socialistes considèrent avec raison comme la source du profit capitaliste, mais à tort comme le fruit d'une exploitation des ouvriers par le possédant¹. Par conséquent : c'est *l'échange* des biens actuels contre des biens *futurs* qui entraîne la création du profit². L'acte d'échange ne suffit d'ailleurs pas à créer par lui-même le profit, car l'entrepreneur a acheté le travail à sa pleine valeur actuelle, c'est-à-dire à la valeur du produit futur. C'est que, pendant que la production progresse, sa marchandise future finit par devenir une marchandise présente, prenant ainsi la pleine valeur de la marchandise présente³. Ce surplus de valeur, provenant du processus de transformation des biens futurs en biens actuels, des moyens de production en biens d'usage, constitue alors le profit du capital. La cause principale du profit réside donc dans la différence d'appréciation qui existe entre biens et non des rapports sociaux propres à la structure de la société moderne.

Telles sont, sommairement tracées, les grandes lignes de la théorie du profit de Böhm-Bawerk. La partie essentielle concernant les fondements de la théorie des valeurs futures comparées aux valeurs actuelles est traitée de manière approfondie; nous reviendrons plus loin sur l'exposé et l'analyse de cette théorie. Bornons-nous ici à quelques réflexions d'ordre général.

Nous avons vu qu'un des énoncés relatifs au « fondement de la théorie du capital dans son ensemble » est celui de la nécessité *d'attendre*, de l'usage à retardement, le « mode de production capitaliste » remettant la fourniture du produit fini à un terme relativement éloigné. D'où, selon Böhm-Bawerk, la dépendance économique de l'ouvrier vis-à-vis du capitaliste. *Mais en réalité il n'est besoin ni « d'attendre », ni de retarder la consommation*, pour la simple raison que le produit social, quelle que soit la tranche de production considérée et pourvu qu'il s'agisse d'un processus de production social, *existe simultanément à tous les stades de sa fabrication*. Marx lui-même a expliqué que la division du travail remplace la « succession dans le temps » par la « succession dans l'espace ». Ce processus, Rodbertus le décrit de la façon suivante : « Dans toutes les “entreprises” de toutes les branches et à tous les stades de production, le travail se fait de façon simultanée et ininterrompue. Pendant que dans les branches de production économique appartenant à la production de matières premières, de nouvelles matières premières sont arrachées à la terre, on procède dans le même temps dans les branches de production de produits semi-fabriqués à la transformation en produits semi-fabriqués des matières premières, tandis que dans les entreprises d'outillage on procède au remplacement des instruments de travail usés, et ainsi de suite jusqu'au dernier stade de production où sont de nouveau fabriqués des produits de consommation immédiate. »⁴

Tout comme le processus de production s'effectue de façon ininterrompue, celui de la consommation est également ininterrompu. Dans la société moderne il n'est pas besoin d'attendre que les « détours » autorisent la « jouissance » des biens, car le processus de production ne *début*

¹ *Ibid.*, p. 504.

² C'est pourquoi Macfarland s'est cru autorisé à qualifier la théorie du profit de Böhm de théorie d'échange (Exchange theory). Böhm-Bawerk lui-même juge le terme de « théorie d'agio » plus approprié. Cf. Böhm -Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*.

³ Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, p. 505.

⁴ Carl Rodbertus, *Le Capital*, Berlin, 1884, p. 257.

pas par l'obtention de matières premières et de « produits intermédiaires » de toutes sortes, ni ne s'achève par la fabrication des biens d'usage ; il constitue au contraire l'unité de tous ces processus qui s'opèrent simultanément. Lorsque nous analysons l'économie moderne, nous nous trouvons évidemment en face d'un système de production sociale déjà élaboré ; ce qui suppose la division du travail social en même temps que l'existence de différentes phases au sein du processus de production.

Le processus d'ensemble commenté par Marx se déroule de la manière suivante : admettons que le capital constant (dans la reproduction simple) soit égal à $3c$, dont un tiers, c'est-à-dire c , se transforme chaque année en moyens de consommation. Nous désignerons par v le capital variable circulant au cours de cette année et par pl la plus-value qui augmente chaque année. Le produit annuel, en valeur, sera alors égal à $c + v + pl$; cependant, la nouvelle valeur produite chaque année ne sera que $v + pl$; c ne sera pas reproduit du tout, mais simplement ajouté au produit, n'étant lui-même que le fruit d'une production *antérieure*, lors de l'année précédente ou des années passées. Chaque année, une partie de c « s'élargit » ainsi en « bien d'usage » ; de ce nombre ($v + pl$) d'heures de travail, c heures sont cependant consacrées chaque année à la fabrication des moyens de production. On voit donc que chaque cycle de production donné englobe *en même temps* aussi bien la production de moyens de production que celle d'objets de consommation, qu'en outre il n'est pas nécessaire de « remettre » la consommation à plus tard, que la production de moyens de production n'a rien d'une opération préliminaire, mais que les processus de production, de consommation et de reproduction se déroulent de façon ininterrompue. L'idée « d'attente » nécessaire, chère à Böhm-Bawerk, s'apparente aux idées d'abstinence¹, et ne résiste pas à la critique.

Il nous reste à examiner l'importance de cette idée par rapport à celle que se fait Böhm-Bawerk sur la nature sociale du profit. Nous avons vu plus haut que Böhm-Bawerk voit dans *la nécessité d'attendre* la cause de la dépendance économique des ouvriers actuels et biens futurs, ce qui à son tour relève du « fait élémentaire de la nature humaine et de la technique de production », vis-à-vis des entrepreneurs. « C'est seulement parce que les ouvriers — croit-il — ne sauraient attendre que le détour amorcé par eux, l'extraction des matières premières et la fabrication d'outils, ait fourni le fruit mûr du rendement, qu'ils tombent économiquement sous la coupe de ceux qui possèdent déjà tout faits les produits intermédiaires en question, c'est-à-dire des « capitalistes ». Mais nous savons que les ouvriers n'ont nullement besoin « d'attendre » « le fruit mûr du rendement » ; ils peuvent au contraire vendre immédiatement leurs « produits intermédiaires », échappant ainsi à leur dépendance économique. Le nœud de la question ne consiste nullement dans l'obligation qu'ont les ouvriers « d'attendre » la jouissance des biens, mais précisément dans le fait qu'ils n'ont actuellement *aucune possibilité de produire en toute indépendance*, et cela pour deux raisons : d'abord, une « production dénuée de tout capital » représente dans l'économie capitaliste un non-sens *technique*. La fabrication, ne fût-ce que d'une simple charrue, sans autre outil que des mains, nécessiterait un laps de temps qui dépasserait de loin la durée d'une vie humaine (ce qui pourrait amener un nouveau Böhm-Bawerk à voir dans la brièveté de la vie humaine la cause de la dépendance économique des ouvriers ainsi que l'origine du profit). Ensuite une « production instantanée dénuée de tout capital », comme le ramassage de racines destinées à la nourriture, par exemple, ou des choses analogues, est également

¹ Macvane, défenseur américain de cette théorie, allait même jusqu'à penser que l'on pourrait remplacer le terme « d'abstinence », par celui d'« attente » (waiting). Voir Böhm-Bawerk, *Kapital und Kapitalzins*, Appendice. Quant à lui, il s'efforce de séparer soigneusement sa théorie de celle de l'abstinence.

impossible, le bien foncier n'étant pas, en société capitaliste, *res nullius*, mais une propriété privée aux attaches solides. Ce n'est donc pas « l'attente », mais la *monopolisation des moyens de production* (dont celle du sol) par la *classe des propriétaires capitalistes* qui fonde la « dépendance économique » ainsi que le phénomène du profit. Mais la théorie de « l'attente » masque le caractère historique des rapports modernes, la structure de classe de la société moderne et le caractère de classe du profit.

Considérons maintenant un autre point de la théorie. « Le nœud et le point crucial de la théorie de l'intérêt » consiste selon Böhm-Bawerk, dans le fait que les biens futurs sont estimés à un taux inférieur à celui des biens actuels. Le fameux sauvage de Roscher rend après un délai d'un mois 180 poissons pour les 90 qu'il avait empruntés, ce qui lui laisse encore un surplus considérable de 720 poissons¹. De plus, il estime que les 90 poissons « actuels » à un taux plus élevé que les 180 futurs. C'est à peu près ce qui se passe dans la société moderne. La différence de valeur est seulement moins grande, pense Böhm-Bawerk, mais qu'est-ce qui détermine celle-ci au fond ? A cette question on nous donne la réponse suivante : « Elles (les différences de valeur, N.B.) sont les plus grandes chez les gens qui vivent au jour le jour... Chez ceux qui possèdent déjà une certaine provision de biens... la différence... est moindre. »² Mais étant donné qu'il existe « une gamme extrêmement étendue » d'ouvriers salariés, que, par suite de leur « prépondérance numérique » il reste un certain agio qui, par suite des appréciations subjectives, constitue le profit³ on observe le phénomène suivant : admettons que l'appréciation des biens actuels à un taux supérieur à celle des biens futurs soit une des causes indirectes du profit, la différence des situations économiques entre les classes n'en reste pas moins le point crucial de ce « fait ». Ici encore la différence d'appréciation comporte l'inévitable différence « sociale »⁴. Böhm-Bawerk s'applique néanmoins à écarter de toutes les manières possibles, l'idée du fondement social du profit. « Il peut évidemment arriver — dit-il — qu'en dehors des causes qui permettent l'achat (du travail, N.B.) à un taux apparemment bas, causes que nous avons exposées dans ce texte, il existe d'autres occasions permettant de l'acheter en tel cas particulier à un taux *réel* anormalement bas : par exemple, lorsqu'on exerce une pression usuraire sur le vendeur, notamment sur l'ouvrier. »⁵ Mais d'après lui, ces cas seraient des anomalies; le profit qui en résulte serait un « gain exceptionnel » à ne pas confondre avec la catégorie sous examen; il reposerait sur une base différente et aurait une autre signification politico-sociale. Mais en examinant les choses de près on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'une différence fondamentale : dans un cas comme dans l'autre, le « profit » ou « l'intérêt » proviennent de l'échange de biens actuels contre des biens futurs, de l'achat du travail; dans les deux cas, il s'agit de la *surestimation* des biens actuels par rapport aux biens futurs; dans les deux cas cette surestimation est fonction de la *situation sociale* des

¹ La provision de 90 poissons lui permet de confectionner des filets et par conséquent d'augmenter la productivité de sa pêche. En bon rentier, Böhm-Bawerk nomme « intérêt » la catégorie profit.

² Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, pp. 471-472.

³ Voir p. 359 et la suite de la *Théorie positive*. Pour plus de détails voir plus loin.

⁴ R. Stolzmann, *Der Zweck...*, p. 288. « ...Car la « détaxation », l'« agio », du profit capitaliste, qu'est-ce, sinon l'exploitation d'un avantage qui échoit au capitaliste grâce à « l'heureuse possession », c'est-à-dire grâce au statut de propriété et de distribution que garantit le système de propriété et auquel selon les propres termes de Böhm, la désignation de « plus-value » s'applique plus justement encore que ne le supposaient sans doute les socialistes en lui donnant ce nom. »

⁵ Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, p. 505, note.

acheteurs et des vendeurs, en l'occurrence, « l'exploitation habile d'une conjoncture favorable » ni « l'oppression usuraire à l'égard du vendeur » ne sauraient constituer une nouveauté.

Car les capitalistes s'efforcent *toujours* de profiter de la conjoncture, laquelle se présente toujours sous un jour « favorable » pour eux, et « défavorable » pour les ouvriers. D'autre part, il est bien difficile de distinguer entre l'oppression « usuraire » et celle qui ne l'est pas : en l'espèce, les critères *économiques* nous font totalement défaut ; les raisons pour lesquelles l'achat de force de travail doit être considéré dans tel cas comme « apparemment », dans tel autre comme « réellement » bon marché, demeurent tout à fait obscures. En cas « d'oppression usuraire » les choses se passent, d'après la théorie de Böhm-Bawerk, exactement de la même façon que dans la formation « normale » par rapport aux biens futurs. L'ouvrier surestime dans le premier cas les biens actuels, mettons de 15 %, dans le second cas de 10 ou 5 % seulement; on chercherait vainement chez Böhm-Bawerk une autre différence fondamentale. En affirmant que dans ses « cas normaux », la « catégorie sociale » ne joue aucun rôle, il ne fait qu'afficher sa propre inconséquence lorsqu'il n'en tient plus compte dans son explication des « écarts anormaux ». Cependant, son instinct ne le trompe pas, car la négation de l'oppression sociale, même dans les « cas anormaux » conduirait manifestement la théorie tout entière à l'absurdité.

Nous avons analysé les thèses générales relatives à la théorie du profit de Böhm-Bawerk, dans la mesure où celui-ci évite tout contact avec l'aspect social de la réalité à interpréter. Nous ne cherchions qu'à éclairer le fond de *tableau théorique* sur lequel Böhm-Bawerk trace ses dessins. On s'aperçoit alors que les prémisses fondamentales de sa théorie se trouvent soit en contradiction flagrante avec la réalité (« l'attente »), soit que le moment social laborieusement camouflé est introduit en fraude (l'appréciation des futurs en fonction de la situation économique de la personne qui apprécie). En sorte, — dit Charasov — «...que le travail a toujours moins de valeur... que le salaire actuel. Ce qui n'exclut nullement le surtravail en tant que fait, mais lui confère simplement une explication dépourvue de fondement logique, plus exactement une apparence de justification. »¹ Parvus², lui aussi, se livre à ce propos à de spirituels sarcasmes :

« Que de choses ne pourrait-on prouver au moyen de la valeur actuelle et de la valeur future ! Est-on coupable de vol lorsqu'on s'empare sous menace de violences de la bourse de quelqu'un ? Non, devrait répondre Böhm-Bawerk, ce n'est qu'un échange équitable : le voleur préfère la valeur actuelle de l'argent à la valeur future du salut éternel, le volé préfère l'utilité future de la vie sauve à l'importance actuelle de sa bourse ! »

Hélas ! Böhm-Bawerk a beau recourir à toutes sortes d'artifices verbaux sur la valeur actuelle et la valeur future, il ne parvient pas à résoudre le problème. Si les fondements mêmes de sa construction idéologique révèlent des éléments tout à fait opposés à la théorie scientifique de la distribution et du profit, ces mêmes défauts se répètent forcément dans les questions qu'il soulève et que nous venons d'analyser; ils surgiront inévitablement sous une forme ou sous une autre.

Nous nous attacherons donc à critiquer les théories de Böhm-Bawerk en considérant leur côté (pour ainsi dire) interne, notamment en ce qui concerne sa démonstration de la valeur prépondérante des biens actuels.

¹ G. Charasov, *Le système du marxisme*, p. XXII.

² J. Helphand (Parvus), «Tours de passe-passe économiques»; une Böhm-Bawerkiade. *Neue Zeit*, 10^e année, t. I, p. 556.

Chapitre V

LA THÉORIE DU PROFIT

(suite)

1. *Les deux raisons pour lesquelles on surestime les biens actuels : a) différence entre les besoins et les moyens de les satisfaire à des époques différentes ; b) sous-estimation systématique des biens futurs.*
2. *Troisième raison de surestimation des biens actuels : leur supériorité technique.*
3. *Le fonds de subsistance. L'offre et la demande des biens actuels. L'origine du profit.*

1. Deux raisons à la surestimation des biens actuels : la différence entre les besoins et les moyens de les satisfaire à des époques différentes ; la sous-estimation systématique des biens futurs.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que le profit se réalise au moment de la vente de la marchandise par le capitaliste ; mais *potentiellement* le profit se forme au moment de l'achat du travail. En règle générale les estimations subjectives des biens actuels sont supérieures à celles des biens futurs. Mais étant donné que les estimations subjectives déterminent la valeur d'échange objective ainsi que le prix, les biens actuels de la même espèce prévalent généralement sur les biens futurs en ce qui concerne non seulement leur *valeur subjective*, mais aussi leur *prix*¹. La différence entre les prix payés par les capitalistes pour l'achat des biens futurs, notamment du travail², et ceux réalisés par la vente des marchandises résultant du processus de production (la « maturation » des biens actuels), représente le profit du capital. Nous aurons donc à examiner comment se forme ce profit, et nous commencerons par l'analyse des estimations subjectives, d'où naît la valeur objective et dans chaque cas concret le prix.

Böhm-Bawerk invoque *trois raisons* pour lesquelles les biens actuels sont estimés à un taux supérieur aux biens futurs ; 1) la différence entre les besoins et les moyens de les satisfaire à des époques différentes ; 2) la sous-estimation systématique des biens futurs ; 3) la supériorité technique des biens actuels. Examinons donc les arguments de Böhm-Bawerk, en commençant par le premier : « Une *première* raison capitale, entraînant une différence de valeur entre les biens actuels et les biens

¹ « En règle générale, les biens actuels ont une plus grande valeur subjective qu'un même nombre de biens futurs de la même espèce. Et comme la résultante des évaluations subjectives détermine la valeur d'échange objective, les biens actuels ont aussi en règle générale une valeur d'échange et un prix plus élevé qu'un nombre égal de biens futurs de la même espèce » (*Théorie positive*, p. 439).

² En dernière instance Böhm-Bawerk ramène les dépenses effectuées pour l'achat des moyens de production aux dépenses effectuées pour la jouissance du sol et pour le travail ; « pour plus de simplicité », il s'abstient de tenir compte des premières.

futurs réside dans la différence du rapport entre besoins et satisfaction aux différentes époques. »¹ Cette « raison » pour laquelle les biens actuels sont estimés à un taux supérieur est censée se retrouver dans deux cas typiques : premièrement, dans tous les cas où les hommes se trouvent dans une situation difficile ; deuxièmement, dans les estimations de tous ceux qui comptent sur une situation assurée dans l'avenir (médecins et avocats débutants, etc.). Pour ces deux catégories les 100 florins « actuels » comptent beaucoup plus que les florins « futurs », car dans le futur « le rapport entre besoin et satisfaction » peut revêtir pour elles un aspect beaucoup plus favorable. Cependant, il existe toute une série de personnes pour lesquelles ce rapport entre besoin et satisfaction est exactement inverse : leur situation, relativement bonne dans le présent, sera plus mauvaise dans l'avenir. En ce cas — dit Böhm-Bawerk — il faut observer ceci : le bien actuel, un florin par exemple, peut être dépensé actuellement ou dans l'avenir. Ceci vaut surtout pour l'argent, parce qu'il peut facilement se conserver. Le rapport entre biens actuels et biens futurs se présente alors de la manière suivante : les biens futurs ne peuvent satisfaire que les besoins futurs ; il n'en va pas de même des biens actuels qui, eux, sont aptes à satisfaire ces *besoins futurs, en plus* des besoins actuels, se situant à une époque plus ou moins rapprochée. Ici encore il y a deux possibilités : 1° *Les besoins actuels et les besoins d'un proche avenir sont moins importants* que les besoins futurs — et en ce cas le bien actuel est supprimé afin de couvrir les besoins futurs ; la valeur de ce bien est déterminée par l'importance de ces besoins futurs ; le bien actuel équivaldra quant à sa valeur au bien futur². 2° *Les besoins actuels sont plus importants* — en ce cas la valeur du bien actuel dépasse celle du bien futur, ce bien ne tirant sa valeur que des besoins futurs, mais nullement des biens actuels. Il s'ensuit que *les biens actuels peuvent être de valeur équivalente, mais nullement inférieure à celle des biens futurs*. Mais même leur équivalence est diminuée selon Böhm-Bawerk par la constante possibilité d'une détérioration relative de la situation matérielle dans le proche avenir : grâce à cette possibilité les biens actuels revêtent quelques chances supplémentaires d'utilisation avantageuse, ce qui ne saurait être le cas pour les biens futurs : « Au pire des cas les biens actuels ont donc une valeur égale à celle des biens futurs ; en règle générale, ils ont l'avantage d'être utilisables comme provision de réserve. »³ Selon Böhm-Bawerk, seuls constituent des exceptions les cas où la conservation des biens actuels est impossible ou présente des difficultés.

Il faut donc distinguer trois catégories de personnes : 1) Un très grand nombre se trouve à présent dans une situation plus mauvaise que dans l'avenir ; 2) Un deuxième groupe également fort nombreux conserve les biens actuels à titre de provision de réserve, afin de pouvoir les utiliser dans l'avenir ; et enfin 3) Une faible couche de personnes pour qui « certaines circonstances empêchent ou menacent la communication entre le présent et l'avenir » — et qui estiment les biens actuels à un taux inférieur à ceux de l'avenir. Mais dans l'ensemble, les estimations subjectives ont tendance à s'élever lorsqu'il s'agit de biens actuels et à baisser lorsqu'il s'agit de biens futurs.

Telle est la « première raison » de la surestimation des biens actuels.

Essayons donc d'analyser cette « raison ». Il convient de souligner avant tout que la question, ainsi posée, est *historiquement* limitée, car elle ne vaut que pour une économie d'échange ; elle est

¹ Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, p. 440.

² « ...Alors le bien actuel reviendra aussi à ces derniers (aux biens futurs, N. B.) dont il tirera la valeur ; il sera alors de valeur égale à un bien futur qui pourrait dépendre de la même disposition » (*Théorie positive*, p. 442).

³ *Ibid.*, p. 443.

totalelement exclue de toute espèce d'économie naturelle. Ce qui est vrai non seulement pour les biens de conservation difficile, mais aussi pour d'autres, comme l'ont déjà fait observer Pierson et Bortkiewicz : « Celui à qui l'on offrirait autant de charbon, de vin, etc. qu'il en consommera vraisemblablement durant toute sa vie ne manquerait pas de décliner cette offre », — note Pierson en commentant la théorie de Böhm-Bawerk, avec laquelle il est d'ailleurs d'accord sur le fond — « quant à l'argent, c'est tout autre chose »¹.

Nous avons vu ensuite que selon Böhm-Bawerk la surestimation des biens actuels par rapport aux biens futurs découle dans une large mesure du fait que les biens actuels couvrent également d'importants besoins futurs, dont ils tirent du reste leur valeur. Supposons que nous ayons à faire à une personne dont la situation, relativement bonne dans le présent, s'annonce cependant moins bonne pour l'avenir. Les 10 florins qu'elle possède maintenant couvrent *maintenant* un besoin de 100 unités ; étant donné que cette personne disposerait plus tard d'une somme moindre, la valeur des 10 florins s'élèverait par exemple à 150 florins. Il faudrait en conclure que la personne en question devrait estimer les 10 florins à un taux supérieur aux 10 florins actuels. Cependant, la conclusion de Böhm-Bawerk est différente, car il dit : étant donné que les 10 florins seront conservés et pourront donc servir dans *l'avenir*, ils possèdent *dès à présent* la valeur des florins futurs. C'est de cette manière que la valeur future anticipe sur le présent. Mais ce raisonnement — la possibilité de transférer la valeur du bien futur sur le bien présent — contredit l'idée fondamentale de Böhm-Bawerk relative à la formation du profit. Que se passerait-il par exemple si nous appliquions l'idée de Böhm-Bawerk aux moyens de production ?

Tout moyen de production, qu'il s'agisse de machines ou de travail, peut être considéré sous un double aspect : comme un bien actuel ou comme un bien futur (un bien n'est actuel que dans la mesure où il y a possibilité de réaliser la valeur dès maintenant, et que l'on se trouve en présence d'une forme matérielle, telle que machines, etc.). On peut réaliser la valeur d'un moyen de production donné dans le présent — on peut le vendre et en retirer par exemple 100 unités de valeur ; on peut aussi l'investir dans le processus de production et en obtenir après un certain temps 150 unités de valeur. La valeur future du moyen de production est donc égale à 150 ; la valeur actuelle, par contre, est égale à 100 unités de valeur. Or, si nous admettons, à l'exemple de Böhm-Bawerk, que l'on peut estimer la valeur des biens actuels selon leur valeur future, on s'aperçoit qu'en ce qui concerne précisément les moyens de production, cela est tout à fait inexact, sinon on verrait disparaître toute différence entre ce que le capitaliste débourse lui-même et ce qu'il empoche par la suite ; on verrait disparaître l'agio, qui, selon Böhm-Bawerk constitue le fondement du profit. L'erreur de Böhm-Bawerk consiste en ce qu'il exclut pour les valeurs *futures* la possibilité d'un emploi *actuel* ². Sans doute, les biens imaginaires futurs ne sauraient réaliser leur valeur dans le présent. Mais les moyens de production qui, eux, existent matériellement dans le présent n'entrent précisément d'aucune façon dans la catégorie des « florins imaginaires ». De deux choses l'une : ou les biens actuels *ne peuvent pas* emprunter leur valeur à l'utilité future (dans les limites évidemment de la première raison sous examen) ; et alors la surestimation des biens actuels ne se pose pas, car l'estimation des biens actuels et futurs à un taux égal tombe d'elle-même ; ou les biens actuels

¹ L. von Bortkiewicz, Le défaut cardinal de la théorie de l'intérêt de Böhm-Bawerk, *Schmollers Jahrbücher*, vol. 30, p. 947.

² « Le bien futur qui ne peut tirer la sienne (valeur, N. B.) que d'une... utilisation future » (souligné par l'auteur). (Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, p. 442.)

peuvent tirer leur valeur de l'utilité future, et alors on ne s'explique pas d'où Böhm-Bawerk fait naître le profit (encore une fois dans les limites de la première raison seulement). Dans un cas comme dans l'autre le résultat n'est guère à l'honneur de Böhm-Bawerk.

Considérons la question sous l'angle de la réalité capitaliste actuelle, c'est-à-dire du point de vue des capitalistes et des ouvriers, en commençant par ces derniers. Les ouvriers vendent leur marchandise, le travail, que les capitalistes achètent à titre de moyen de production, c'est-à-dire de bien futur, en échange de florins « actuels ». L'ouvrier vend « bénévolement son travail (bien futur) contre une valeur inférieure à celle qu'aura le produit du travail. *S'il en est ainsi, ce n'est nullement parce que l'ouvrier peut compter sur un rapport plus favorable entre ses besoins et leur satisfaction, mais à cause de la position sociale relativement faible de l'ouvrier* »¹. Il n'a d'ailleurs guère d'espoir de « remonter la pente », ce qui explique la situation du prolétariat dans tous les pays. Donc, la « première raison » de la surestimation des biens actuels par rapport aux biens futurs s'avère déjà totalement fautive en ce qui concerne les motivations de la valeur de la part des *ouvriers*. Explication tout aussi incorrecte en ce qui concerne les estimations des *entrepreneurs capitalistes*. A ce sujet, c'est Böhm-Bawerk lui-même qui dit :

« Si les capitalistes convertissaient leur fortune tout entière en biens actuels, c'est-à-dire s'ils la consommaient pour en jouir actuellement, les besoins actuels se trouveraient apparemment couverts à l'excès, tandis que les besoins futurs resteraient entièrement découverts... Pour les possesseurs d'une fortune qui excède les besoins actuels, et pour autant qu'il ne s'agit que des rapports proprement dits entre les besoins et leur couverture dans le présent et dans l'avenir, les besoins actuels en tant que tels ont même moins de valeur que les biens futurs. »²

Pour le capitaliste dont les biens actuels excèdent ses propres besoins, ceux-ci sont utiles dans la mesure où il s'en sert de manière *productive*, c'est-à-dire dans la mesure où il les transforme en *biens futurs*. C'est la raison pour laquelle ce ne sont pas les biens *actuels*, mais au contraire les biens *futurs*, en l'espèce le travail, qui est estimé à un taux supérieur. On voit donc qu'aussi bien du point de vue de la demande que de celui de l'offre, « la première raison » est absolument incorrecte.

Considérons maintenant la « seconde raison ». Böhm-Bawerk croit la discerner dans le fait suivant : « Nous sous-estimons systématiquement nos biens futurs ainsi que les moyens nécessaires à leur satisfaction. »³ Böhm-Bawerk n'a aucun doute sur le fait lui-même qui, selon lui, se manifeste seulement à des degrés différents selon la nation, l'âge et la personne ; chez les enfants et les sauvages il se montre tout à fait crûment. Trois raisons donnent lieu à ce phénomène. 1) les lacunes dans notre perception des besoins futurs. 2) l'insuffisance de notre volonté, qui préfère le présent, même lorsque nous comprenons le caractère néfaste d'une telle attitude; 3) « l'idée de la brièveté et de la précarité de la vie ».

A notre avis cette « seconde raison » est tout aussi fautive que la première. Dans la mesure où il s'agit d'une économie, il existe *un plan de travail économique* déterminé qui doit tenir compte non seulement des besoins présents mais aussi de ceux de l'avenir. Les sauvages et les enfants évoqués par Böhm ne démontrent rien du tout. Quelle influence peuvent exercer l'insuffisance de notre

¹ Stolzmann, *loc. cit.*, pp. 306-307.

² Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, p. 510.

³ *Ibid.*, p. 445.

volonté, « la conception lacunaire de l'avenir », voire « l'idée de la brièveté et de la précarité de la vie » sur les réflexions et les calculs de l'industriel moderne ? L'économie a sa logique propre, et les ressorts de l'activité économique, les réflexions économiques sont tout aussi éloignés de ceux qui meurent, des enfants et des sauvages, que le ciel est distant de la terre. L'épargne, quand elle est avantageuse, la perspective d'une conjoncture favorable, des plans d'avenir compliqués, etc. — tels sont les caractéristiques de l'économie capitaliste ; s'il arrive que le capitaliste ne soit guère qu'un « enfant », il ne l'est qu'en ce qui concerne son « argent de poche », — mais lorsqu'il s'agit de valeurs d'importance capitale, d'opérations purement économiques, tout se passe selon les calculs les plus minutieux. Ce qui fait dire fort justement à Wieser :

« Il me semble... qu'à l'état de civilisation tout bon administrateur, voire tout administrateur moyen, sait dans une certaine mesure se rendre maître de cette défaillance propre à la nature humaine [la sous-estimation des biens futurs. N.B.]... Sous ce rapport l'instigation à la prévoyance étant particulièrement forte, il ne faut pas s'étonner de la voir plus efficace en ce domaine qu'en tout autre. »¹

Même du point de vue de Böhm-Bawerk il est en outre inadmissible d'expliquer le profit du capital par le « risque » inhérent à l'« avenir », car, comme le dit Bortkiewicz,

« la théorie de Böhm-Bawerk tend à expliquer l'intérêt du capital au sens propre, c'est-à-dire l'intérêt net, et non l'intérêt brut, qui se compose entre autres de la prime de risque, laquelle tient compte du facteur insécurité et disparaît lorsqu'il est question d'intérêt net »².

Penchons-nous maintenant sur les ouvriers et les capitalistes. Böhm-Bawerk semble croire que l'ouvrier peut assumer lui-même le rôle de capitaliste et recevoir dans l'avenir le produit de son travail; l'ouvrier préfère cependant en obtenir, ne fût-ce qu'une parcelle, dans le présent, car il « sous-estime systématiquement » les biens futurs. Mais en réalité les choses se passent tout autrement. L'ouvrier vend sa force de travail, non pas parce qu'il « sous-estime » les biens futurs, mais parce qu'il ne dispose d'aucun moyen de se procurer quelque bien que ce soit sinon par la vente de sa force de travail. Le choix entre la production individuelle et celle qui provient de l'usine patronale n'existe pas pour lui ; il n'a aucune possibilité de transformer le bien futur — « travail » — en un bien actuel ; aussi n'estime-t-il nullement son travail comme un bien futur — idée qui lui est totalement étrangère. C'est là un état de fait si évident que même des économistes bourgeois, à moins d'ériger l'apologie du capitalisme en système ou d'y mettre l'ardeur de Böhm-Bawerk, sont obligés de l'admettre.

« L'ouvrier industriel — écrit le professeur Lexis — ne pouvait plus utiliser sa force de travail par ses propres moyens, il lui fallait pour cela les nouveaux et puissants moyens de production dont disposait le capital et auxquels il n'avait accès qu'aux conditions posées par celui-ci. L'ouvrier ne dispose pas d'une économie productive à lui, le produit de son travail ne lui

¹ Wieser, *Natürliche Wert*, p. 17. Voir aussi Bortkiewicz: « Défaut cardinal de la théorie de l'intérêt de Böhm-Bawerk », p. 949 : « ...ce qui infirme l'affirmation de Böhm-Bawerk, selon laquelle la tendance à sous-estimer la valeur des biens futurs est générale, c'est le fait que des cas contraires ne sont nullement exceptionnels ». Stolzmann s'exprime de manière analogue, *loc. cit.*, pp. 308-309.

² Bortkiewicz, *loc. cit.*, p. 950.

appartient pas et lui est indifférent, son économie à lui consiste dans l'acquisition et la dépense de son salaire. » (*souligné par l'auteur*)¹.

Voilà comment se passent les choses du côté de l'ouvrier. Voyons maintenant comment se déroule le processus du côté du capitaliste. A cet égard, Böhm-Bawerk admet lui-même que dans la mesure où les *capitalistes* agissent comme tels, et non comme des « gaspilleurs », la surestimation des biens actuels n'entre pas en ligne de compte². Tout comme la première raison, nous voyons donc que la « deuxième raison », elle aussi n'a pas plus de validité du côté de la demande que de celui de l'offre.

« Des trois moments..., les deux premiers ne s'appliquent donc pas à la masse des capitalistes [nous avons vu qu'il en est de même en ce qui concerne les ouvriers. N.B.]. Cependant, le fameux troisième moment peut ici s'avérer valable : la supériorité technique des biens actuels [souligné par l'auteur] ou ce qu'il est convenu d'appeler la « productivité du capital. »³

Il ne nous reste donc plus qu'à analyser la troisième « raison » — la supériorité technique des biens actuels.

2. La troisième raison de surestimation des biens actuels : leur supériorité technique.

Cette troisième raison à laquelle Böhm-Bawerk attache une importance décisive consiste dans le fait que « pour des raisons techniques, les biens actuels constituent en règle générale des moyens plus appropriés à satisfaire nos besoins et nous garantissent donc une utilité marginale plus grande que les biens futurs »⁴. Il faut ici faire une observation préalable. Nous avons toujours eu lieu de croire que les biens actuels « biens de consommation » étaient pour Böhm-Bawerk des biens de premier ordre, au pire des florins « actuels » facilement convertibles en biens d'usage, qui à leur tour couvrent de façon tout à fait immédiate les besoins humains. C'étaient en effet des florins que le capitaliste échangeait, tout comme une véritable marchandise, contre le « bien futur », c'est-à-dire le travail. Mais en l'espèce il s'agit de tout autre chose. Ici Böhm-Bawerk n'oppose plus des moyens de production aux moyens de consommation, il compare au contraire les moyens de production, les différentes catégories de moyens de production, entre eux. Ce qui entraîne de multiples conséquences que nous examinerons plus loin.

Revenons à notre sujet. Le paragraphe précédent nous a montré que selon Böhm-Bawerk le processus de production est d'autant plus fructueux qu'il dure longtemps. Prenons une unité quelconque de moyen de production, par exemple un mois de travail, en l'appliquant à des processus de production techniquement différents ; le résultat s'avérera différent selon la durée du processus de production. A titre d'explication Böhm-Bawerk illustre cette phrase par le tableau suivant :

¹ H. Lexis, *Allgemeine Volkswirtschaftslehre*, p. 72. Comparer Parvus, *loc. cit.*, p. 550 : « Pour l'ouvrier la valeur actuelle du travail est une fiction, tout au plus peut-on en parler en termes mathématiques comme d'une grandeur égale à zéro. »

² *Théorie positive*, pp. 520-521.

³ *Ibid.*, p. 521.

⁴ *Ibid.*, p. 454 (*souligné par l'auteur*).

Tableau I. — *Un mois de travail dans l'année.*

		1909	1910	1911	1912	
Rapport pour la période économique (c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'année	1909	100				Unités de production
	1910	200	100			
	1911	280	200	100		
	1912	350	280	200	100	
	1913	400	350	280	200	
	1914	440	400	350	280	
	1915	470	440	400	350	
	1916	500	470	440	400	

Pour satisfaire les besoins de l'année 1909, dit Böhm-Bawerk, un mois de travail de l'année 1910 ou 1911 ne rapporte encore rien du tout ; le mois de travail de l'année 1909 rapporte 100 unités de production ; pour satisfaire les besoins de l'année 1914, un mois de travail de l'année 1911 = 350, de l'année 1910 = 400, de l'année 1909 = 440 unités de production.

« Quel que soit le laps de temps qui serve de terme de comparaison, la quantité de moyens de production ancienne (actuelle) se montrera toujours techniquement supérieure à la même quantité plus récente (future). » Cette supériorité, poursuit Böhm-Bawerk, est non seulement d'ordre technique, mais *économique* : le produit qui provient d'une branche « plus capitaliste », c'est-à-dire dont le procédé de production est plus long, est supérieur à celui de la branche moins capitaliste non seulement quant au nombre, mais aussi quant à la *valeur* générale des unités fabriquées.

« Mais est-elle [la quantité de moyens de production plus ancienne] supérieure également quant au niveau de son utilité marginale et à sa valeur ? Cela est tout à fait certain. Car si, pour toutes sortes de besoins imaginables auxquels on peut ou l'on veut la destiner, elle met à notre disposition une plus grande quantité de moyens propres à les satisfaire, il est évident qu'elle doit avoir une plus grande importance pour notre bien-être. »¹

A une seule et même époque, dit Böhm-Bawerk, une plus grande quantité de produits prendra donc aux yeux d'une seule et même personne une plus grande valeur. Voilà pour ce qui est de la valeur du *produit*. Comment se pose alors la question de la valeur des moyens de production ? Nous avons vu, dans le paragraphe correspondant relatif à la valeur, que la valeur des moyens de production appliqués à des usages différents est déterminée par le maximum de la valeur du produit, c'est-à-dire par la valeur du produit fabriqué dans les conditions les plus favorables.

« Lorsqu'il s'agit de biens qui peuvent s'employer alternativement à des fins multiples, ayant des utilités marginales d'importance différente, c'est l'utilité marginale la plus forte qui est décisive. En l'espèce ce sera donc le produit qui représente la somme de valeur la plus élevée. »²

Ceci dit, on s'attendrait évidemment à ce que la valeur des moyens de production dépende de la *quantité maxima de produits*, c'est-à-dire de la prolongation maxima du processus de production. Mais en fait — et il convient d'insister sur ce point — la réponse fournie par la théorie de Böhm-Bawerk est *différente*. La valeur globale la plus élevée, dit en effet notre auteur, « ne coïncide pas forcément avec le produit qui contient le plus grand nombre de pièces : au contraire, ils ne coïncident que rarement, sinon jamais. Car le plus grand nombre de pièces, nous l'obtiendrions par un processus

¹ *Ibid.*, p. 457.

² *Ibid.*, p. 458.

de production démesurément long, d'une durée de 100 ou 200 ans peut-être. Mais des biens qui ne seraient disponibles qu'au temps de nos petits-fils et de nos arrière-petits-fils, n'ont pour ainsi dire aucune valeur pour notre estimation actuelle »¹. C'est pourquoi la valeur globale la plus élevée correspondra à celui des produits dont le nombre de pièces, multiplié par la valeur de chaque pièce, donne une grandeur maxima, en quoi il faut tenir compte « du rapport entre le besoin et sa satisfaction dans la période économique en question et... la perspective de réduction intervenant en matière de biens futurs »² (c'est-à-dire la diminution de valeur. N.B.).

Admettons qu'il s'agisse de la « première raison », c'est-à-dire du perfectionnement des conditions d'approvisionnement; admettons encore que la valeur correspondante (décroissante) d'une unité de produit, que Böhm-Bawerk appelle la « véritable » valeur, soit pour l'année productive 1909 = 5 ; 1910 = 4 ; 1911 = 3,3 ; 1912 = 2,5 ; 1913 = 2,2 ; 1914 = 2,1 ; 1915 = 2 ; 1916 = 1,5. Les chiffres correspondants seront alors, lorsqu'il s'agira de la deuxième raison, la réduction en perspective, égaux à : 5 ; 3,8 ; 3 ; 2,2 ; 1,8 ; 1,5 ; 1. Nous admettons donc avec Böhm-Bawerk l'hypothèse de la diminution de valeur des « biens futurs » par rapport aux biens « actuels », étant donné les deux raisons précédemment examinées.

Ce dont s'autorise Böhm-Bawerk pour dresser les tableaux suivants :

Tableau II. — *Un mois de travail en l'année 1909 donne :*

<i>Pour la période économique</i>	<i>Nombre de produits par pièce</i>	<i>Véritable utilité marginale d'une pièce</i>	<i>Réduction en perspective de la valeur d'une pièce</i>	<i>Valeur globale du produit total</i>
1909	100	5	5	500
1910	200	4	3,8	760
1911	280	3,3	3	840
1912	350	2,5	2,2	770
1913	400	2,2	2	800
1914	440	2,1	1,8	792
1915	470	2	1,5	703
1916	500	1,5	1	500

Tableau III. — *Un mois de travail de l'année 1912 donne :*

<i>Pour la période économique</i>	<i>Nombre de produits par pièce</i>	<i>Véritable utilité marginale d'une pièce</i>	<i>Réduction en perspective de la valeur d'une pièce</i>	<i>Valeur globale du produit total</i>
1909		5	5	
1910		4	3,8	
1911		3,3	3	
1912	100	2,5	2,2	220
1913	200	2,2	2	400
1914	280	2,1	1,8	504
1915	350	2	1,5	525
1916	400	1,5	1	400

¹ *Ibid.*, p. 460.

² Cf. aussi p. 461 du même ouvrage. Ici, Böhm-Bawerk conçoit entre autres la valeur de la somme comme une valeur unitaire, multipliée par le nombre de pièces, ce qui est contraire à sa propre théorie. Il s'efforce vainement de surmonter cette contradiction, pp. 461-462. La question appartient d'ailleurs à un autre domaine; nous l'avons examinée à l'endroit correspondant de la première partie.

Ces tableaux montrent que la valeur maxima du travail fourni en 1909 (840 unités de valeur) est plus élevée que le maximum de la valeur résultant du travail postérieur, celui de l'année 1912 (525). Si l'on fait aussi les calculs nécessaires pour les années 1910 et 1911 en résumant le tout dans un tableau analogue au tableau I, on obtient les chiffres suivants¹ :

Tableau IV. — *Un mois de travail en l'année.*

<i>Donne pour la période économique</i>	1909	1910	1911	1912
1909	500			
1910	760	580		
1911	840	600	300	
1912	770	616	440	220
1913	800	700	560	400
1914	792	720	630	504
1915	705	660	600	525
1916	500	470	440	400

« *Le mois de travail actuel dépasse donc effectivement tous les mois futurs non seulement quant à sa productivité technique, mais aussi quant à son utilité marginale et à sa valeur.* »²

¹ Le tableau IV ne diffère du tableau I qu'en ce que ce dernier donne les indications en produit, le tableau IV en valeur.

² *Théorie Positive*, p. 465. Afin de faire comprendre la position de Böhm-Bawerk, notons que sa conception de la « période de production » diffère essentiellement de la conception courante. Selon lui, cette période n'est pas la durée totale qu'exigent toutes les opérations, y compris les opérations préparatoires, car « à notre époque, où la production sans capital a presque entièrement disparu... la période de production de presque chaque bien de jouissance remonterait selon ce calcul à de longs siècles » (p. 156). « Il est plus important et plus juste de considérer le laps de temps qui s'écoule en moyenne entre la dépense des forces productives originaires successivement mises en œuvre, travail et utilisation du sol, et l'achèvement des biens de jouissance finis. La méthode de production la plus fortement capitaliste est celle qui en moyenne rémunère le plus tard la dépense de forces productives originaires qu'elle contient » (p. 157). Si la production d'une unité de bien exige en moyenne une dépense de 100 jours de travail et si, jusqu'à la conclusion du processus 1 journée a été utilisée en 10 ans et chaque journée suivante en 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2 et 1 an, et tous les autres (90) jours immédiatement avant la conclusion de tout le processus, alors la première journée de travail est rémunérée en 10 ans, la deuxième en 9 ans, etc. L'ensemble des 100 jours est rémunéré en moyenne

$$\frac{10+9+8+7+6+5+4+3+2+1}{100} = \frac{55}{100}$$

c'est-à-dire après 6 mois environ. Il s'agit de la période de production, c'est-à-dire qu'une unité des moyens de production de 100 jours a été utilisée dans un processus de production dont la période de production est de 6 mois. Plus la période de production est longue, plus la production est lucrative, plus la « productivité du capital » est lucrative. Lewin met fort bien en évidence la confusion et l'absurdité parfaites de cette conception : « Ce qui est particulièrement incompréhensible, c'est comment et pourquoi Böhm-Bawerk parvient à cette moyenne en calculant la période de production. L'outil qui, dans l'exemple ci-dessus, a été fabriqué 10 ans plus tôt et qui a servi à produire le bien de jouissance à présent achevé, appartient totalement et non pour un dixième, à la production de ce bien; les autres produits intermédiaires ne peuvent pas davantage être pris en compte en tant que fractions. Pour le calcul des frais, seule une

Böhm-Bawerk tient donc pour acquis que *les biens productifs* actuels dépassent les *biens productifs futurs* non seulement sous l'aspect technique mais aussi au point de vue économique. Böhm-Bawerk en arrive aux biens actuels proprement dits, c'est-à-dire aux biens d'usage actuels en se livrant à la réflexion suivante : la possession d'une certaine provision de biens d'usage actuels permet d'utiliser des moyens de production dans les processus les plus productifs ; si l'on ne possède que des moyens d'existence réduits, on ne peut attendre longtemps la fabrication du produit. Une certaine quantité de moyens d'existence est liée à une certaine durée de production. On s'aperçoit alors que plus tôt nous sommes en possession des moyens de production mieux nous sommes en mesure d'en profiter. Si nous avons une provision de biens de consommation actuels pour une durée de 10 ans le bien de production actuel peut être utilisé durant l'ensemble de ces 10 années ; tout bien futur, au contraire, restera dans le processus de production pendant un laps de temps plus court : si nous obtenons le moyen de production après 3 ans seulement, alors le maximum du processus de production sera vieux de 10 ans moins 3, c'est-à-dire 7 ans, etc.¹ « L'enchaînement, dit Böhm-Bawerk, est le suivant : en disposant d'une somme de moyens de consommation actuels nous couvrons notre subsistance durant la période économique en cours, ce qui libère les moyens de production dont nous disposons durant la dite période (travail, usage du sol, salaires de capital (Kapitalgehalter) alors disponibles pour les besoins techniquement plus rentables de l'avenir. »² Autrement dit : étant donné que les biens productifs actuels ont plus de valeur que ceux de l'avenir et que l'existence de biens de consommation actuels favorise ce moment, ces derniers reçoivent un certain agio. La supériorité de valeur des biens productifs actuels entraîne l'augmentation de valeur des biens de consommation actuels.

Voilà pour la « troisième raison ». Avant de passer à la critique de cet argument le plus important et, selon nous, le plus scolastique, de Böhm-Bawerk, formulons brièvement une fois encore l'enchaînement de ses idées :

1° Les biens productifs actuels fournissent une plus grande quantité de produits que les biens futurs.

2° La valeur de ce produit à chaque moment donné, de même que le maximum de valeur, sont plus grands quand il s'agit de biens productifs actuels.

3° C'est pourquoi la valeur des moyens de production actuels est supérieure à celle des biens futurs.

4° Etant donné que les biens de consommation actuels permettent d'affecter les moyens de production aux opérations les plus productives, c'est-à-dire de les utiliser immédiatement pour une longue durée de temps, les biens de consommation actuels ont une valeur supérieure à celle des biens de consommation futurs.

partie équivalente des moyens de production entre en ligne de compte, tandis que pour déterminer la durée de production, il faut prendre en compte chaque moyen de production en entier » (*loc. cit.*, p. 201). De sorte que la notion de période de production, sur laquelle se fondent les calculs de Böhm, n'a aucun sens. Böhm-Bawerk lui-même ne maintient d'ailleurs pas toujours cette définition.

¹ L'interprétation de Chapochnikov (*loc. cit.*, p. 120) est analogue sur ce point. En fait, la relation entre la durée du processus de production et la quantité de provisions est plus compliquée chez Böhm-Bawerk (comparez *Théorie positive*, pp. 532-536); mais en l'occurrence c'est sans importance.

² Böhm-Bawerk, *Théorie positive*, p. 469.

Venons-en maintenant à l'examen critique de cette argumentation. Au sujet du paragraphe 1 : les biens de production actuels, dit Böhm-Bawerk, fournissent une plus grande quantité de produits. A titre de preuve figure le Tableau I. Pour que l'argumentation de Böhm-Bawerk tienne debout, il faut éliminer tout ce qui se rapporte aux deux premières « raisons » de surestimation des biens actuels. Il faut prendre la quantité de produits obtenue, indépendamment de la question de savoir quand elle est obtenue. Cependant, dans le tableau de Böhm-Bawerk, les séries de production s'arrêtent toutes au terme de la même année. Mais admettons que le moment où nous obtenons le produit soit sans importance pour nous, les résultats auxquels nous aboutissons sont, comme l'a montré Bortkiewicz, essentiellement différents.

TABLEAU I. — *Un mois de travail dans l'année.*

		1909	1910	1911	1912	
Donne pour la période économi que	1909	100				Unités de produit
	1910	200	100			
	1911	280	200	100		
	1912	350	280	200	100	
	1913	400	350	280	200	
	1914	440	400	350	280	
	1915	470	440	400	350	
1916	500	470	440	400		

Or, si nous admettons que les séries de production des années 1909, 1910, 1911, et 1912 ont une durée égale, alors la quantité de produits sera elle aussi la même qu'en 1909 ; il n'existe pas de différence quant à la quantité de produits. La seule différence consistera alors dans le fait que cette quantité de produits, de grandeur égale, ne sera pas obtenue au même moment, c'est-à-dire : plus un moyen de production sera éloigné du moyen « actuel », plus le résultat, semblable quant à sa grandeur absolue, serait tardif.

TABLEAU I a. — *Un mois de travail dans l'année.*

	1909	1910	1911	1912
1909	100			
1910	200	100		
1911	280	200	100	
1912	350	280	200	100
1913	400	350	280	200
1914	440	400	350	280
1915	470	440	400	350
1916	500	470	440	400
1917		500	470	440
1918			500	470
1919				500

Tandis qu'un mois de travail de l'année 1909 fournit dès l'année 1916, 500 unités de produit, un mois de travail de l'année 1910 fournirait ces mêmes 500 unités de produit non pas en 1916, mais seulement en 1917, un mois de travail de l'année 1911 fournirait la même quantité en 1918, etc. D'où il ressort que : si nous faisons abstraction de la différence d'évaluation des produits plus précoces et plus tardifs, la quantité du produit reste la même.

A propos du paragraphe 2. Nous en arrivons maintenant à la question de la valeur du produit et de la valeur maxima. Nous avons vu plus haut que si l'on s'en tient strictement au point de vue de Böhm-Bawerk, la valeur maxima devrait résulter de la prolongation matérielle du processus de production et par conséquent aussi de l'augmentation maxima de la quantité de produits. Mais cela, Böhm-Bawerk le nie, *en s'autorisant du fait que les produits fabriqués au temps de nos arrière-petits-fils n'auront pour nous presque plus de valeur du tout*. Cette hypothèse sur laquelle se fondent ses calculs est méthodologiquement irrecevable : en faisant d'avance état de la sous-estimation des biens futurs (conditionnée soit par la première, soit par la seconde « raison ») nous rendons impossible l'analyse de la « troisième raison », c'est-à-dire précisément celle qui nous intéresse présentement. En réalité, Böhm-Bawerk introduit subrepticement l'effet du premier ou du deuxième facteur et *ce n'est que grâce à cela* qu'il obtient des résultats qu'il attribue à l'effet d'un troisième facteur. Comment, en effet, a-t-il obtenu une valeur maxima différente pour le produit des moyens de production ayant une durée de production différente ? Uniquement en diminuant à deux reprises la valeur du produit en fonction du facteur temps :

1909	5	1913	2,2	1909	5	1913	2
1910	4	1914	2,1	1910	3,8	1914	1,8
1911	3,3	1915	2	1911	3,2	1915	1,5
1912	2,5	1916	1,5	1912	2,2	1916	1

Les deux premières colonnes montrent la diminution de la valeur des biens sous l'effet des « conditions d'approvisionnement toujours meilleures », les deux autres — montrent la diminution de la valeur sous l'effet des réflexions sur la vanité de la vie humaine, etc., c'est-à-dire de la deuxième raison. Sinon, le même chiffre 5 figurerait tous les ans. Or, si nous dressons un tableau semblable au Tableau IV, en admettant pour toutes les séries verticales une diminution de valeur parallèle à l'augmentation de la quantité de produits, nous obtenons le Tableau IV^a¹.

TABLEAU IV. — Un mois de travail dans l'année.

	1909	1910	1911	1912
1909	500			
1910	760	380		
1911	840	600	300	
1912	770	616	440	220
1913	800	700	560	400
1914	792	720	630	504
1915	705	660	600	525
1916	500	470	400	400

¹ Pour plus de simplicité nous admettons le même degré de diminution que celui qui, selon Böhm-Bawerk, résulte des deux premières raisons, c'est la série : 5, 3.8, 3.3, 2.2, etc.

TABLEAU IV a. — Un mois de travail dans l'année.

	1909	1910	1911	1912
1909	500			
1910	760	500		
1911	840	760	500	
1912	770	840	760	500
1913	800	770	840	760
1914	792	800	770	840
1915	705	792	800	770
1916	500	705	792	800
1917		500	705	792
1918			500	705
1919				500

En comparant les Tableaux IV et IVa on s'aperçoit que dans le Tableau IV le maximum de « valeur » est différent (840, 720, 630, 525), mais que dans le Tableau IVa il reste le même (840). Cette différence résulte uniquement du fait que dans le Tableau IV la diminution était notée en fonction du temps, de sorte que la deuxième colonne verticale commence par un autre chiffre (380 au lieu de 500). La diminution de valeur du Tableau IV a au contraire n'est notée qu'en fonction de la quantité de produits ; les chiffres initiaux des quatre séries sont les mêmes, la quantité de produits étant elle aussi la même¹. On comprend alors que si l'on aboutit à des résultats supérieurs en ce qui concerne la productivité économique des moyens de production actuels, cela tient uniquement à ce que les deux moments en question ont été inclus dans les calculs. On obtient évidemment le même résultat (quoique légèrement inférieur quant à la quantité), si l'on n'opère qu'avec un des deux moments (que ce soit le premier ou le second). En tout cas, il est évident qu'en tant que facteur indépendant la fameuse « troisième raison » est tout bonnement inexistante. Ce qui résout également la question relative à la valeur des moyens de production actuels et futurs (point 3).

Point 4. Admettons cependant le bien-fondé des trois premières « raisons » de la « troisième raison », Böhm-Bawerk ne s'en trouverait pas plus avancé en ce qui concerne le passage des biens productifs aux biens de consommation. Nous savons que son argumentation sur ce point est la suivante : étant donné que les biens de production actuels ont plus de valeur que les biens futurs, les biens de jouissance actuels ont eux aussi plus de valeur que ceux de l'avenir. Les biens de jouissance sont donc considérés comme moyens de production des moyens de production, si l'on peut dire, les biens de production représentant de plus le facteur déterminant, les biens de jouissance le facteur à déterminer. Cependant, cette proposition contredit le point essentiel de toute la doctrine, à savoir que les biens de jouissance sont de nature primaire, les biens de production, d'un ordre plus éloigné, étant des grandeurs qui dérivent de leur valeur. Il s'avère donc que là encore l'explication de Böhm-Bawerk se meut dans un cercle vicieux². La valeur du produit détermine la valeur des moyens de

¹ Dans ses tableaux, Böhm-Bawerk néglige entre autres de tenir compte du fait que la valeur du produit diminue à mesure que s'accroît sa quantité, c'est-à-dire qu'il fait abstraction du principe le plus important de la théorie de l'utilité marginale.

² Comparez Bortkiewicz, *loc. cit.*, pp. 957-958 : « En effet, la supériorité technique de biens de production actuels doit

production, la valeur des moyens de production détermine celle du produit; ce qui est déjà en soi-même une contradiction. Mais sans même s'arrêter à cela, le rapport entre la détermination de la valeur des biens actuels sous l'effet de leur utilité marginale et la détermination qui résulte de la productivité technique et économique accrue des moyens de production actuels, reste toujours aussi inexplicable. A supposer que l'utilité marginale d'un certain stock de biens actuels soit de 500 ; si les deux premières raisons sont absolument inopérantes et que momentanément l'effet de la troisième ne se manifeste pas non plus, le stock futur des mêmes biens sera lui aussi de 500. Supposons encore qu'à la suite de la période de production la plus avantageuse, qui de son côté est due à l'existence de notre stock, nous ayons 800 unités de valeur, qu'en raison d'un décalage d'une année (c'est-à-dire d'un processus de production plus court) nous n'en obtenions au contraire que 700. Selon Böhm-Bawerk, on devrait alors constater une augmentation de la valeur des biens actuels par rapport aux biens futurs. C'est ce qui se produirait (nous envisageons les deux cas *limites*) soit si la valeur des biens actuels s'élevait au-delà de 500, ou si celle des biens futurs baissait en deçà de 500. La première de ces éventualités ne se pose pas, car cela constituerait une infraction manifeste à la loi de l'utilité marginale. La deuxième éventualité peut-elle se présenter ? Pas davantage. On ne comprend pas le moins du monde comment les biens perdraient de leur valeur pour la seule raison qu'à leur aide on ne peut pas faire une chose qui ne figure absolument pas dans « l'échelle des besoins ». C'est évidemment absurde. L'explication est très simple. L'échafaudage purement artificiel de Böhm-Bawerk suppose que les biens de consommation dépendent, quant à leur valeur, des biens de production ; les biens de consommation sont considérés en un sens comme des moyens de production en vue de la production de moyens de production. Ainsi la base même de sa construction *fondamentale* s'effondre définitivement. Les fondements de la théorie reposaient sur l'utilité marginale des biens de consommation, qui sont le fond primaire de toute valeur. Mais, dès que les biens de consommation sont considérés comme moyens de production, la théorie de l'utilité marginale dans son ensemble perd tout sens.

En outre, toute l'argumentation de Böhm-Bawerk relative à la « troisième raison » se fonde sur la différence de durée des processus de production : en ce cas c'est précisément de l'avantage que présentent les processus de production plus longs que l'on fait dériver le profit. Mais comme Böhm-Bawerk, nous l'avons vu plus haut, reconnaît l'insuffisance des deux premières raisons, il ne reste en définitive plus que la « supériorité technique des biens actuels » pour expliquer le profit. Cependant, il est hors de doute que même en présence des processus de production de durée égale, le profit ne cesse pas d'exister pour autant. Si (pour employer la terminologie marxiste), la composition organique du capital est la même dans toutes les branches de production, autrement dit si la composition organique du capital est la même dans chaque branche de production particulière de la composition sociale moyenne du capital, cela ne suffit nullement à faire disparaître le profit. La seule chose qui diffère de la « réalité » concrète, c'est que le taux moyen de profit est réalisé directement en l'absence de tout passage de capitaux d'une branche industrielle à une autre. D'autre part, le « profit différentiel » ou surprofit, réalisé dans une entreprise isolée qui dispose d'une technique

par voie indirecte, donner lieu à un agio de valeur en faveur des biens de jouissance actuels, car la libre disposition de ces derniers libère certains moyens de production en vue du service techniquement le plus lucratif de l'avenir. » L'argumentation tourne ici en rond. Car en réalité, un excédent de valeur de biens de production actuels par rapport à des biens de production futurs ne peut exister qu'en raison d'une appréciation différente de biens de production distants dans le temps, et voilà que cette différence d'évaluation doit s'expliquer à son tour par le rapport de valeur entre biens de production actuels et futurs.

perfectionnée, mais qui n'est pas encore devenue le bien commun de tous, ne saurait servir d'exemple au *profit* tout court ; car même en cas de parité technique, c'est-à-dire en tant que revenu spécifique, ce profit n'apparaît pas comme celui d'un entrepreneur pris isolément, mais comme celui de l'ensemble de la classe capitaliste. « Si tous les capitalistes — dit Stolzmann — sont capables de tirer le même avantage d'une productivité accrue, le surprofit devient impossible, la « plus-value » ne peut plus être tirée de la divergence entre des quantités de produits fabriqués sans détour capitaliste et les quantités de produits fabriqués avec ce détour. »¹

Or, si nous considérons les mobiles des capitalistes et des ouvriers, on constate l'état de fait suivant. Pour l'ouvrier, il n'est pas question d'un choix entre l'un ou l'autre processus de production, pour la simple raison qu'en tant qu'ouvrier il n'a aucune possibilité d'accéder à une production indépendante. En ce qui concerne l'ouvrier une telle façon de *poser* la question est à elle seule tout bonnement absurde. Mais en ce qui concerne les capitalistes, les armes de Böhm-Bawerk se retournent contre lui-même, car : le travail, en tant que moyen de production permet au capitaliste d'emprunter n'importe quel « détour » ; les florins actuels resteraient du capital mort s'ils n'étaient pas fécondés par le travail. En d'autres termes : les « biens actuels » n'ont de sens pour le capitaliste que dans la mesure où il peut les transformer en travail, (nous faisons abstraction des autres moyens de production). S'agissant ici de la confrontation de *l'argent* et du *travail* (sans parler des biens d'usage qui, comme tels, sont absolument superflus pour le capitaliste), *le travail possède du point de vue du capitaliste une valeur subjective supérieure*. C'est ce qui découle du simple fait de l'échange; si le capitaliste n'avait pas avantage à acheter le travail, c'est-à-dire s'il ne l'avait pas subjectivement évalué à un taux plus élevé sur ses florins, il ne se serait pas avisé de l'acheter. Car le capitaliste envisage à l'avance le profit qu'il peut réaliser — c'est ce qui le guide dans chacune de ses évaluations.

Formulons maintenant la question d'une autre manière. Supposons qu'il s'agit de 1.000 florins actuels et futurs. Le capitaliste évaluera-t-il les 1.000 florins actuels à un taux plus élevé que les 1.000 florins futurs ? Sans aucun doute. Pourquoi ? Mais pour la simple raison que « l'argent fait de l'argent ». La supériorité accordée à l'argent comptant repose sur des opérations de crédit, donc en dernière instance sur le profit. Cet exemple *caractéristique* de la société capitaliste ne saurait expliquer le « revenu sans travail », car cet exemple suppose précisément celui-ci. Par ailleurs, il y a une autre manière encore de prouver que la supériorité de valeur des biens actuels ne peut servir d'explication à la formation du profit. Nous avons vu qu'en analysant la « troisième raison », l'argument principal de Böhm-Bawerk en faveur de la surestimation des biens actuels et de *l'explication du profit*, consiste dans le fait que les biens actuels permettent l'emploi de méthodes productives. Admettons un moment que cet avantage des biens actuels soit réel. Imaginons encore que le capitaliste, ne disposant pas d'argent comptant, soit obligé de se procurer de l'argent à intérêt, afin de bénéficier des processus de production prolongés. Il est évident que son *profit* ne peut s'expliquer par la supériorité de la somme actuelle sur la somme future. Ce qui démontre que la « troisième raison » est également fausse.

Nous venons d'examiner sous divers angles l'argument principal de Böhm-Bawerk, et nous avons toujours abouti au même résultat : cette argumentation repose sur des bases entièrement scolastiques, tirées par les cheveux, d'une part contraires à la réalité (l'évaluation de l'ouvrier et du capitaliste) de l'autre en contradiction avec elle-même (telle la « troisième raison », qui dérive plus

¹ Stolzmann, *loc. cit.*, p. 320; comparez aussi Bortkiewicz, *loc. cit.*, p. 943, etc.

ou moins des deux premières, la définition de la valeur des biens de jouissance par la valeur des biens de production et inversement, etc.). Ses efforts pour ramener le profit à la diversité technique des différentes entreprises (voies de production plus longues, plus courtes) couvrent visiblement le désir de voiler les raisons générales du profit, lesquelles tiennent à la situation de classe de la bourgeoisie — profit dont l'emploi d'une terminologie bizarre et l'argumentation scolastique, sophistiquée, ne vise pas à expliquer mais au contraire à voiler la formation.

3. *Le fonds de subsistance. L'offre et la demande des biens actuels.*

L'origine du profit.

Il nous reste à répondre à la question de savoir ce que sont en définitive les « biens actuels », dont l'échange contre des biens futurs — le travail — est censé être la cause de la formation du profit. A cette question Böhm-Bawerk répond par sa thèse sur le « fonds de subsistance ».

« ... Dans une économie, l'offre en avances de subsistance consiste, à peu de chose près, dans la somme totale de son état de fortune, — à l'exception des biens fonciers. Ce stock a pour fonction d'entretenir la population pendant le laps de temps qui va de la mise en œuvre de ses forces productives originelles à l'obtention de son fruit consommable, c'est-à-dire durant la période de production sociale moyenne; période de production sociale que l'on peut compter d'autant plus largement que la réserve de fortune accumulée est importante. »¹

« Ce qui se présente sur le marché comme offre de crédits de subsistance, c'est en fait le stock entier de fortune accumulée par la société, sauf la partie insignifiante qui consomme son propre avoir. »²

« Le stock de fortune entier de l'économie sert de fonds de subsistance ou fonds de crédit d'où la société tire sa subsistance durant la période de production sociale habituelle. »³

Le « stock de fortune » total de la société comporte également des moyens de production, c'est-à-dire des éléments matériels du capital constant, impropres à la consommation immédiate, ce qui n'empêche pas Böhm-Bawerk d'incorporer ce « stock de fortune » au *fonds de subsistance* sous prétexte qu'il se produit une « maturation » constante des biens futurs en biens actuels.

Il faut encore préciser la position des partis, c'est-à-dire des acheteurs et des vendeurs qui font commerce des divers biens actuels et futurs. En ce qui concerne *l'offre de biens actuels*, Böhm-Bawerk souligne ceci : *l'ampleur* de l'offre de moyens de subsistance consiste dans l'ensemble des biens capitaux accumulés, à l'exception des biens fonciers et déduction faite des sommes que « dépensent à titre de prêts ou à titre définitif d'une part les possesseurs en voie d'appauvrissement, d'autre part ceux qui produisent par leurs propres moyens indépendants »⁴.

« L'intensité de l'offre » est⁵ telle que « pour les capitalistes la valeur d'usage subjective des

¹ *Théorie positive*, p. 525.

² *Ibid.*, p. 527.

³ *Ibid.*, p. 528.

⁴ *Ibid.*, p. 528.

⁵ La partie consacrée à la valeur nous a appris que du point de vue de l'école autrichienne il est important de connaître non seulement la quantité des biens offerts, et demandés (« ampleur » de l'offre et de la demande), mais aussi les estimations subjectives d'une unité, conçue par l'un et l'autre parti (« intensité »). Seul, le résultat du rapport entre ces

biens actuels *ne dépasse pas* celle des valeurs futures. A la limite ils seraient donc prêts à donner pour dix florins disponibles dans deux ans, ou, ce qui revient au même, pour une semaine de travail qui leur rapporte dix florins en deux ans, près de dix florins actuels »¹.

La demande de biens actuels provient :

1° De nombreux ouvriers salariés. Une partie d'entre eux évalue son travail à 5 florins, une autre partie même à 2 florins 1/2 (!!)

2° D'un petit nombre de personnes, à la recherche de crédits de consommation, qui sont prêts à payer un certain agio pour des biens actuels.

3° D'une série de petits producteurs indépendants, à la recherche de crédits de production dont ils ont besoin pour prolonger la période de production.

Etant donné que pour tous les vendeurs, prétend ensuite Böhm-Bawerk, l'estimation des biens actuels et futurs est à peu près la même, mais que les acheteurs surestiment les biens actuels, la résultante dépend de la prépondérance numérique de l'un ou de l'autre.

Il s'agit donc de prouver « que l'offre en biens actuels doit être numériquement dépassée par la demande »².

C'est ce que Böhm-Bawerk essaye de prouver de la manière suivante : « Dans toute nation, fût-elle la plus riche, dit-il, l'offre trouve ses limites dans l'état momentané de la fortune nationale. La demande, par contre, est une grandeur pratiquement illimitée : son degré d'accroissement est au moins égal à celui du pouvoir de rendement de la production, et même chez les nations les plus riches ce degré dépasse de beaucoup l'état de la possession du moment. »³ La prépondérance est donc du côté de la demande. Et comme le prix de marché est forcément plus élevé que le prix offert par l'acheteur exclu de la lutte concurrentielle et qu'en outre ce prix contient déjà un certain agio pour biens actuels (la surestimation des biens actuels par les acheteurs), le prix de marché contiendra lui aussi un certain agio pour biens actuels⁴. « Intérêt et agio — dit Böhm-Bawerk — sont inévitables. »⁵

Tel est le point final de la théorie du profit de Böhm-Bawerk. Passons maintenant à son analyse critique.

Ce qui frappe avant tout, c'est le caractère artificiel et contradictoire de la notion de « fonds de subsistance ». Le « fonds de subsistance » qui est censé comprendre les seuls biens actuels, implique tout ce qui n'est pas bien foncier et article de consommation des capitalistes, c'est-à-dire qu'il implique tous les moyens de production. Böhm-Bawerk se croit autorisé à adopter cette idée du fait

deux grandeurs donne lieu à des prix déterminés.

¹ *Ibid.*, p. 538, Böhm-Bawerk reconnaît donc que les capitalistes n'évaluent pas les biens actuels à un taux plus élevé que les biens futurs.

² *Ibid.*, p. 541.

³ *Ibid.*, p. 541. Ici, la concurrence entre capitalistes par suite du crédit à la production est considérée comme la cause principale de la formation du profit.

⁴ Comparez p. 540.

⁵ *Ibid.*, p. 541.

que les biens futurs deviennent par « maturation » des biens actuels, les moyens de production se transformant en articles de consommation. Mais ceci n'est juste qu'à demi, car les moyens de production se transforment non seulement en moyens de consommation mais également en moyens de production. Au cours du processus de reproduction sociale il faut fabriquer non seulement des biens de consommation mais aussi des moyens de production. Qui plus est, dans une reproduction élargie la part des moyens de production augmente sans cesse — par rapport au coût en travail. Il est donc tout à fait inadmissible d'éliminer le capital constant de l'analyse. Au fond, Böhm-Bawerk répète la vieille erreur d'Adam Smith relevée par Marx dans le Livre II du *Capital*, erreur qui consiste à décomposer la valeur de la marchandise en v (capital variable) et pl (plus-value), tout en négligeant complètement c (capital constant).

« Raison de plus — dit Marx — pour que A. Smith [Böhm-Bawerk, N.B.] ait dû s'apercevoir que la valeur des moyens de production fabriqués annuellement qui égale la valeur des moyens de production en circulation à l'intérieur de cette sphère de production — les moyens de production qui servent à fabriquer des moyens de production — c'est-à-dire une part de valeur égale à la valeur du capital constant ici employé, est une part absolument exclue ici de toute composante de valeur engendrant un revenu, non seulement en raison de la forme naturelle sous laquelle cette valeur existe, mais encore à cause de sa fonction de capital. »¹

Cette notion du « fonds de subsistance » est plus insensée encore lorsqu'il s'agit d'une *confrontation* de biens actuels et futurs. Car le propos de Böhm-Bawerk est d'élucider le rapport d'échange entre les biens actuels d'une part et les biens futurs (travail), de l'autre. Les biens actuels et les biens futurs auraient dû s'opposer ici dans leur polarité ; dans cette optique le fonds de subsistance ne peut être que *la totalité des biens actuels offerts sur le marché*. Böhm-Bawerk lui-même a intitulé le paragraphe en question : « Le marché général des moyens de subsistance. » Aussi Böhm-Bawerk en soustrait-il fort logiquement les biens de consommation « biens actuels » — qui entrent dans la consommation individuelle des capitalistes, car sur le marché, ces biens ne font pas l'objet de la demande des travailleurs. Mais, d'autre part il inclut dans ce fonds des moyens de production, qui sont de toute évidence des biens futurs, en les opposant ensuite au travail, — bien également futur — quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre ces deux catégories de biens. De plus, Böhm-Bawerk inclut dans la demande celle des personnes à la recherche de crédit productif, c'est-à-dire des personnes dont la demande ne va pas à des biens de jouissance, mais à des moyens de production (l'ouvrier veut manger, le capitaliste veut « prolonger les processus de production »). Tout l'échafaudage prend ainsi l'aspect d'un incroyable brouillamini d'éléments hétérogènes. D'autre part, la seule raison pour laquelle les personnes qui cherchent du crédit de production peuvent être assimilées à des ouvriers, c'est que les deux catégories perçoivent l'équivalent de marchandises sous forme *d'argent*. C'est *uniquement* de ce point de vue que l'on peut dire : « Le marché de l'emprunt et celui du travail sont deux marchés où ... les marchandises demandées et offertes sont les mêmes, c'est-à-dire des biens actuels ... Ouvriers salariés et demandeurs de crédits sont donc deux branches de *la même* demande; leurs effets prennent appui les uns sur les autres, forment conjointement le prix. »² C'est seulement sur le plan de la monnaie que l'on peut considérer ces deux catégories ensemble. Car dès que l'on envisage la demande de « *biens de jouissance* »,

¹ Karl Marx, *Le Capital*, L. II, p. 339. Cf. aussi au même endroit le chapitre sur la théorie de Smith relatif à la dissociation de la valeur d'échange en $v + pl$.

² *Théorie positive*, p. 524.

autrement dit le « marché des moyens d'existence », toute ressemblance entre l'ouvrier et le demandeur de crédits de production s'évanouit.

Analysons maintenant le rapport entre la demande de biens actuels et leur offre. La théorie de Böhm-Bawerk rend à ce sujet deux sons de cloche. D'une part, tout l'édifice théorique semble reposer sur l'achat de travail en tant que fait social, le profit étant dérivé de la sous-estimation des biens futurs de la part des *ouvriers* ; d'autre part, c'est la demande de biens actuels de la part des demandeurs de crédits de production qui en dernière instance est censée fournir l'explication du profit.

Dans le premier cas, c'est la concurrence entre ouvriers — dans le second, celle des capitalistes entre eux qui joue le rôle décisif. Cette dernière idée¹ ne résiste pas à la critique, ne serait-ce que parce qu'elle ne saurait expliquer la source du profit de la classe capitaliste ; le marché de l'emprunt, le paiement d'intérêts sur emprunt — tout cela n'est qu'une redistribution des valeurs entre deux groupes de la même classe capitaliste; mais cette *redistribution* n'explique pas non plus l'*origine* du surplus de valeur. Théoriquement, on peut imaginer une société où il n'existe pas de marché d'emprunt du tout, ce qui n'abolirait nullement l'existence du profit. Il ne nous reste donc qu'à considérer la concurrence des ouvriers entre eux comme fondement du profit. Ici les choses se présentent pour Böhm-Bawerk de la façon suivante, comme nous l'avons déjà indiqué : les capitalistes avancent aux ouvriers les moyens de subsistance (achat de travail) étant entendu que les ouvriers estiment leur travail à un taux inférieur à celui du produit futur ; d'où l'agio sur les biens actuels. La prépondérance numérique des ouvriers a pour effet de former *sur le marché* l'agio tiré des biens actuels. On pourrait en conclure que le profit provient justement de la position socialement faible de la classe ouvrière. Mais comme la moindre allusion à cette idée fait sortir notre professeur de ses gonds, il ne se lasse pas, en dépit des contradictions qui en résultent, d'affirmer que tous les ouvriers trouvent toujours du travail, que la demande de travail n'est nullement inférieure à l'offre, et que par conséquent on ne saurait considérer la concurrence entre les ouvriers comme la source du profit. Voici un exemple de ce genre de raisonnement :

« Or, les conditions défavorables aux acheteurs peuvent être compensées par une concurrence vivace parmi les vendeurs. Si les vendeurs sont peu nombreux, ils ont en revanche plus de biens actuels à faire fructifier... C'est heureusement la règle générale dans la vie. »²

Mais laissons ces faux pas, si importants soient-ils au point de vue théorique. Admettons que le profit résulte malgré tout de l'achat de bien futur — du travail — et voyons comment les choses se passent dans la réalité entre capitalistes et ouvriers et comment Böhm-Bawerk se les figure. C'est ici que l'on tombe sur une réflexion qui renverse toutes les conceptions de Böhm-Bawerk : car sa théorie repose sur l'hypothèse selon laquelle le capitaliste fait au travailleur une avance ; en effet ses idées principales supposent que le travail mûrit peu à peu et que ce n'est qu'à l'état de maturité complète qu'il fournit le profit; la différence de valeur entre le coût et la recette résulterait de ce que le travail serait payé *avant que ne commence le processus de travail*, c'est-à-dire que ce paiement correspond à la valeur que possède le travail en tant que « bien futur ». *Mais c'est précisément cette*

¹ Cf. par exemple, les pp. 541, 542, 543, 544 de la *Théorie positive*. Nous en laissons de côté les arguments concernant les personnes à la recherche de crédit de consommation, car Böhm-Bawerk n'attribue presque aucune importance à ces arguments. Cf. note, p. 296.

² *Ibid.*, p. 575, souligné par l'auteur.

hypothèse, fondée sur rien, qui est contraire à la réalité. En fait les choses se passent de façon inverse : ce n'est pas le capitaliste qui avance le salaire à l'ouvrier, mais celui-ci qui avance au capitaliste sa force de travail. Le paiement ne se fait pas avant, mais après le processus de travail. Ce fait se vérifie notamment dans le salaire aux pièces, où le salaire dépend du nombre de pièces achevées. « Mais l'argent que l'ouvrier reçoit du capitaliste, il le perçoit seulement après lui avoir fourni l'usage de sa force de travail, une fois que celle-ci est déjà réalisée dans la valeur du produit du travail. Le capitaliste tient cette valeur entre ses mains avant de la payer... Elle [la force de travail, N.B.] a déjà fourni sous forme de marchandise l'équivalent payable à l'ouvrier avant que le capitaliste ne la lui paye sous forme d'argent. L'ouvrier crée donc lui-même le fonds monétaire qui sert au capitaliste à le payer. »¹ Sans doute existe-t-il des cas où le paiement se fait à l'avance; mais d'abord ce phénomène n'est nullement *caractéristique* de la vie économique moderne, ensuite il n'entame en rien notre affirmation. Car s'il y a profit même lorsque le salaire est payé au terme du processus de travail, il est évident que son existence doit être due à quelque autre phénomène et nullement à la différence entre biens actuels et biens futurs.

Il faut considérer comme un phénomène de cet ordre le pouvoir social du capital, qui repose sur le fait que les capitalistes en tant que classe ont monopolisé les moyens de production, ce qui oblige l'ouvrier à céder une partie de son produit. L'inégalité sociale, l'existence d'antagonismes sociaux — voilà le fait fondamental de la vie économique moderne ; ce sont ces rapports de classes dans le domaine économique, c'est-à-dire les rapports de production, qui constituent la « structure économique », caractéristique de la société capitaliste ; toute théorie qui néglige l'analyse de cette structure est condamnée d'avance à l'impuissance. Mais la volonté de dissimuler l'antagonisme de classe est telle que la science bourgeoise moderne s'applique à échafauder mille « déclarations » insipides, à accumuler des arguments vides de sens, à élaborer des « systèmes » entiers, à exhumer des « théories » depuis longtemps oubliées, et à rédiger des monceaux de volumes — à seule fin de prouver que « dans la nature du profit... il n'est rien par quoi il pourrait paraître contraire à l'équité et à la justice ».

¹ Karl Marx, *Le Capital*, L. II, p. 355.

CONCLUSION

Si l'on considère l'ensemble du « système » de Böhm-Bawerk et si l'on essaye ensuite d'apprécier le poids spécifique de ses diverses parties, on constate que sa *théorie de la valeur* forme la base de sa *théorie du profit*. La théorie de la valeur n'est donc qu'un simple expédient. Cela ne vaut pas seulement pour Böhm-Bawerk. Wieser se sert de la théorie de la « valeur ajoutée » pour en faire dériver la part du capital, du travail et du bien foncier, d'où l'on conclut ensuite, par substitution de termes, aux parts des capitalistes, des ouvriers et des propriétaires fonciers, comme s'il s'agissait de grandeurs « naturelles », n'ayant rien à voir avec l'exploitation *sociale* du prolétariat. Il en est de même chez Clark, représentant le plus éminent de l'école américaine. Toujours un seul et même motif : la théorie de la valeur est une entreprise théorique servant à justifier l'ordre social moderne ; c'est là la « valeur sociale » que revêt la théorie de l'utilité marginale pour les classes qui ont intérêt à maintenir cet ordre social. Moins cette théorie est fondée en logique, plus fortement on s'y rattache psychologiquement, ne voulant pas abandonner la vue bornée dont l'état *statique* du capitalisme trace les limites. Ce qui caractérise au contraire le marxisme, c'est avant tout l'ampleur de vue, fondement de tout son système, la conception dynamique à partir de laquelle le capitalisme n'est considéré que comme une phase du développement social. L'économie politique marxiste va même jusqu'à se servir de la loi de la valeur comme d'un moyen d'investigation de la loi du mouvement qui régit l'ensemble du mécanisme capitaliste. Le fait que la catégorie prix, dont l'explication repose essentiellement sur la théorie de la valeur, constitue une catégorie générale du monde des marchandises, ne suffit nullement à faire de l'économie politique en tant que telle une « chrématistique » — au contraire : l'analyse des rapports d'échange dépasse les limites de l'échange, à condition que le problème soit correctement posé. Du point de vue marxiste, l'échange lui-même n'est qu'une des formes, historiquement passagères, de la distribution des biens. Mais comme toute forme de distribution occupe une place déterminée dans le processus de reproduction des conditions de production qui lui correspondent, il est clair que seules les conceptions étiologiques propres à toutes les tendances de la pensée théorique bourgeoise, permettent de s'en tenir aux rapports de marché ou de fonder les investigations sur le « stock de marchandises » existant. Ceux qui se contentent de l'analyse des « richesses vénales » circulant sur le marché, pas plus que ceux qui fixent leur attention sur le rapport entre la chose consommée, le « bien » donnée à l'avance, et l'individu économique, ne peuvent comprendre le rôle fonctionnel de l'échange en tant que phénomène obéissant à une loi nécessaire, et inhérente à une société faite de producteurs de marchandises. Cependant, la manière dont il faut poser le problème est très claire : « Dans l'exécution de tous les actes d'échange de cette société [c'est-à-dire d'une société productrice de marchandises] il se produira ce qui, dans une société communiste consciemment organisée, sera ordonné par l'organe central de la société : ce qui produit et combien, où et qui produira. Bref, l'échange fournira aux producteurs de marchandises la même indication que l'administration, qui règle consciemment la production et l'ordre du travail, etc., fournira aux membres de la société socialiste. La tâche de l'économie théorique consiste à trouver la loi de l'échange ainsi déterminé. De cette même loi découlera la réglementation de la production dans les sociétés productrices de marchandises, tout comme des lois, ordonnances et décrets des administrations socialistes découlera le cours non perturbé de l'économie socialiste. Seulement, cette loi ne dictera pas directement et consciemment l'attitude humaine dans la production, mais agira à la manière d'une loi naturelle avec

une force naturelle sociale. »¹

Autrement dit : ce qui fait l'objet de nos recherches, c'est une société de producteurs de marchandises construite anarchiquement, qui se développe et grandit, c'est-à-dire qu'un certain système subjectif soumis aux conditions de l'équilibre dynamique nous est donné. La question qui se pose est de savoir *comment, étant donné ces conditions, cet équilibre est possible*. La théorie de la valeur-travail fournit une réponse à cette question.

La société humaine ne peut se développer que par l'accroissement de ses forces de production, c'est-à-dire par la productivité du travail social². Dans l'économie marchande ce fait fondamental s'exprime à la surface des phénomènes, c'est-à-dire sur le *marché*. Un fait empirique, fondement de la théorie de la valeur-travail, nous apprend qu'à mesure que la productivité du travail augmente, les prix baissent. D'autre part, c'est précisément la fluctuation des prix dans l'économie marchande de la société qui provoque la *redistribution des forces de production*. Et voilà comment les phénomènes de marché s'enchaînent à ceux de la reproduction, c'est-à-dire à ceux du dynamisme de tout le mécanisme capitaliste à l'échelle sociale.

La corrélation entre le phénomène fondamental, à savoir le développement des forces productives, et les prix qui se forment objectivement, une fois donnée, la question de ce qui fait *la caractéristique* de cette corrélation se pose. Une analyse plus serrée montre que cette corrélation est de nature fort complexe. Le livre III du *Capital* de Marx traite précisément de la nature de cette corrélation.

C'est ainsi que la loi de la valeur nous apparaît comme une loi objective qui exprime la corrélation entre différentes catégories de phénomènes sociaux. Rien n'est donc plus absurde que de voir dans la théorie marxiste une « éthique ». La théorie marxiste ne connaît que des lois causales et ne saurait en connaître d'autres. La théorie de la valeur dévoile ces rapports de causalité qui expriment non seulement les lois qui régissent le marché, mais celles de tout le système mouvant dans sa totalité.

Il en va de même du problème de la distribution. Le processus de distribution s'exprime en formules de valeur. Le rapport « social » entre le capitaliste et l'ouvrier s'exprime par une formule « économique », car la force de travail devient marchandise; mais une fois devenue marchandise et entrée dans le circuit de la circulation des marchandises, elle tombe d'emblée par là même, sous la loi élémentaire du prix et de la valeur. De même que dans le domaine de la circulation des marchandises en général le système capitaliste ne saurait exister sans l'action régulatrice de la loi de la valeur, le capital ne saurait reproduire sa propre domination sans les lois inhérentes à la reproduction de la force de travail comme telle. Mais dans la mesure où la force de travail dépensée développe plus d'énergie de travail social qu'il n'en faut pour la reproduction sociale de celle-ci,

¹ R. Hilferding, *Le Capital Financier*, pp. 2-3.

² Un ancien économiste, à peu près inconnu, M. F. Canard a formulé cette idée marxiste de façon fort juste, pas plus mal en tout cas que Rodbertus, tant vanté ; voir ses *Principes d'économie politique* (Paris, an X, 1801). Dans cet ouvrage, couronné par l'Académie, Canard écrit : « ainsi, ce n'est qu'à son activité et à son travail qu'il doit cette grande différence qui sépare l'homme civilisé de l'homme naturel ou du sauvage ! » (p. 3). « Il faut donc distinguer dans l'homme le travail nécessaire à sa conservation et le travail superflu » (p. 4). « Ce n'est qu'en amassant une quantité de travail superflu que l'homme a pu sortir de l'état sauvage, et se créer successivement tous les arts, toutes les machines, et tous les moyens de multiplier le produit du travail en le simplifiant » (p. 5).

dans cette mesure il y a possibilité de plus-value, qui, en raison des lois de la circulation des marchandises, est continuellement mise à la disposition des acheteurs de la force de travail, c'est-à-dire des propriétaires de moyens de production. Le développement des forces qui, dans la société capitaliste, s'accomplit à travers le mécanisme de la concurrence prend alors la forme de l'accumulation de capitaux, dont dépend ensuite le mouvement de la force de travail; en même temps le développement des forces productives s'accompagne constamment de l'élimination et du dépérissement de groupes entiers de production, tandis que la valeur-travail individuelle des marchandises dépasse leur valeur-travail sociale.

Ainsi la loi de la valeur est-elle la loi fondamentale du système capitaliste en mouvement. Il va de soi qu'il s'accompagne de « perturbations » continues, étant l'émanation de la nature contradictoire de la société capitaliste. Il va de soi que la structure contradictoire de la société capitaliste, qui la conduira inévitablement à la faillite, finira aussi par faire échouer la loi capitaliste « normale », celle de la valeur¹. Mais dans la nouvelle société la valeur perdra son caractère fétichiste, elle ne sera plus la loi aveugle de la société sans sujet, c'est-à-dire qu'elle cessera d'être valeur.

Tels sont les traits généraux de la théorie marxiste, l'économie politique du prolétariat. Elle déduit les « lois du mouvement » de la structure sociale spécifique, mais c'est là une déduction réelle.

C'est justement parce que le marxisme dépasse le cadre étroit des vues bourgeoises qu'il excite la haine de plus en plus forte de la bourgeoisie. La collaboration sociale en matière de sciences sociales — et tout particulièrement en ce qui concerne la théorie de l'économie, — ne s'est nullement renforcée; au contraire, on enregistre une différenciation de plus en plus aiguë. Actuellement l'économie bourgeoise ne peut progresser que dans la mesure où elle s'en tient au cadre d'une science purement descriptive. En cela elle peut accomplir et accomplit effectivement une tâche socialement utile. On ne peut naturellement pas accepter de bonne foi tout ce qui a été fourni en ce domaine. Car toute description, même la plus « pure », se fait d'un certain point de vue: le choix du matériel, la mise en relief de tel moment, l'attention insuffisante portée à tel autre, etc., tout cela est déterminé par ce qu'on appelle les « idées générales » des auteurs en question. Une attitude critique permet toutefois de glaner dans ces travaux d'abondants matériaux dont on peut tirer parti. En ce qui concerne la théorie proprement dite, l'exemple de Böhm-Bawerk montre au contraire qu'on se trouve dans un désert. Faut-il en conclure que les marxistes ne doivent y prêter aucune attention? Nullement. Car le processus de développement de l'idéologie prolétarienne est un processus de *lutte*. Si sur le plan économique et politique le prolétariat avance à travers la lutte incessante contre les éléments hostiles, il en va de même aux niveaux supérieurs de l'idéologie. Celle-ci ne tombe pas du ciel comme un système complet dans toutes ses parties, mais s'élabore à travers un processus de développement difficile et pénible. La critique des opinions adverses est non seulement un moyen de défense directe contre les assauts de l'ennemi, mais encore un moyen d'aiguiser nos propres armes: critiquer le système adverse, c'est avant tout approfondir le sien. Une autre raison encore rend nécessaire l'étude attentive de l'économie bourgeoise. La règle qui vaut pour la lutte idéologique s'applique également à toute lutte directe et pratique. Il faut tirer profit de

¹ La faillite du capitalisme qui s'est déjà produite en Russie et qui commence à se produire dans l'Europe entière fait que le produit, sous sa forme de substance matérielle, prend les premières places et que le produit en tant que valeur est repoussé à l'arrière-plan. Du point de vue capitaliste, c'est justement en cela que consiste « l'anomalie » de la situation.

toutes les contradictions de l'ennemi, de toutes ses dissensions. C'est que malgré la communauté du but — l'apologie du capitalisme — il a toujours existé une grande diversité d'opinions parmi les savants bourgeois. Tandis qu'en ce qui concerne la théorie de la valeur, un certain accord a été atteint sur la base élaborée par l'école autrichienne, pour ce qui est de la distribution, presque chaque théoricien crée son système à lui, tout en se référant à la vérité première de la théorie de la valeur. Mais ceci ne fait que prouver une fois de plus combien la tâche est difficile à résoudre — ne fût-ce qu'au point de vue purement logique — et quel « travail cérébral » elle exige des scolastiques modernes. Toutefois, cette circonstance facilite grandement la tâche de la critique en lui permettant de découvrir les faux pas logiques en général, ainsi que les autres points faibles de l'adversaire. De sorte que la critique de l'économie bourgeoise favorise le développement de la science économique propre du prolétariat. A présent la science bourgeoise ne prétend même plus viser à la connaissance des rapports sociaux. Elle se contente d'en faire l'apologie. Le marxisme est seul à occuper le champ de bataille scientifique, il ne craint pas d'analyser les lois du développement social, quand même celles-ci signifieraient la ruine infaillible de la société actuelle. En ce sens le marxisme fut et reste le drapeau rouge théorique, la bannière autour de laquelle se rassemblent tous ceux qui ont le courage de faire hardiment face à l'orage qui approche.

Annexe I¹

N.I. Boukharine

LE CONCILIATIONNISME THEORIQUE

La théorie de la valeur de Tougan-Baranovsky²

Les hommes qui avaient encore des prétentions scientifiques et désiraient être plus que de simples sophistes et sycophantes des classes supérieures, cherchèrent alors à concilier l'économie politique du capital avec les réclamations du prolétariat qui entraient désormais en ligne de compte. De là un éclectisme édulcoré.

K. Marx³

L'évolution rapide des ex-« marxistes légaux » des années 1890, exprime une tendance bien déterminée, à savoir : la naissance d'une idéologie libéral-bourgeoise, opposée non seulement à celle des *narodniki* (populistes) hostiles au capitalisme, mais aussi à celle du prolétariat révolutionnaire, c'est-à-dire au *marxisme*. Cette tendance unie, comme tout phénomène social, était cependant de nature complexe. Tous les défenseurs de la « nouvelle » idéologie bourgeoise ne déployaient pas la même rapidité pour aller « du marxisme à l'idéalisme »⁴. Dans la furieuse cavalcade vers le « nouveau jalon », les uns ont déjà atteint la ligne d'arrivée, d'où ils contemplent d'un regard altier les

¹ **Notice des éditeurs de MIA** : L'article publié dans cette annexe fut d'abord édité en russe dans un recueil de travaux théoriques publié en 1924 : *Ataka* puis en complément à *L'économie politique du rentier* (publié en 1925). Comme pour cet ouvrage, sa rédaction peut être située en 1914, voire en 1913, lorsque Boukharine exilé en Autriche envoyait des articles à la revue *Prosvechchenie* (Lumières). Une traduction française réalisée d'après le texte allemand (par Jean-Marie Brohm) figure dans : *L'économie politique du rentier*, EDI, Paris, 1967, réédité en 1972, p. 191-201 (réédité en 2010 par Syllepse, pp. 199-208) sous le titre « Politique de réconciliation dans la théorie ». La traduction présentée ici est réalisée d'après l'original russe (traduction : Sylvestre Jaffard).

² Note de Boukharine (1925) : Cet article a été écrit en son temps pour la revue marxiste *Prosvechchenie* (Lumières). Il s'agit d'une analyse de la théorie éclectique du « principe de coalition » dans la théorie de la valeur. En tant que telle, nous la proposons également dans notre ouvrage. Il va bien sûr de soi que certains passages de cet article, qui n'ont aucun rapport direct avec le côté logique de la théorie de [Tougan](#), ont vieilli. Ils ont été dépassés dans une large mesure par les événements. Nous conservons pourtant le tout dans son premier état, d'autant que certaines prédictions se sont littéralement réalisées (par exemple monsieur S. Boulgakov a pris l'habit), et monsieur Tougan lui-même a réussi à devenir ministre du gouvernement contre-révolutionnaire. Il est intéressant de voir P. P. Maslov s'adonner à une gymnastique à la Tougan.

³ La citation vient de la [postface à la seconde édition allemande du Capital](#) (1873), ES, t. 1, p. 25 (note de la MIA).

⁴ *Du marxisme à l'idéalisme*, titre d'un livre de Sergueï Boulgakov (1903) (note de la MIA).

retardataires ; d'autres sont presque arrivés ; d'autres clopinent loin à l'arrière. De ce point de vue, il est très intéressant de considérer les participants *individuels* de cette compétition. Voici [S. Boulgakov](#) « ancien marxiste », professeur d'économie politique, à qui il ne manque que la soutane pour faire un « très docte prêtre » typique, croyant au diable et à tous les « mystères ». A ses côtés, un autre ancien marxiste, également chrétien, Monsieur [N. Berdiaev](#), qui se livre avec prédilection (qui n'a pas son dada !) à des raisonnements sur l' « Aphrodite terrestre » et l' « Aphrodite céleste ». Un peu à l'écart se tient l'inimitable [Piotr Strouvé](#), cette artillerie lourde de l'érudition cadet-octobriste. Tous ces hommes vénérables ont rompu une fois pour toutes avec leur passé ; ils se plantent fermement sur les nouveaux lieux et ne veulent rien avoir de commun avec leur « péché de jeunesse » ; ils s'avancent, purs de tout compromis — ces chevaliers du capitalisme russe. Et voici que loin derrière, mais visiblement soucieux de rattraper ses collègues, on voit trotter un autre ancien marxiste, à présent conseillers des industriels, le professeur [Tougan-Baranovsky](#). Il s'est mis à grommeler sur le christianisme plus tard que les autres ; il ne fait pas encore de l'œil au rapporteur des nouveaux temps [V. Rozanov](#), il continue de faire les yeux doux au marxisme, et c'est pourquoi certaines personnes naïves le considèrent encore comme presque « rouge ». En un mot, c'est un « conciliateur ». Il ne peut se décider à s'enrôler entièrement et franchement chez les ennemis du prolétariat et de sa théorie ; il préfère simplement, dit-il, « nettoyer le marxisme des éléments non scientifiques », ainsi qu'il le formule. C'est justement ainsi qu'il peut induire en erreur, c'est là le côté le plus pernicieux de son activité théorique. Il ne cherche pas simplement à « rejeter » la théorie de la valeur, il s'efforce de la « réconcilier » avec la théorie de [Böhm-Bawerk](#), ce porte-parole classique des concupiscences bourgeoises. Le lecteur va à présent observer les résultats des efforts de Tougan-Baranovsky dans la question du problème centrale de toute l'économie politique — la question de la *théorie de la valeur*.

1. La « formule » de Monsieur Tougan

M. Tougan-Baranovsky chante, avant tout, les louanges de Böhm-Bawerk. « Le grand mérite de la nouvelle théorie (c'est-à-dire de la théorie des économistes autrichiens *N.B.*) consiste dans sa promesse de mettre fin une fois pour toutes à la discussions sur la valeur ; en donnant une explication complète (!) et exhaustive (!!) de *tous* les aspects du processus de valorisation, en partant d'un principe fondamental »¹ — voilà la « valeur » de la nouvelle école de M. Tougan.

Et ailleurs : « La théorie de l'utilité marginale restera toujours la doctrine fondamentale sur la valeur — elle peut éventuellement être complétée et modifiée dans des détails à l'avenir, mais ses idées fondamentales constituent *κτημα ες αι* (l'acquis immortel) de la science économique. »²

« L'acquis immortel de la science », voilà de grands mots ! En réalité cet « acquis » est bien chétif, mais pour l'instant, nous n'allons pas répondre à M. Tougan, et nous allons passer d'abord à sa « plate-forme unificatrice ».

Selon l'enseignement des partisans de l'école autrichienne, la valeur d'une chose est déterminée par sa valeur marginale. Cette valeur marginale dépend à son tour de la *quantité* de biens du type donné. Plus la quantité est grande, plus la demande est « saturée », moins l'appétit est impérieux, plus bas tombe l'utilité marginale du bien en question. L'école autrichienne termine donc son analyse en supposant comme donnée une masse déterminée, une quantité déterminée de biens à évaluer.

¹ Tougan-Baranovsky, *Précis d'Economie Politique*, p. 40, 2^e éd., 1911 (russe).

² *Ibidem*, p. 55.

Monsieur Tougan-Baranovsky pose de façon très raisonnable la question suivante : par quoi cette *quantité* de biens est-elle déterminée ? A son avis, la quantité de biens dépend du « plan économique », c'est-à-dire de telle ou telle répartition de la force de travail humain dans les différentes branches de la production. Mais dans l'établissement de ce plan économique la *valeur-travail* joue le « rôle décisif ».

« L'utilité marginale est l'utilité des dernières unités de chaque espèce de produit » dit notre auteur, « elle change selon l'ampleur de la production. Nous pouvons abaisser ou augmenter l'utilité marginale au moyen de l'amplification ou de la restriction de la production. En revanche, la valeur-travail d'une unité de produit est quelque chose de donné objectivement, et qui ne dépend pas de notre volonté. Il s'ensuit que dans l'établissement d'un plan économique, le moment déterminant doit être la valeur-travail, et c'est l'utilité marginale qui doit être déterminée. En termes mathématiques, l'utilité marginale doit être fonction de la valeur-travail. »¹

Comment se règle la dépendance entre l'utilité marginale des biens et leur valeur-travail ? M. Tougan raisonne de la façon suivante. Mettons qu'il y a devant nous deux branches de production, A et B. Un plan économique rationnel requiert une division du travail entre ces deux branches qui permette au bénéfice résultant du processus de travail dans la dernière unité de temps d'être au même niveau dans les deux branches². Sans cet équilibre un plan rationnel, c'est-à-dire l'obtention du bénéfice maximum, est impensable, car, si, par exemple, dans la dernière heure de la production A on peut obtenir l'utilité maximum, s'exprimant par le nombre 10, et que dans la production B cette utilité s'exprime par le nombre 5, alors, de toute évidence, il vaut mieux ne pas produire le bien B et il vaut mieux utiliser le temps à la production A. Mais si la valeur-travail des produits est différente, tandis que le bénéfice obtenu dans la dernière unité de temps est le même, alors il s'ensuit « que *l'utilité des dernières unités de produit librement reproductibles de chaque type — leur utilité marginale — doit être en proportion inverse de la quantité relative de ces produits, productible pendant une unité de temps de travail, en d'autres termes, elle doit être directement proportionnelle à la valeur-travail de ces produits.* »³

Voilà, selon Tougan-Baranovsky, le rapport entre utilité marginale et valeur-travail absolue d'un produit. Ici il n'y a pas place pour la contradiction ; au contraire, l'idylle la plus complète règne.

« Les deux théories — écrit M. Tougan — qui s'excluent l'une l'autre selon l'opinion commune, sont en réalité en totale harmonie l'une avec l'autre. Les deux théories étudient par des côtés différents le même processus économique de valorisation. La théorie de l'utilité marginale identifie les facteurs subjectifs, la théorie de la valeur-travail les facteurs objectifs, de la valeur économique. »⁴

Ainsi, il ne saurait être question de contradiction entre deux théories, et les partisans de la théorie de l'utilité marginale doivent tendre la main à ceux de la théorie de la « valeur-travail ». C'est

¹ *Ibidem*, p. 47.

² Pour le dire plus exactement, elle doit être indentique à l'extrémité.

³ *Ibidem*, p. 47. Italiques de l'auteur.

⁴ *Ibidem*, p. 49.

en tous cas ce qu'affirme Tougan-Baranovsky. Nous espérons cependant pouvoir démontrer que cette attitude de bon voisinage repose sur une compréhension (c'est-à-dire sur une *incompréhension*) très naïve des deux théories : la théorie de la valeur-travail tout autant que la théorie de l'utilité marginale. Mais avant de passer aux « erreurs fondamentales » de M. Tougan, il nous sied de formuler quelques réflexions critiques sur la théorie de la valeur-travail « à la lumière de la doctrine » de notre apôtre de la paix. Nous découvrirons à cette occasion certaines particularités intéressantes de la pensée de Tougan, qui jettent à leur tour la lumière sur l'attitude conciliatrice du vénérable professeur.

2. La « logique » de Monsieur Tougan

Tout homme sensé tirerait de l'exposé précédent la conclusion suivante¹. Etant donné que la valeur (la valeur subjective déterminée par l'utilité marginale d'un bien) est proportionnelle à la valeur-travail, étant donné en outre que cette valeur constitue le fondement du prix, il est donc possible de dire que c'est précisément la valeur-travail qui constitue le fondement du prix. De fait, si valeur-travail et utilité marginale sont unies par un lien aussi solide et précis que la proportionnalité directe, alors il est clair que dans l'analyse nous pouvons librement échanger l'une de ces valeurs par l'autre. Ce point de vue sera pour nous tout simplement *obligatoire* si nous affirmons, comme Tougan, que « *le moment déterminant doit être la valeur-travail, et c'est l'utilité marginale qui doit être déterminée* »². Il est clair qu'en raisonnant ainsi nous obtenons la séquence suivante : prix — utilité marginale — valeur-travail ; la *valeur-travail* est ici lié à la *valeur* subjective, et, par conséquent, au prix. Cette circonstance permet à Tougan-Baranovsky d'affirmer que :

*d'un certain point de vue... la théorie de la valeur-travail est une théorie économique de la valeur par excellence, tandis que la théorie de l'utilité marginale est une théorie de l'évaluation psychologique en général et non pas spécifiquement une théorie spécifiquement économique.*³

Donc, la valeur-travail détermine l'utilité marginale, qui à son tour détermine le prix ; autrement dit, la valeur-travail est *l'ultime fondement* du prix. Magnifique. Feuilletons six pages, et voici que nous nous heurtons à la « critique de Marx » suivante : *Au lieu d'une théorie du coût du travail, Marx propose une théorie de la valeur-travail absolue...*

Dans sa fameuse critique du [Livre III du Capital](#), [Sombart](#)⁴ s'efforce de défendre la théorie de la valeur-travail de Marx, en l'interprétant comme une théorie du coût de travail. Par valeur-travail il entend « *le degré de productivité sociale du travail* ». Mais s'il en est ainsi, à quoi bon désigner la dépense de travail « valeur » et invoquer ainsi l'idée que la dépense de travail est le fondement du prix, des rapports d'échange entre les produits (ce qui n'est clairement pas le cas), et ne pas reconnaître le droit autonome à l'existence de deux catégories différentes — la valeur et le coût ?⁵

¹ Pour prévenir tout malentendu, nous jugeons nécessaire de préciser que *pour l'instant* nous nous servons provisoirement, sans la critiquer, de la terminologie de M. Tougan, et que nous employons les concepts de « valeur » et de « valeur-travail » dans le sens qu'ils ont pour lui.

² *Ibidem*, p. 47.

³ *Ibidem*, p. 50. Nos italiques. N.B.

⁴ M. Tougan-Baranovsky pense ici à l'article de Sombart, „Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx“ (« Sur la critique du système économique de Karl Marx »), dans l'*Archiv* de Braun, vol. VII.

⁵ *Précis*, etc., p. 58.

M. Tougan-Baranovsky demande s'il est juste d'interpréter la *valeur-travail* dans le sens du *coût* du travail social¹. Tout à fait correct. Mais *tout* ce qu'il dit ensuite n'est pas vrai. Emporté par sa propre critique, qu'il commence à « critiquer » non seulement Marx, mais aussi lui-même. Comme nous l'avons vu plus haut d'après les affirmations de *Tougan*, la valeur-travail est le fondement du prix. A présent, il s'avère tout à coup que cela « n'est manifestement pas le cas ». Il n'y a pas à dire, en voilà de la « critique » ! Qu'est-ce qui est valable ? Ce qui est écrit d'abord, ou ce qui est écrit six pages plus loin ? En tout cas, quelle clarté formidable dans la réflexion ! Voici ce qui s'appelle une logique de fer ! Peut-être le lecteur aura-t-il des doutes quant à la fermeté de la dernière « idée » de M. Tougan-Baranovsky ? En ce cas, nous proposons une citation de plus :

La valeur-travail de Marx, au fond, n'est rien d'autre que le coût du travail. Mais l'erreur de Marx n'est pas une erreur de terminologie. Marx ne désignait pas seulement le travail productif socialement nécessaire par le terme de valeur de la marchandise, mais s'efforçait constamment de ramener les rapports d'échange des marchandises au travail. C'est seulement en séparant entièrement l'un de l'autre les concepts de valeur et de coût que l'on peut ériger une théorie de la valeur et du coût logiquement juste et conforme aux réalités. »²

Ou bien un autre passage encore :

L'erreur de Marx consiste... dans son incompréhension de l'importance spécifique de cette catégorie [c'est-à-dire de la catégorie du coût, N. B.] et dans ses efforts pour la lier à une théorie du prix ; aussi n'appelait-il pas coût, mais valeur, la dépense de travail.³

Il ne peut subsister aucun doute. Tougan-Baranovsky a oublié comment il a lui-même « lié » le coût du travail à la valeur et au prix, et s'affaire à présent à rompre ces liens criminels. Une logique vraiment étonnante.

Et maintenant, une question. Si la catégorie du coût est tellement indépendante que c'est péché mortel (selon Tougan « deuxième manière ») de la placer dans les liens indiqués au-dessus, où se trouve alors l'importance *économique* de cette catégorie ? Il est vrai que M. Tougan nous assure qu'elle a une « très grande importance » (cf. p. 55) ; mais mis à part le « bavardage éthique », qu'on ne peut pas prendre au sérieux, nous ne trouvons absolument rien.

Nous pouvons maintenant aborder « l'erreur fondamentale » de Tougan. Il n'est pas étonnant, étant donné sa capacité à embrouiller et à « harmoniser » les positions les plus contradictoires, que nous soyons amenés encore une fois à voir dans sa « formule » un formidable embrouillaminis.

3. L'erreur fondamentale de M. Tougan

Jusqu'ici nous avons accepté sans la critiquer la formule de Tougan-Baranovsky sur la

¹ Nous écrivons « social ». A présent cette dénomination n'est pas importante pour nous. Mais comme nous le verrons plus bas, elle est tout à fait essentielle.

² *Ibidem*, p. 69. Les dernières italiques sont ajoutées par nous. N.B.

³ *Ibidem*, p. 70. A ce propos, notons un point, qui n'a pas rapport direct avec la question. Monsieur T.-B. Ne comprend pas (voir pp. 68-69) la signification de la valeur d'échange (*Tauschwert*) chez Marx. Nous sommes heureux de la lui expliquer. Au cours de l'analyse, Marx est *parfois* obligé d'admettre que la marchandise est vendue selon son coût de production (valeur). En ce cas, le rapport entre les coûts correspond à la valeur d'échange. La signification de ce concept est qu'il ne nous parle pas d'une grandeur absolue mais *relative*.

proportionnalité de la valeur-travail et de l'utilité marginale. A présent, nous allons nous efforcer de dévoiler l'inutilité théorique de cette fameuse formule. Pour cela il nous faut d'abord communiquer au lecteur l'opinion de Tougan-Baranovsky sur l'économie politique en général, et, par suite, également sur toutes sortes de « formules » — opinion avec laquelle nous sommes nous-mêmes en plein accord. Nous avons le plus grand respect pour Monsieur le Professeur, et nous allons donc le laisser exprimer cette opinion, absolument correcte ainsi qu'il a été dit.

Ce qui distingue la science économique des autres sciences sociales — l'établissement par elle d'un système de lois causales des phénomènes économiques — provient précisément des particularités caractéristiques de son sujet d'études contemporain — l'économie de libre échange... Il y a toutes les raisons d'accepter la caractérisation de l'économie politique comme une science spécifique relative aux rapports de causalité réciproques des phénomènes économiques, étroitement liée à l'économie nationale contemporaine. C'est avec elle que cette science est née et s'est développé, et c'est avec elle qu'elle disparaîtra de la scène.¹

Ici il est dit clairement que l'économie politique a pour objet l'économie d'échange et, en particulier, l'économie *capitaliste*. C'est de ce point de vue que nous aborderons la formule de Tougan. Comme nous le savons, il établit une proportionnalité entre l'utilité marginale et la valeur-travail. Commençons les hostilités avec l'analyse de la dernière partie de la formule, avec la valeur-travail. Selon Tougan-Baranovsky, la valeur-travail détermine son plan économique. Mais ce « plan économique » dont parle notre auteur est une catégorie de l'économie *individuelle* et de plus, celle d'une économie *naturelle* qui produit pour elle-même les « biens » les plus variés. De fait, si nous jetons notre dévolu sur l'économie individuelle *contemporaine*, c'est-à-dire l'entreprise capitaliste, nous voyons que celle-ci n'a aucun « plan économique » au sens où l'entend Tougan-Baranovsky, pour la simple raison que la production fabriquée en usine est une production *spécialisée*, où il n'est pas question de répartir le temps entre différentes « branches » : chaque économie ne fabrique *qu'un seul* produit. En outre, la catégorie valeur-travail en général n'intéresse pas le sujet de l'entreprise capitaliste, car il ne « travaille » pas lui-même, il « travaille » avec de la main d'œuvre louée et de moyens de production achetés sur le marché. Ainsi, si il doit être question de valeur-travail, alors celle-ci ne peut se concevoir pour le mode de production contemporain (et c'est précisément lui qu'étudie l'économie politique) que comme une catégorie *sociale*, c'est-à-dire quelque chose qui s'applique seulement à l'ensemble social tout entier, et non pas aux économies séparées qui constituent cet ensemble social. C'est précisément ainsi que Marx a construit son concept de la valeur-travail. Qu'elle soit juste ou fausse, ce n'est en l'occurrence pas la question. Nous pensons qu'elle est juste, M. Tougan pense qu'elle est fausse. En tout cas, Marx a clairement compris que la catégorie valeur-travail, en tant que catégorie de l'économie individuelle, est un non-sens, une absurdité, et que ce terme n'a de signification que quand on en parle en tant que catégorie *sociale*. A présent vient la question de l'utilité marginale, le deuxième membre de la formule de M. Tougan-Baranovsky. L'utilité marginale — selon la définition qui lui est donnée par tous les théoriciens qui en sont partisans — n'est rien d'autre que l'« importance » d'un bien pour le « sujet économique » qui le possède, c'est une *évaluation* déterminée, qui suppose un calcul conscient. Il est entendu que la catégorie de l'utilité marginale n'a de sens que comme catégorie de l'économie *individuelle*, et qu'à l'inverse elle ne joue *aucun rôle direct* (pas même du point de vue de ses partisans) lorsque nous considérons toute l'économie sociale. Cette dernière n'« évalue » aucunement à la manière du patron

¹ *Précis*, p. 17.

individuel, car il s'agit d'un système qui se développe *spontanément*, et dont les lois possèdent leurs caractéristiques propres. Par conséquent, l'utilité marginale, si elle a un sens, ne peut avoir que celui d'une catégorie de l'économie *individuelle*.

Comme nous le savons, Tougan-Baranovsky établit une proportionnalité entre utilité marginale et valeur-travail d'un bien. Mais la valeur-travail peut se concevoir de deux manières : comme une catégorie sociale (ce qui est *impératif*, si l'on considère une économie *capitaliste*) et comme une catégorie individuelle. Il est tout à fait clair qu'il est impossible de mettre en lien la valeur-travail au premier sens à l'utilité marginale : ce sont deux grandeurs qui, *fondamentalement*, ne peuvent avoir entre elles rien de commun, car elles se situent sur deux plans complètement différents. Affirmer qu'une grandeur qu'en général on ne peut trouver que dans la sphère de l'économie *individuelle*, est proportionnelle à une autre grandeur, qui ne peut se rencontrer que dans la sphère de l'économie *sociale*, cela est en vérité comme si on inoculait la variole à un poteau télégraphique. Par conséquent, la compréhension *correcte* de la théorie de la valeur-travail nous amène à conclure qu'il y a opposition totale entre celle-ci et la théorie de l'utilité marginale. Il reste à « unifier » une compréhension absurde du concept de la valeur-travail avec l'utilité marginale, ce que fait M. Tougan. Bien entendu sa théorie n'en devient pas meilleure : elle s'effondre lamentablement dès l'instant où nous la mettons en regard de la réalité capitaliste. Il se passe alors, en gros, la même chose qu'avec les représentants de l'école autrichienne. L'affaire suit son cours de façon relativement fluide, tant que nous tournons dans la sphère d'intérêts d'un Robinson entrepreneur et que nous nous tenons — intentionnellement ou pas — en dehors des rapports capitalistes. Mais dès que nous nous approchons de ces rapports, que l'économie politique est chargée d'éclairer (ce qu'admet Tougan lui-même), toute la théorie est pulvérisée.

Nous arrivons à la conclusion. Mais nous voulons faire encore une petite remarque. Toute la « théorie » de M. Tougan concerne des économies qui *produisent* des biens. Cela le distingue avantageusement des purs *Grenznutzler*¹ qui semblent oublier que les marchandises ne « tombent pas du ciel », mais doivent être produites. C'est justement pour *ces* économies que Tougan-Baranovsky établit sa « proportionnalité ». Cela est très bien. Allons voir encore ce qu'en dit M. Tougan dans une autre partie de son livre.

*Il faut — conseille cet homme instruit — nous en tenir aux rapports économiques réels dans lesquels se forment les prix dans l'économie capitaliste contemporaine. Nous ne devons pas supposer, comme le fait, par exemple, Böhm-Bawerk, que le vendeur d'une marchandise donnée a besoin de celle-ci pour lui-même et serait prêt à la garder pour sa propre consommation si on lui propose un prix trop bas.*²

Et cela est juste. Et il y a là un pas en avant par rapport aux théoriciens de l'utilité marginale « purs ». Seulement... Seulement comment va se porter la théorie de Tougan lui-même, si son économie productive n'évalue pas ses produits par l'utilité (c'est-à-dire par l'utilité marginale) ? En effet, pour que cette fameuse proportionnalité existe, il est nécessaire qu'existent les grandeurs entre lesquelles cette proportionnalité s'établit. Nous avons vu plus haut que pour ce qui est de la valeur-travail, c'est un fouillis sans nom. Et maintenant, *M. Tougan lui-même*, dans toute sa magnificence critique, déclare lui-même qu'une évaluation par l'utilité marginale dans les conditions du capitalisme

¹ « Marginalistes », en allemand. (Note de la MIA)

² *Précis*, pp. 212-213.

(ou de celles de l'économie marchande simple) est une absurdité totale pour les vendeurs.

Nous avons examiné la théorie de M. Tougan, sans considérer la justesse de l'une de ses composantes — la théorie de l'utilité marginale, considérée en soi. Cependant elle n'est aucunement défendue par notre théoricien. C'est un fait très intéressant. A la recherche de nouvelles voies, le bourgeois russe est merveilleusement « critique » envers Marx ; mais envers l'idéologie scientifique capitaliste occidentale il fait montre d'une dévotion presque religieuse. Ceci démontre une fois de plus la véritable nature de ces « nouvelles idées en économie » dont la prédication occupe Messieurs Tougan-Baranovsky, Boulgakov, von Strouvé et *tutti quanti*.

ANNEXE II

BIBLIOGRAPHIE ETABLIE PAR LES EDITEURS DE 2010

L'édition de Syllepse, en 2010, reprend le parti pris de la première traduction française consistant à transposer en français les titres de certains ouvrages dans le corps du texte.

Cette bibliographie permet de retrouver les références initiales de Boukharine, conformes à l'édition russe (<http://gesd.free.fr/boukrus.pdf>).

Ces références ont été complétées à partir de la traduction anglaise (<http://gesd.free.fr/bukleisu.pdf>) et grâce à des recherches complémentaires qui ont permis d'améliorer les indications de dates et de signaler, chaque fois que c'était possible, les traductions disponibles et les liens Internet vers les textes cités (voir <http://hussonet.free.fr/bkb.pdf>).

Michel Husson.

- Adler, Karl D^r (1913) *Kapitalzins and Preisbewegung*, Ed. Dunker et Humblot, Munich et Leipzig.
- Ammon, Alfred (1911) *Objekt und Grundbegriffe der theoretischen Nationalökonomie*, Vienne et Leipzig.
- Bastiat, Frédéric (1850) *Harmonies économiques*, Bruxelles.
- Bernstein, Eduard (1904) *Zur Theorie und Geschichte des Sozialismus*, 4^e édition, Berlin.
- Böhm-Bawerk, Eugen (1884) *Geschichte und Kritik der Kapitalzins-Theorien*, Gustav Fischer, Iéna [*Capital and Interest. A Critical History of Economic Theory*, London, Macmillan, 1890], <http://gesd.free.fr/ebbcapi.pdf>.
- Böhm-Bawerk, Eugen (1886) «Grundzüge der Theorie des wirtschaftlichen Güterwerts», *Jahrbucher für Nationalökonomie und Statistik*, vol.XIII, Iéna
- Böhm-Bawerk, Eugen (1889) *Kapital und Kapitalzins, Zweite Abtheilung, Positive Theorie des Kapitals*, Wagner'schen Universitätsbuchhandlung, Innsbruck [*The Positive Theory of Capital*, Macmillan, London, 1891], http://gesd.free.fr/ebb_posi.pdf.
- Böhm-Bawerk, Eugen (1894) «Der letzte Massstab des Güterwertes», *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, vol.III, Vienne [«The Ultimate Standard of Value», *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol.5, Philadelphie, <http://gesd.free.fr/ebbultim.pdf>].
- Böhm-Bawerk, Eugen (1896) «Zum Abschluss des Marxschen Systems», *Staatswissenschaftliche Arbeiten. Festgaben für Karl Knies*, Berlin, <http://tiny-url.com/bohmarx> [*Karl Marx and the Close of His System*, London, 1898, <http://gesd.free.fr/bbclose.pdf>].
- Böhm-Bawerk, Eugen (1900) *Geschichte und Kritik der Kapitalzins-Theorie*, 2^e édition, Innsbruck.

- Böhm-Bawerk, Eugen (1900) *Einige strittige Fragen der Kapitaltheorie von Karl Marx*, Vienna.
- Böhm-Bawerk, Eugen (1912) *Kapital and Kapitalzins (Capital and Interest*, London, 1890) II *Abteilung. Positive Theorie des Kapitals*. Innsbruck [*Positive Theory of Capital*, N. Y., 1923],
- Bortkiewicz, Ladislaus von (1906) « Der Kardinalfehler der Böhm-Bawerkschen Zinstheorie », *Schmollers Jahrbücher*, vol.30.
- Boudin, Louis B. (1910) *Das theoretische System von Karl Marx*, Stuttgart, 1909. Traduction de *The Theoretical System of Karl Marx*, Chicago.
- Boukharine, Nicolas (1914) «Eine Ökonomie ohne Wert», *Die Neue Zeit*.
- Boulgakov, Sergueï (1912) *Philosophie de l'économie* (En russe).
- Canard, N. F. (1810) *Principes d'économie politique*, Paris.
- Carver, Thomas Nixon (1904) *The Distribution of Wealth*, New York.
- Cassel, Gustav (1902) «Die Produktionskostentheorie Ricardos und die ersten Aufgaben der theoretischen Volkswirtschaftslehre », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, vol. 57.
- Chapochnikov, N. N. (1912) *Théorie de la valeur et de la distribution*, Moscou [en russe].
- Charasoff, Georges (1910) *Das System des Marxismus*, Berlin.
- Clark, John Bates (1908) *The Distribution of Wealth*, New York.
- Condillac, Etienne Bonnot de (1795) *Le Commerce et le gouvernement, considérés relativement l'un a l'autre*, Paris, An III.
- Cossa, Luigi (1892) *Introduzione allo studio dell'economia politica*, Milan.
- Diehl, Karl (1905) *Sozialwissenschaftliche Erläuterungen zu David Ricardo, Grundgesetzen der Volkswirtschaft and Besteuerung*, Partie II, Leipzig.
- Dietzel, Heinrich (1891) «Zur klassischen Wert- und Preistheorie », *Conrads Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, III Folge, vol. I.
- Dietzel, Heinrich (1895) *Theoretische Sozialökonomik*, Leipzig.
- Eckstein, Gustav (1904) «Die vierfache Wurzel des Satzes vom unzureichenden Grande der Grenznutzentheorie. Eine Robinsonade», *Die Neue Zeit*, vol. XXII, 2.
- Eckstein, Gustav (1910) « Zur Methode der politischen Ökonomie », *Die Neue Zeit*, vol. XXVIII, 1.
- Engels, Friedrich (1888) *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888 [*Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Messidor, 1980].
- Engels, Friedrich, *Anti-Dühring*.
- Frank, S. (1900) *La théorie marxiste de la valeur et sa signification : étude critique* [en russe].
- Gide, Charles (1896) *Principes d'économie politique*.
- Hilferding, R. (1910) *Das Finanzkapital* [*Le Capital financier*, <http://gesd.free.fr/hilf1910.pdf>],
- Hilferding, R (1904) « Böhm-Bawerks Marx-Kritik », *Marx-Studien*, Wien [*Böhm-Bawerk's criticism of Marx*, <http://gesd.free.fr/hilf1904.pdf>].

- Jelesnov, V. (1912) *Essais d'économie politique*, Moscou [en russe].
- Jevons, W. Stanley (1871) *The Theory of Political Economy*, London, <http://tinyurl.com/jevons2>.
- Kaulla, J. R. (1906) *Die geschichtliche Entwicklung der modernen Werttheorien*, Tübingen.
- Kautsky, K. (1909) *Préface* à Louis B. Boudin, *Das theoretische System von Karl Marx*, Stuttgart.
- Keynes, John N. (1891) *The Scope and Method of Political Economy*, Londres (cité d'après la traduction russe de Manouïlov, Moscou, 1899.)
- Knies, Karl (1883) *Die politische Ökonomie vom geschichtlichen Standpunkte*, Neue Auflage.
- Lassalle, Ferdinand (1893) *Herr Bastiat-Schulze von Delitzsch, der ökonomische Julian, Oder Kapital und Arbeit*, dans *Reden und Schriften*, tome III, édité par Edouard Bernstein, Vorwärts, Berlin.
- Lehr, J. (1889) *Conrads Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, vol. 9, 1889
- Lewin, David (1913) *Der Arbeitslohn und die soziale Entwicklung*, Berlin.
- Lexis, W. (1910) *Allgemeine Volkswirtschaftslehre*, 1910.
- Liefmann, Robert (1916) «Über Objekt, Wesen und Aufgabe der Wirtschaftswissenschaft», *Conrads Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, Iéna.
- Lifschitz, F. (1908) *Zur Kritik der Böhm-Bawerkschen Werttheorie*, Leipzig, <http://tinyurl.com/Lifschitz>.
- List, Friedrich (1841) *Das nationale System der politischen Ökonomie* [*Système national d'économie politique*, Gallimard, 1998].
- Macvane S. M. (1892) «Capital and Interest», *The Quarterly Journal of Economics*, Vol. 6, n° 2.
- Manouïlov, A. (1901) *Le concept de valeur chez les économistes de l'école classique* (en russe).
- Marx, Karl (1905-1910) *Theorien über den Mehrwert* [*Théories sur la plus-value*], Berlin, édité par Karl Kautsky.
- Marx, Karl (1914, 1919) *Das Kapital* [*Le Capital*], Otto Meissner», Hambourg, 7^e édition traduction de P. Strouvé.
- Marx, Karl (1907) *Misère de la philosophie*, Paris, Giard & Brière.
- Marx, Karl (1907) *Zur Kritik der politischen Ökonomie*, Stuttgart, 1907 [*Introduction à la critique de l'économie politique*, in *Contribution à la critique de l'économie politique*, Editions sociales, 1972].
- Menger, Carl (1884) *Die Irrtümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie*, Vienne, <http://gesd.free.fr/menger84.pdf>.
- Menger, Carl (1871) *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Wilhelm Braumüller, Vienne, <http://gesd.free.fr/menger71.pdf> d.pdf [*Principles of Economics*, New-York University Press, 1981, <http://gesd.free.fr/menger71.pdf>].
- Menger, Carl (1883) *Untersuchungen über die Methoden der Sozialwissenschaften und der politischen Ökonomie insbesondere*, BookSurge Publishing, 2004.
- Miklachevski, A. (1909) *Histoire de l'économie politique. Les fondements philosophiques*,

historiques et théoriques de l'économie du XIX^e siècle, louriev [en russe].

- Mill, John Stuart (1869) *Grundsätze der politischen Oekonomie* (traduction Soetbeer, 3^e édition) 1869 [*The Principles of Political Economy*, Londres, 1848, <http://tinyurl.com/stmill>].
- Mises, Ludwig von (1912) *Theorie des Geldes und der Umlaufsmittel* [*La Théorie de la monnaie et du crédit*, <http://tinyurl.com/misesl2>],
- Neumann, F. (1892) «Naturgesetz und Wirtschaftsgesetz», *Zeitschrift für die gesamte Sozialwissenschaft*, édité par Arthur Schäffle, 48^e année.
- Neumann, F. (1896) « Wirtschaftliche Grundbegriffe », in *Handbuch der politischen Ökonomie*, édité par Schönberg, Tübingen.
- Oncken, August(1912) *Geschichte der Nationalökonomie*, Leipzig, 1902.
- Oppenheimer, Franz (1912) *Die soziale Frage und der Sozialismus*, Iéna.
- Pareto, Vilfredo (1896) *Cours d'économie politique*, Lausanne.
- Parvus [Helphand, Alexander] (1906) «Ökonomische Taschenspielererei. Eine Böhm-Bawerkiade», *Die Neue Zeit*, vol. X, pseudonyme J. H.
- Parvus [Helphand, Alexander] (1912) *Der Staat, die Industrie und der Sozialismus*, Kaden, Dresde
- Pierson Nicolaas (1902) «Het Waardeprobleem in een socialistische Maatschappij » [Le problème de la valeur dans une société socialiste], *De Economist*, vol. I.
- Pribram, Karl (1908) «Die Idee des Gleichgewichtes in der älteren nationalökonomischen Theorie», *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*, vol. 17.
- Ricardo, David (1877) *Grundgesetze der Volkswirtschaft und Besteuerung*, Leipzig [Principes de l'économie politique et de l'impôt].
- Rodbertus, Johann Karl (1884) *Das Kapital*, Vierter sozialer Brief an von Kirchmann, Berlin.
- Sax, Emil (1884) *Das Wesen und die Aufgaben der Nationalökonomie*, Vienne.
- Sax, Emil (1894) in *Conrads Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 3^e série.
- Scharling, Wilhelm (1904) « Grenznutzentheorie und Grenzwertlehre », *Conrads Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, 3^e série, vol. 27.
- Schatz, Albert (1907) *L'individualisme économique et social*.
- Schmoller, Gustav (1908) *Grundriss der allgemeine Volkswirtschaftslehre*, Leipzig
- Schmoller, Gustav (1898) *Über einige Grundfragen der Sozialpolitik und der Volkswirtschaftslehre*, Leipzig.
- Schor, Alexander (1902) « Kritik der Grenznutzentheorie» *Conrads Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, vol. VIII.
- Schumpeter, Joseph (1908) *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie*, Leipzig.
- Schumpeter, Joseph (1909) «Bemerkungen über das Zurechnungsproblem», *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung*.
- Schumpeter, Joseph (1910) «Die neue Wirtschaftstheorie in den Vereinigten Staaten », *Jahrbüch für*

Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft, édité par Gustav Schmoller, vol. 34.

- Smith, Adam (1805) *Wealth of Nations*, London, <http://tinyurl.com/adamsmit> [*Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*].
- Sombart, Werner (1894) «Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx», *Brauns Archiv soziale Gesetzgebung und Statistik*, vol. VII, Berlin.
- Sombart, Werner (1913) *Der Bourgeois*, Munich et Leipzig [*Le bourgeois. Contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, <http://tinyurl.com/sombart>].
- Sombart, Werner (1913) *Luxus und Kapitalismus*, Duncker und Humblot.
- Stolzmann, Rudolf (1909) *Der Zweck in der Volkswirtschaftslehre*.
- Stolzmann, Rudolf (1896) *Die Soziale Kategorie in der Volkswirtschaftslehre*, Berlin.
- Strouvé, P.B. (1913) *Economie et prix*, Moscou [en russe],
- Strouvé, RB. « Pour une critique des principaux concepts de l'économie politique », *Jizn*.
- Tchouprov, A. A. (1909) *Essais sur la théorie de la statistique* [en russe].
- Torrens, Robert (1821) *An Essay on the Production of Wealth*, London.
- Tougan-Baranovski Mikhaïl (1909) *Fondements de l'économie politique* [en russe],
- Verri, Pietro Comte de (1799) *Economie politique ou considérations sur la valeur de l'argent et les moyens d'en faire baisser les intérêts*, etc. Ducauroy, Paris.
- Vipper Robert (1911) *Essais sur la théorie de la connaissance historique*, Moscou [en russe].
- Wagner, A. (1893) *Grundlegung der politischen Ökonomie*.
- Walras, Auguste (1831) *De la nature de la richesse et de l'origine de la valeur*.
- Walras, Léon (1874) «Principe d'une théorie mathématique de l'échange», *Journal des Economistes*.
- Walras, Léon (1883) *Théorie mathématique de la richesse sociale*, Lausanne.
- Walras, Léon (1896) *Etudes d'économie sociale. Théorie de la répartition de la richesse sociale*, Lausanne-Paris.
- Wieser, Friedrich von (1884) *Über den Ursprung und die Hauptgesetze des Wirtschaftlichen Wertes*, A. Hölder, Vienne.
- Wieser, Friedrich von (1889) *Der natürliche Wert*, Vienne.
- Wicksell, Knut (1900) «Zur Verteidigung der Grenznutzenlehre », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, n° 56.

Annexe III

Préface et Avant propos des éditions de 1967 et 2010

PRÉFACE de Pierre Naville (édition de 1967)

La théorie de la production, de l'appréciation, de la distribution et de la destruction de choses ou d'actes qualifiés de valeur dans une population, n'a pas cessé depuis trois siècles d'être au centre de l'économie et de la sociologie en général. Quant à la pratique portant sur les mêmes phénomènes, elle est le ressort principal de la vie sociale tout court. L'investigation scientifique, la controverse et l'imagination s'exercent à tour de rôle, et quelquefois ensemble, sur ces problèmes. Elles le feront longtemps encore, et peut-être toujours. A chaque étape, le niveau des connaissances et de la pratique atteintes à ce sujet signale une forme de civilisation et lui donne un caractère entier. D'où l'âpreté des polémiques, car l'existence sociale s'y trouve impliquée jusqu'à la racine.

L'une de ces confrontations essentielles oppose la théorie de la valeur-travail, ou valeur objective, développée par Karl Marx à partir des travaux de Petty, Smith et Ricardo, c'est-à-dire de l'économie politique anglaise, et la théorie de la valeur-utilité, développée par les écoles « autrichiennes » (Böhm-Bawerk et Menger) et d'autres (Galiani, Condillac, Jevons et Walras en particulier), connue sous le nom courant de marginalisme. La signification présente de cette controverse a débordé de loin les considérations théoriques initiales, si tant est que la théorie, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, ait jamais pu être détachée des circonstances économiques, sociales et politiques particulières où elle prend naissance.

La conception de la valeur-travail s'est diversifiée, notamment depuis que l'organisation du travail socialisée par l'Etat en U.R.S.S. a cherché à en faire un instrument de planification. Cette diversification s'opère selon deux voies. L'une affine les méthodes de calcul et d'appréciation statistiques à partir de procédures nouvelles de classification et de définition (par exemple en ce qui concerne la qualité du travail, les définitions d'opérations, les dimensions unitaires à considérer, etc.). L'autre conduit à intégrer les considérations d'utilité à la marge aux exigences d'un plan (O. Lange, en particulier), c'est-à-dire à des modalités d'équilibre. Quant à la théorie de l'utilité marginale, elle a dû cesser de projeter simplement les désirs ou besoins individuels et la limite de leur satisfaction possible dans le cadre d'un marché de pure concurrence. Le coût objectif est devenu le soubassement, au moins implicite, de l'appréciation subjective des usages ou utilités.

Cette évolution pourrait faire croire qu'une sorte de convergence des deux théories modernes fondamentales de la valeur est en train de s'esquisser ici et là, et c'est d'ailleurs bien ce que préconisent certains empiristes issus de Keynes, comme J. Robinson, ou de Marx, comme Kantorovitch, les uns et les autres rejetant à la métaphysique toute « dogmatique » relative à la fonction-valeur dans l'économie.

Pourtant, l'empirisme ne parvient pas, de loin à trancher les problèmes de fond, et il est douteux que la théorie de la planification sociale puisse s'en contenter. La politique des prix et des revenus, par exemple, n'est praticable et explicable qu'en fonction d'une appréciation du travail. On peut laisser cette appréciation au jeu dit libre d'une contestation à la marge, comme dans le cas de l'équilibre de l'emploi prévu par les conjoncturistes de la croissance (Etats-Unis ou pseudo-plans

français) ; on peut aussi l'enfermer dans les calculs assez arbitraires d'un plan impératif pour l'essentiel, comme en U.R.S.S. Mais dans les deux cas on n'évitera pas le recours, plus ou moins avoué ou dissimulé, à une théorie des valeurs qui mette l'accent, tantôt sur l'usage et l'utilité, tantôt sur la dépense, le coût et l'échange. L'économie yougoslave, qui va le plus loin dans la tentative de conciliation, offre peut-être la meilleure démonstration des lacunes de l'empirisme.

L'ouvrage de Boukharine nous replace d'emblée au cœur de cette discussion, et l'on peut dire qu'il est pleinement d'actualité parce que les questions dont il traite n'ont fait que changer de terrain. Nicolas Boukharine a écrit cet ouvrage en 1914, avant l'éclatement de la première guerre mondiale. Né en 1888, il avait donc vingt-six ans. On admirera l'érudition de ce jeune bolchevik, la minutie de ses analyses et la force de ses raisonnements, dans un ouvrage écrit de ville en ville, au cours d'une émigration précaire. Le manuscrit fut retrouvé à Copenhague en 1919 et aussitôt publié à Moscou. Entre temps, l'auteur était devenu l'un des chefs de la révolution russe, membre du Bureau Politique du Parti Communiste et théoricien nouveau du marxisme. L'action politique et les travaux théoriques de Boukharine constituent un ensemble mêlé, terminé tragiquement par l'affreuse auto-accusation de 1938. Je ne peux en faire ici même une simple esquisse. Mais il me suffira de dire que parmi ses écrits, *L'Economie politique du rentier* (comme *L'Economie mondiale et l'impérialisme*, écrite pendant la première guerre mondiale, *L'Economie de la période de transition* (1921), *L'Accumulation du Capital et l'impérialisme* (critique de Rosa Luxemburg, 1925) et *la Théorie du Matérialisme historique*) reste une œuvre de premier plan, indispensable à quiconque veut aujourd'hui connaître les réalités de la théorie marxiste authentique, même et surtout en ce qu'elle a eu de controversé. A noter que tous ces ouvrages ont été publiés en Allemagne avant 1933, alors que deux seulement l'étaient en France. Ils font partie, comme les œuvres de Préobrajensky ou de Trotsky, du bien commun du mouvement socialiste, dénaturé et perverti par l'inquisition stalinienne, mais aujourd'hui en pleine rénovation en raison même de la vitalité de ses manifestations.

La construction du livre est très claire. Boukharine situe d'abord l'école marginale autrichienne par rapport à l'école historique et à ses précurseurs, du point de vue du caractère logique de leurs théories. On remarquera que cet exposé fait ressortir une opposition bien actuelle : celle qu'Aristote instaurait déjà entre genèse et synthèse, que l'on appelle souvent aujourd'hui histoire et structure. Boukharine expose clairement comment Marx a su combiner ces deux formes dans le jeu de l'évolution et des catégories, parce qu'il en a saisi la source où il faut : dans le travail, qui est d'abord activité pratique, production, puis système. Il étudie ensuite tout ce qui sépare la méthodologie originelle du marginalisme (subjectivisme, individualisme, consommation) de la méthodologie marxiste (dialectique, production, objectivation). Puis il traite systématiquement de la théorie de la valeur proprement dite, du profit et de sa distribution. L'ouvrage est assez clair dans sa démarche et dans la présentation des matériaux pour qu'il soit inutile de le résumer. Il suffira de dire en deux mots pourquoi la controverse persiste et ce qu'elle peut signifier de nos jours.

Le marginalisme traditionnel et le néo-marginalisme¹ ont paru longtemps faire pièce avec succès à l'analyse classique et marxiste de la valeur. L'enseignement officiel et les doctrinaires du capitalisme diffusaient largement cette conception. D'un côté, elle affirmait que la vie économique résulte de préférences individuelles (celles du consommateur et du même coup celles de l'entrepreneur capitaliste et du salarié), et de l'autre que ces préférences s'additionnent (en annulant leurs différences) dans un équilibre général. Le système tout entier, statique et conservateur,

¹ Tel qu'il est défendu, par exemple, par F. Perroux dans *La Valeur* (1943).

consacrait la permanence du capitalisme concurrentiel classique. C'est ce mécanisme, révélé par les courbes d'indifférence à la marge, que Boukharine appelle « l'économie du rentier ». Ce titre a été reproché à son livre. Toutefois, on peut admettre en effet qu'à une analyse économique fondée sur les préférences et attentes du consommateur et du capitalisme extérieur à la sphère productive directe, correspond la mentalité du rentier qui prend les effets du système dont il profite pour la cause de son fonctionnement.

Mais la théorie fut ébranlée à différentes reprises par toute une série d'événements, sans compter les difficultés logiques qu'elle soulève. D'abord les crises et dépressions cycliques, puis la croissance générale de la productivité, montraient que l'équilibre, au moment où il existe, est un état métastable, et non stable. La crise de 1930 en apporta une nouvelle et cruelle démonstration : il était difficile de l'imputer à de simples déséquilibres des préférences exprimées sur le marché. L'élément marginal des équilibres, si vanté, prit les dimensions d'une énorme élasticité dont le ressort résidait évidemment dans les rapports de la production sociale avec la répartition des profits. D'autre part, le rôle des institutions, et en premier lieu de l'Etat lui-même, se révéla de plus en plus important dès le premier conflit mondial, notamment par son influence sur les systèmes monétaires. La cartellisation et la monopolisation croissantes des grandes branches de l'économie réduisaient à une caricature la conception marginaliste de l'équilibre des échelles de préférence individuelles ou de groupe, en tout cas en ce qui concerne les sphères décisives de la production, et de la consommation intermédiaire. Ces tendances ont été considérablement accentuées dans le monde capitaliste avant, pendant et après la seconde guerre mondiale. Le marginaliste, vraiment, ne reconnaissait plus ses petits. En même temps, les progrès de la technologie, de la comptabilité industrielle et de la statistique, entraînaient les entreprises et l'Etat à une analyse de plus en plus serrée des coûts objectifs et des exigences en quantité de travail. Les pratiques de la production capitaliste laissaient de moins en moins de doute à cet égard : l'enchaînement des coûts en travail passé, présent et à venir, demeure le fondement du reniement capitaliste, et par conséquent des profits escomptés. La théorie marginaliste y perdait presque tout son pouvoir d'explication. Enfin, l'intervention de Keynes d'un côté, et les conditions de la croissance économique planifiée dans les socialismes d'Etat (U.R.S.S.), de l'autre, révélèrent mieux encore les faiblesses du marginalisme. Dans les deux cas la conception globale des fonctions économiques est liée à une dynamique générale du système et non à une équilibre statique.

Dans les grands capitalismes occidentaux, les maîtres du régime furent ainsi conduits, à travers la crise des marchés concurrentiels et une appréciation neuve des interventions de l'Etat, à réviser les idées courantes sur les prix, l'investissement, la croissance. Les grands monopoles et oligopoles, privés ou publics, qui d'ailleurs se souciaient peu de théorie, laissèrent les économistes se débrouiller avec le marginalisme ; ceux-ci parlèrent alors de le réformer. Mais ce fut au prix de l'abandon d'une grande partie de ses conceptions initiales. Ils conviennent de plus en plus que les fonctions de production, le calibrage de l'emploi mesuré en temps de travail, et le travail mesuré en rémunération et en profit, sont à la base de toute théorie économique sérieuse. Les comptabilités nationales y ont aidé, mais dans le cas des plans français ou des programmations floues en Grande-Bretagne et en Italie, cela n'apparaît pas ouvertement, la détermination des salaires, entre autres, étant apparemment laissée au jeu contractuel d'un quasi-marché. Le public peut encore croire que les éléments essentiels du marginalisme conservent quelque validité.

Et, par paradoxe, c'est dans cette situation qu'une série de planificateurs et économistes de l'U.R.S.S. se sont demandé si certaines idées marginalistes ne présenteraient pas quelque intérêt, depuis que se poursuit chez eux une profonde réforme de la planification. Cette préoccupation s'est d'abord fait jour chez Oskar Lange, en Pologne, mais elle s'est maintenant étendue à de nombreux

économistes soviétiques. A vrai dire, cette sorte de résurrection du marginalisme n'est rendue possible que par un sérieux transfert de sens, en recourant à Pareto plus qu'à Jevons ou Böhm-Bawerk, ou même Marshall. Selon Lange, il s'agit seulement d'intégrer plus clairement à la théorie marxiste des éléments qui y appartenaient déjà implicitement : le calcul marginal n'est plus alors qu'une sorte d'application du calcul différentiel à l'établissement des maxima et des minima de fonctions mathématiques, qui petit dans certains cas doubler le calcul matriciel utilisé dans la programmation linéaire¹. Mais ce calcul a pour fondement une analyse qui est foncièrement celle de Marx, enracinée dans les rapports de production. Les tableaux d'intrant-extrant de l'économie nationale en quantités de travail, maintenant calculés en U.R.S.S., viennent fournir un cadre d'une grande solidité à des analyses de ce genre². On est ainsi assez loin du subjectivisme autrichien, et même de l'ophélimité de Pareto, engagée dans une interprétation « praxéologique » selon l'expression de Lange.

Une autre raison à la persistance des idées marginalistes réside dans la diffusion de la « psychologie économique » entrée dans les voies du calcul. De ce côté, on constate que les instruments d'investigation des motivations et déterminants des consommateurs, et même des producteurs (patrons et salariés), ont été poussés assez loin depuis une vingtaine d'années. Cet empirisme descriptif des comportements est venu rajeunir l'étude de la conjoncture et des prévisions. Les études de marché, les sondages d'opinion, l'analyse des modes et flux publicitaires, les tests d'anticipation, les programmes prévisionnels, les techniques de jeu et de simulation, les modalités de la décision, ont cerné de beaucoup plus près que jadis la formation des attitudes et des comportements qui orientent les échanges, et même les productions. Toutes les informations ainsi acquises donnent un contenu assez nouveau aux notions de variation, de limite et de marge. Il y a là un mélange quelque peu détonant de préoccupations subjectives et de démonstrations objectives, mais il faut bien dire qu'elles conduisent fort au-delà des idées classiques du marginalisme comme explication totale des relations économiques. La marge finit par s'entendre au sens d'amplitude d'un continu déterminé plus encore que de la limite de celui-ci. Elle exprime seulement le caractère fini de la fonction des unités; et ces unités elles-mêmes, individuelles ou collectives comme une firme, de mieux en mieux étudiées dans le tissu très serré de leurs déterminations réciproques, apparaissent comme un découpage arbitraire qui laisse intacte la signification des mouvements globaux des masses économiques. Finalement, c'est la théorie marxiste renouvelée qui profite de ces investigations, plutôt que la théorie, même renouvelée, du marginalisme.

Le lecteur est donc assuré de trouver dans le livre de Boukharine de quoi répondre à ses inquiétudes d'aujourd'hui. Il sera même surpris, je crois, de son actualité, et d'apprendre qu'il y a déjà plus de cinquante ans une discussion de cette ampleur avait été menée avec une doctrine qu'on lui dépeint dans les écoles comme sans rivale.

Pierre NAVILLE.

25 septembre 1966.

¹ O. Lange, *Economie Politique* (Paris, 1962, pp. 268-270).

² Voir M. Edelman, La balance interbranche des dépenses de travail et sa signification économique en U.R.S.S. *Cahiers d'Etude des Sociétés industrielles et de l'automation* (Ed. du C.N.R.S.), n° 6, 1964.

Avant-propos de l'édition de 2010

NICOLAS BOUKHARINE CONTRE L'ECONOMIE VULGAIRE

Michel Husson

En 1911, Boukharine, jeune dirigeant bolchevik de 23 ans, est emprisonné puis déporté dans l'Arkhangelsk. Il s'évade vers Hanovre, et après un détour par Cracovie où il rencontre Lénine pour la première fois, s'établit à Vienne à la fin de 1912. Inscrit à l'Université, il y suit les séminaires de Böhm-Bawerk et Wieser, les principaux représentants de l'école économique «autrichienne». C'est à Vienne qu'il écrit son *Économie politique du rentier*, achevée à l'automne 1914. C'est à Vienne aussi qu'il rencontre en 1913, un autre exilé, Staline, qu'il aidera, dit-on, à rédiger sa brochure *Le marxisme et la question nationale*. Les études de Boukharine se poursuivront au gré des expulsions, à Lausanne (où il étudiera Walras), puis à Stockholm et enfin à New York, avant son retour en Russie au début de la révolution de février 1917.

Il faudra attendre 1919 pour que le manuscrit de *L'économie politique du rentier* soit retrouvé et publié. Pourquoi rééditer ce livre, et donc le relire, près d'un siècle plus tard ? La réponse immédiate à cette question légitime est que les (grands) livres d'économie ne se démodent guère. Si l'économie était une science progressant de manière linéaire, on pourrait à la rigueur¹ se dispenser d'une telle lecture. Mais une telle représentation ne correspond pas à la nature de cette discipline, qui, s'il s'agit d'une science, est une science essentiellement sociale. Elle ne se développe pas selon une succession de paradigmes se substituant les uns aux autres : ils sont au contraire relativement invariants, parce qu'ils correspondent à des représentations opposées des rapports fondamentaux de la société capitaliste.

L'actualité du rentier

Le livre de Boukharine en est une splendide illustration : l'économie marginaliste qu'il prend comme cible est aujourd'hui encore la théorie économique dominante. Certes, elle a bifurqué par rapport à l'école autrichienne et a acquis une cohérence formelle en se dotant d'un appareil mathématique intimidant. Mais ses fondements n'ont pas changé et reposent sur une vision du monde identique, mais qui, au lieu d'être clairement exposée et revendiquée, se cache dorénavant dans les « détails » des postulats implicites des modèles théoriques.

Le titre du livre serait cependant trompeur si l'on en attendait une vision prémonitoire du capitalisme contemporain où les « rentiers » captent une partie croissante des richesses produites. Le sous-titre correspond mieux à son objet : il s'agit bien d'une critique de la théorie marginaliste, mais d'une critique sociale, qui cherche à montrer quelles en sont les références de classe. Pour Boukharine, la théorie marginaliste est l'expression théorique d'une idéologie particulière, celle du rentier qui « *s'enrichit en dormant* », pour reprendre la formule fameuse (mais peu suivie d'effet à l'encontre de la finance) du président Mitterrand. Le rentier produit une représentation fétichisée du

¹ Ce serait néanmoins une erreur. Ainsi l'étude de l'histoire des mathématiques permet de mieux comprendre les concepts à travers leur généalogie.

mode de production capitaliste, où le capital produit du revenu, en fonction de ses propriétés, et indépendamment de l'exploitation de la force de travail.

Marx avait déjà décrit les avantages idéologiques du capital rentier : « Pour les économistes vulgaires qui essaient de présenter le capital comme source indépendante de la valeur et de la création de valeur, cette forme est évidemment une aubaine, puisqu'elle rend méconnaissable l'origine du profit et octroie au résultat du procès de production capitaliste - séparé du procès lui-même - une existence indépendante¹. » Marx revient à plusieurs reprises sur l'illusion d'une mise en valeur apparemment séparée du processus de production: « L'idée que cette forme de capital est autonome est renforcée par le fait que du capital prêté rapporte de l'intérêt, qu'il soit ou non effectivement employé comme capital² » et il insiste à nouveau sur le fait qu'il s'agit là d'une représentation à la fois populaire et adéquate à la réification des rapports de production : « Dans sa représentation populaire, le capital financier, le capital rapportant de l'intérêt est considéré comme le capital en soi, le capital par excellence³. » C'est une illusion semblable qui se trouve à la base de cette « exubérance irrationnelle » qui a plongé le monde entier dans la crise.

L'enfant chéri du Parti

C'est Lénine qui surnommait ainsi Boukharine. Mais, dans les deux notes que l'on a coutume d'appeler son testament, il en dressait un portrait ambivalent : « Boukharine n'est pas seulement le plus précieux et le plus fort théoricien du Parti, mais il peut légitimement être considéré comme le camarade le plus aimé de tout le Parti; mais ses conceptions théoriques ne peuvent être considérées comme vraiment marxistes qu'avec le plus grand doute, car il y a en lui quelque chose de scolastique (il n'a jamais appris et, je pense, n'a jamais compris pleinement la dialectique). » Ce jugement mi-figue mi-raisin résume assez bien les rapports conflictuels entre le maître et l'élève. Boukharine, lors de la première édition en russe publiée à la fin février 1919, dédie son opuscule au « camarade N. L. » autrement dit à Lénine. Ils avaient déjà eu l'occasion d'échanger à propos de leurs théories respectives de l'économie mondiale, lors de la rédaction, achevée en 1915 de *L'économie mondiale et l'impérialisme* pour lequel Lénine avait écrit une préface qui s'était égarée. La confrontation continuera, notamment sur la théorie de l'État: on peut s'en faire une idée avec les notes de Lénine qui émaillent le texte d'un autre livre de Boukharine, *Economique de la période de transition*. Ces échanges suivis donnent en tout cas une idée de la stature de Boukharine, qui était à la fois un intellectuel éminent et un dirigeant de premier plan du parti bolchevik.

Sa trajectoire peut se lire à partir d'une double oscillation : entre sa fonction d'intellectuel et ses responsabilités de dirigeant politique, d'une part; et entre la « gauche » et la « droite » du parti bolchevik de l'autre. Ainsi Boukharine a-t-il soutenu des positions intransigeantes contre le traité de Brest-Litovsk ou en faveur du communisme de guerre dont il fait l'éloge et la théorie dans son *Economique de la période de transition* paru en 1920. Mais un an plus tard, il se rallie à la NEP (Nouvelle politique économique). Après la mort de Lénine en 1924, il combat l'opposition emmenée par Trotski et se rapproche de Staline avec lequel il fera alliance après que Zinoviev et Kamenev aient rompu avec lui. Il est ensuite à l'origine de la théorie du « socialisme dans un seul pays » dont Staline fera l'usage que l'on sait, et l'aide à conforter sa position de pouvoir dans le Parti. C'est à

¹ Karl Marx, *Le Capital*, Livre III, t. 2, chap. 24, Paris, Éditions sociales, 1959, p. 56-57.

² *Ibid.*, chap. 23, p. 42.

³ *Idem.*

partir de 1928 que Boukharine se rend compte des dangers de l'autocratie de Staline et la disgrâce commence. Écarté du bureau politique à la fin de 1928, il est d'autant plus marginalisé que Staline prend un nouveau tournant vers la collectivisation qui rompt avec l'orientation défendue conjointement par Boukharine et Staline.

Boukharine s'adapte aux circonstances et conserve son statut d'intellectuel de référence. Il est ainsi nommé rédacteur en chef des *Izvestia* en 1934, mais au prix d'un renoncement de fait à toute intervention politique dans la vie du parti. Cela ne suffira pas à le mettre à l'abri des purges staliniennes. Il est arrêté en février 1937, et soumis à partir de mars 1938 à l'un des plus spectaculaires « procès de Moscou » visant le « bloc antisoviétique des droitiers et des trotskistes ». Face au procureur Vychinski qui finira par le décrire comme « le produit maudit du croisement d'un renard et d'un porc¹ », Boukharine adopte un système de défense qui consiste à reconnaître sa responsabilité abstraite tout en la niant en pratique : « Je plaide coupable pour tous les crimes commis par cette organisation contre-révolutionnaire, indépendamment de la question de savoir si je connaissais son existence ou si j'ai participé directement à une de ses actions². » Son biographe, Stephen Cohen, dresse un tableau élogieux de l'attitude de Boukharine durant son procès, mais la lecture d'une lettre adressée en 1937 à Staline jette le trouble car elle est assez hallucinante. Elle se termine ainsi : « Ma conscience est pure devant toi, Koba. Je te demande une dernière fois pardon (un pardon spirituel). Je te serre dans mes bras, en pensée. Adieu pour les siècles des siècles et ne garde pas rancune au malheureux que je suis³. »

La seule manière d'interpréter cette reddition est le désir de Boukharine d'épargner des représailles à sa famille en faisant preuve de sa bonne foi. Cette lettre n'est cependant pas son véritable testament politique. Il se trouve dans sa *Lettre à la génération future des dirigeants du parti* qu'il demande à sa femme, Anna Larina, d'apprendre par cœur pour la transmettre, ce qui sera fait beaucoup plus tard. Il y exprime le vœu d'être lavé des accusations dont il a été l'objet qui sera exaucé avec sa réhabilitation en 1988, une manière de célébrer le centième anniversaire de sa naissance.

Mais Boukharine est également préoccupé par la sauvegarde de ses écrits de prison. Ils sont considérables puisqu'ils représentent quatre ouvrages, dorénavant disponibles en anglais: un roman autobiographique (*How it All Began*) ; un traité philosophique (*Philosophical Arabesques*) ; un essai sur *Le socialisme et sa culture*, et un recueil de poèmes. Dans une lettre de 1937, il écrit à Staline : « J'ai écrit [les manuscrits de la prison] le plus souvent la nuit, les arrachant littéralement de mon cœur. Je vous prie ardemment de ne pas laisser ce travail disparaître [...]. Cela n'a rien à voir avec mon sort personnel⁴. » Dans une autre lettre adressée à sa femme en 1938, mais qui ne lui parviendra qu'en 1992, il expliquait que ses *Arabesques* étaient à ses yeux le plus important de ses écrits de prison, un livre « dialectique du début à la fin⁵ », une sorte de réponse doublement posthume aux reproches de Lénine dans son *Testament*.

¹ Cité par Stephen Cohen (1979).

² *Idem*.

³ Nicolas Boukharine, *Lettre à Staline*.

⁴ Cité par Stephen Cohen dans son introduction à *How it All Began*.

⁵ Cité par Helena Sheehan (2005).

La bureaucratie russe avait ceci de particulier qu'elle ne détruisait pas les documents et les archives, se contentant de les enfouir. Les écrits de prison de Boukharine seront conservés par Staline dans sa bibliothèque personnelle, puis dans les archives du Kremlin. Il faudra attendre 1992 pour qu'un proche du président Eltsine transmette une copie de ces manuscrits à la veuve de Boukharine et à Stephen Cohen, son biographe américain, qui en assurera l'édition. Ces trop brefs rappels ne rendent évidemment pas compte de la complexité de la vie d'un bolchevik, mue, dans toutes ses dimensions, par « une sorte de dialectique complexe d'espoir et de désespoir » (Sheehan 2005).

Böhm-Bawerk, figure de proue de l'économie vulgaire

La cible principale du livre de Boukharine est l'économiste autrichien Eugen von Böhm-Bawerk et en particulier sa *Théorie positive* parue en 1889 (mais dont Boukharine cite une édition datant de 1912). Né en 1851, Böhm-Bawerk meurt en 1914, l'année même de la rédaction du livre de Boukharine. C'est un disciple de Carl Menger, l'un des fondateurs, avec Jevons et Walras, de l'école dite marginaliste.

Il faut ici esquisser un rapide survol de l'histoire de l'économie dominante, parce que Böhm-Bawerk n'est pas seulement un critique de Marx, et notamment de sa théorie de la valeur, mais prétend introduire une rupture avec l'économie qu'il qualifie lui-même de classique et dont le représentant principal est pour lui David Ricardo. Dans un article de présentation de l'école autrichienne, Böhm-Bawerk (1890a) part du principe que l'économie politique classique est obsolète. La raison n'est pas que sa méthode serait trop abstraite, comme le pense l'école dite historique¹. Boukharine le rejoint d'ailleurs sur ce point en écrivant que toute théorie est abstraite, « en quoi le marxisme se trouve parfaitement d'accord avec l'école autrichienne ». Le reproche que Böhm-Bawerk adresse à la théorie classique est de contenir des erreurs « caractéristiques d'une science encore dans l'enfance ». Si on laisse de côté l'incroyable vanité de cette présentation, elle souligne les perturbations qui secouent alors l'économie dominante. Tout tourne autour de la théorie de la valeur et du profit tandis que plane sur l'économie politique l'ombre des économistes socialistes - dont Marx évidemment - mais aussi celle du mouvement ouvrier en plein essor.

La figure de proue de l'école classique est bien ciblée par Böhm-Bawerk : c'est Ricardo, dont les *Principes d'économie politique* ont été publiés pour la première fois en 1817. Le cœur de son approche repose sur la théorie de la valeur-travail, qui l'a emporté sur ses prédécesseurs et ses contemporains. Mais elle a le tort d'avoir été reprise par Marx qui s'en est emparée, l'a développée et en a tiré une théorie subversive de l'exploitation qui contribue au développement des idées socialistes et au renforcement de la social-démocratie, notamment en Autriche.

L'économie « vulgaire » (pour reprendre le terme de Marx) va alors s'efforcer de remettre en cause la suprématie de l'école ricardienne autour de deux axes critiques. Le premier consiste à

¹ Sur la question de la méthode, Böhm-Bawerk se situe dans la lignée de Carl Menger (dont il a été l'étudiant). À partir de 1883, une controverse épistémologique a opposé Menger à l'école historique allemande, emmenée par Gustav von Schmoller. Cette « querelle des méthodes » (*Methodenstreit*) - à laquelle Boukharine fait référence dans son introduction - peut être interprétée comme un débat sur la meilleure manière de « dépasser » l'école classique : par la formulation d'un nouveau paradigme théorique ou par un déplacement vers l'investigation historico-statistique. On peut par ailleurs signaler un autre débat, qui oppose Carl Menger aux tenants de la mathématisation de l'économie, comme Jevons ou Walras.

opposer à la valeur-travail une théorie subjective de la valeur fondée sur l'utilité comme déterminant de la demande. Le second axe s'appuie sur les failles de l'analyse du profit de Ricardo.

La théorie de la valeur

Toute l'histoire de l'économie politique peut se résumer en une oscillation entre la théorie de la valeur-travail et celle de la valeur-utilité, avec des variantes et des synthèses plus ou moins boiteuses. Le débat avait déjà opposé Ricardo à Malthus et Say. Ensuite, l'économie politique a été durablement dominée par une synthèse éclectique, commune à Mill et Marshall. Dans ses *Principes d'économie politique*, Marshall soutient ainsi que le coût de production et l'utilité déterminent conjointement la valeur et que, par conséquent, « discuter de leurs contributions respectives serait aussi stérile que de se demander quelle est des deux lames d'une paire de ciseaux celle qui coupe la feuille de papier ». Mais il confond les fluctuations à court terme de l'offre et de la demande avec la détermination à moyen terme des prix de production et se plaît aussi à sauter d'analyses d'équilibre partiel (un marché pris séparément) à l'équilibre général (l'ensemble des marchés).

Sur la question de la valeur, Böhm-Bawerk adopte une position unilatérale qui fait des préférences des consommateurs le déterminant final de la valeur des marchandises : un bien vaut plus qu'un autre parce qu'il procure une utilité supérieure. C'est un pur retour aux conceptions préclassiques, contemporaines d'Adam Smith, et dont les représentants les plus systématiques sont deux abbés : un français, Condillac (1714-1780) et un italien, Galiani (1728-1787). Boukharine souligne d'ailleurs que Condillac « se rapproche de la manière moderne de poser la question » et c'est toujours vrai aujourd'hui, comme on peut en juger par ces définitions : « On dit qu'une chose est utile, lorsqu'elle sert à quelques-uns de nos besoins; et qu'elle est inutile, lorsqu'elle ne sert à aucun, ou que nous n'en pouvons rien faire. Son utilité est donc fondée sur le besoin que nous en avons. [...] La valeur des choses est donc fondée sur leur utilité, ou, ce qui revient au même, sur le besoin que nous en avons, ou, ce qui revient encore au même, sur l'usage que nous en pouvons faire. [...] Or, puisque la valeur des choses est fondée sur le besoin, il est naturel qu'un besoin plus senti donne aux choses une plus grande valeur: et qu'un besoin moins senti leur en donne une moindre. La valeur des choses croît donc dans la rareté, et diminue dans l'abondance » (Condillac 1776).

Traduisez ces principes rigoureux en non moins rigoureuses équations, et vous avez votre première leçon de microéconomie telle qu'on l'enseigne aujourd'hui. Ses fondements datent de 1776, l'année où Adam Smith publiait sa *Richesse des nations*. On a là un bel exemple des circonvolutions de l'économie bourgeoise et une illustration de ce constat qu'il ne faut jamais oublier : les fondements de l'économie dominante contemporaine ne sont pas seulement prémarxistes, ils sont préclassiques.

L'essentiel de la critique de Boukharine porte sur cette tentative de refondation de Böhm-Bawerk. A vrai dire, il s'agit d'un véritable galimatias qui semble aujourd'hui complètement dépassé. Mais l'avantage de la présentation de Böhm-Bawerk est d'explicitier ses hypothèses et ses raisonnements. Et si l'on y réfléchit bien, ce sont, encore une fois, les mêmes que l'on retrouve aujourd'hui dans n'importe quel manuel de microéconomie. La grande différence réside dans l'appareil mathématique qui les enrobe, mais le point de vue du consommateur que Boukharine reproche tant à Böhm-Bawerk reste prégnant dans l'économie dominante contemporaine.

Si cette opposition valeur-travail valeur-utilité est commode, il faut cependant se garder d'une vision simpliste qui opposerait un marxisme ne s'intéressant qu'aux valeurs d'échange à une théorie néoclassique faisant jouer un rôle central à l'utilité. Chez Marx, valeur d'échange et valeur d'usage s'articulent de trois manières. Pour qu'une marchandise soit vendue, il faut d'abord qu'elle possède

une valeur d'usage adéquate à la demande sociale solvable. Ensuite, les prix de marché fluctuent autour des prix de production : la loi de l'offre et de la demande explique ces écarts même si elle ne peut rendre compte du niveau des prix de référence.

Mais les valeurs d'usage importent, même dans le champ du marxisme, car les conditions de reproduction introduisent un troisième point d'application de la demande sociale. En effet, le bouclage des schémas de reproduction suppose une correspondance entre ce qui est produit et ce qui est consommé. Marx écrit par exemple que « pour qu'une marchandise puisse être vendue à sa valeur de marché, c'est-à-dire proportionnellement au travail social nécessaire qu'elle contient, la masse totale du travail social utilisée pour la totalité de cette sorte de marchandise doit correspondre à l'importance du besoin social existant pour cette marchandise, c'est-à-dire du besoin social solvable¹ ». Cette nécessaire adéquation entre la production et les biens concrets qui matérialisent les besoins sociaux vaut encore plus si on raisonne en dynamique. Il faut que la structure des besoins sociaux (solvable) évolue en adéquation avec l'offre, et pas seulement du seul point de vue de la masse de valeurs, mais aussi de la structure des valeurs d'usage qui « portent » cette valeur d'échange globale. Autrement dit, il faut que la structure de consommation soit compatible avec l'orientation de l'accumulation, et la reproduction d'ensemble induit par conséquent une dialectique entre production et consommation et Boukharine cite ce passage des *Grundrisse* de Marx : « Ce n'est pas seulement l'objet de la consommation, c'est aussi le mode de consommation que la production crée objectivement et subjectivement [...]. Elle produit donc la consommation : a) en lui fournissant sa matière ; b) en déterminant le mode de consommation ; c) en suscitant chez le consommateur le besoin de produits, qu'elle a d'abord créés matériellement² »

La question du profit

Ricardo s'est heurté à une difficulté fondamentale. Il n'a jamais réussi à concilier ces deux propositions : d'une part, la valeur d'une marchandise est proportionnelle au travail dépensé mais, d'autre part, il existe une tendance à la formation d'un taux de profit général. Selon la première assertion, le profit est proportionnel aux salaires ; mais la seconde implique que le profit doit être proportionnel au capital. Cela ne serait compatible que si le rapport entre le capital engagé et la masse salariale était le même dans toutes les branches de l'économie, ce qui n'est évidemment pas le cas. Marx a été confronté à ce même problème, dit de la transformation des valeurs en prix, et y a proposé sa solution dans le livre III du *Capital* qui ne paraîtra qu'en 1894, après la mort de Marx.

Entretemps, Engels avait défié les critiques de Marx d'anticiper sur la manière dont Marx traiterait cette difficulté, leur proposant même une sorte de concours³. Deux ans plus tard, Böhm-Bawerk publie sa critique (*Zum Abschluss des Marxschen Systems*) qui insiste sur l'impossibilité de passer de la théorie de la valeur du livre I à la théorie des prix de production du livre III. De nombreux critiques de Marx s'engouffreront dans cette brèche, tandis que les marxistes proposeront une large gamme de « solutions » qui tentent de rétablir la cohérence de l'analyse marxiste. On peut laisser de côté ce débat - que Boukharine n'aborde pas de manière centrale - pour examiner les tentatives d'opposer une autre théorie du profit à l'économie classique, dont est venu tout le mal.

¹ Karl Marx, *Le Capital*, Paris, Éditions sociales, t. 6, p. 207.

² Karl Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1968, t. 1, p. 21.

³ Voir la préface d'Engels au livre III du *Capital*. Pour un récit détaillé, voir Howard et King (1989), chap. 2.

Pendant plusieurs décennies, la théorie officielle du profit est au fond la théorie de l'abstinence, exposée par Nassau Senior dès 1836, et qui est synthétisée, si l'on peut dire, par cette proposition : « Il est évident que le Capital, ainsi défini, n'est pas un simple instrument de production ; il est dans la plupart des cas le résultat de la combinaison des trois instruments de production. Il faut qu'un agent naturel ait fourni les matériaux ; il faut en général qu'ils aient été détournés d'un usage improductif par un report de jouissance, et il faut en général aussi que du travail ait été employé à leur préparation et à leur conservation. Par le mot Abstinence, nous désignons cet agent, distinct du travail et de la nature, dont le concours est nécessaire à l'existence du Capital, et qui se trouve dans la même relation au profit, que le travail aux salaires » (Senior 1836).

Sur cette « théorie », le commentaire de Marx dans le livre I du *Capital* était déjà sans appel : « Rien qui vous donne comme cela une idée des “découvertes” de l'économie politique vulgaire ! Elle remplace les catégories économiques par des phrases de Tartuffe, voilà tout¹. » Une page plus tôt, Marx cite d'ailleurs cette fière devise de Malthus, tirée de ses *Principes d'économie politique* : « Il est de la plus haute importance, de tenir séparées la passion pour la dépense et la passion pour l'accumulation. » Ce rappel a l'intérêt de souligner encore une fois la permanence de ces piètres apologies qui font du profit la juste rémunération de l'abstinence.

D'un point de vue plus théorique, on voit bien que cette ligne d'explication ne peut rendre compte de l'un des traits essentiels du capitalisme, à savoir la formation d'un taux général de profit. Il y a en effet des branches où il faut beaucoup d'« abstinence » pour obtenir un retour sur son capital, et d'autres très peu. Mais l'état de dégénérescence de l'économie dominante de l'époque apparaît dans le fait que cette pseudo-théorie tiendra le haut du pavé de génération en génération. En 1848, elle est reprise par John Stuart Mill dans ses *Principes d'économie politique*, considérés comme une synthèse (très éclectique) de l'économie classique. Quelques années plus tard, l'économiste majeur de l'époque est sans doute Alfred Marshall. La première édition de ses *Principes d'économie politique* date de 1890 et ils seront régulièrement republiés jusqu'à leur huitième édition de 1920. Et lui aussi reprend à peu près à son compte la théorie de l'abstinence.

La nouveauté introduite par Böhm-Bawerk, qui se défend par ailleurs de suivre Senior, consiste à remplacer l'abstinence par l'attente, en introduisant la notion de « détour de production ». C'est l'idée fondatrice de la théorie autrichienne du capital qui sera retravaillée, bien plus tard, par Hicks dans *Le temps et le capital*. L'idée est de mesurer le capital par la période de production, pendant laquelle il faut s'abstenir de consommer pour investir. Dans sa *Théorie positive*, Böhm-Bawerk prend l'exemple, devenu fameux, d'un paysan qui a le choix entre aller chercher de l'eau à la source chaque fois qu'il a soif, ou bien prendre le temps de construire un seau ou, mieux encore, une canalisation. Le capital équivaut donc au temps qu'il faut détourner d'une jouissance (consommation) immédiate pour investir. Et le profit, ou en l'occurrence l'économie de temps, rétribue cet effort et doit donc être proportionnel à la période de production. Cette robinsonnade est en soi absurde, parce qu'elle ne laisse aucune place à la nécessaire division du travail, certains allant chercher de l'eau pendant que d'autres fabriquent des seaux².

Avec un tel fondement « microéconomique », on ne peut déboucher que sur une vision totalement déformée de la réalité. Pour Böhm-Bawerk, le point de départ est la « richesse

¹ Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, t. 3, chap. 24, Paris, Éditions sociales, 1950, p. 37.

² Böhm-Bawerk n'envisage pas non plus le cas d'un paysan rationnel qui irait construire son seau au bord de l'eau.

accumulée » par la société. Ensuite, le tableau est à peu près le suivant : parmi les détenteurs de cette richesse, certains la consomment « par nécessité ou par prodigalité » et d'autres doivent la consacrer à assurer leur petite production. Mais, heureusement, le reste de la richesse – « et c'est de loin la majeure partie » - arrive sur le marché sous forme « d'avances de subsistance » versées sous forme de salaires. Et Böhm-Bawerk en déduit cette formidable apologie du capitalisme : « l n'est rien dans la nature de l'intérêt [c'est-à-dire du profit, précise Boukharine] par quoi celle-ci puisse paraître par elle-même injuste ou inique ».

Une telle construction est redevable d'une double approche critique que Boukharine combine. Il y a d'abord une critique de la représentation de la société, composée non de classes, mais d'individus inégalement détenteurs de richesse. La théorie prend donc comme donnée cette répartition de la richesse (ce que Walras appellera « dotations initiales de facteurs ») et ce procédé scientifiquement illégitime permet de justifier la reproduction des rapports sociaux qui sont en somme rejetés en dehors du champ de l'économie politique. Il faut bien comprendre que la critique de ce type de théories nécessite un point de vue décalé par rapport à une posture résolument conservatrice, prenant l'ordre établi comme postulat. Mais cela ne dispense pas d'une critique que l'on pourrait qualifier d'interne consistant à décortiquer la construction proposée pour en montrer l'incohérence interne.

Böhm-Bawerk va plus loin que la plupart de ses prédécesseurs, en posant le principe d'une théorie de la productivité marginale du capital. En effet le détour de production est productif, en ce sens qu'il permet d'accroître la richesse. Le profit serait alors égal au « rendement » du détour de production, autrement dit de l'attente. Mais comment expliquer qu'il soit approprié par une classe de possédants ? On retrouve ici l'idée que leur existence est postulée et l'on tombe sur une tautologie : les capitalistes peuvent accaparer le profit pour la simple et bonne raison qu'ils disposaient au départ de fonds disponibles pour l'investissement. Le temps de Böhm-Bawerk tourne en rond. Mais il y a plus : certains capitalistes ne se contentent pas de s'abstenir de consommer, ils empruntent et servent alors d'intermédiaires pour les vrais « abstinentes ». Pourquoi dans ce cas, obtiendraient-ils un profit pour leur propre compte ? Très logiquement, le jeu de l'offre et de la demande doit conduire à l'égalisation du taux de profit avec le taux d'intérêt, mais le taux de profit d'entreprise disparaît. Tel est l'un des grands problèmes de l'économie néoclassique dont Böhm-Bawerk est un précurseur.

L'approche de Böhm-Bawerk anticipe sur les théories néoclassiques du capital, et c'est même une tentative assez habile dont Kaldor soulignera l'intérêt : « L'objectif de l'approche en période de production est de réduire la fonction de production à deux variables, en substituant l'attente à l'ensemble des services des facteurs, le taux d'intérêt étant le prix de l'attente. C'est de cette façon seulement que le capital peut être traité comme un facteur de production commensurable avec le travail » (Kaldor 1937).

Malheureusement, ce projet n'est pas réalisable. Böhm-Bawerk calcule sa période moyenne de production comme une moyenne des différentes durées d'immobilisation. Il raisonne implicitement avec un taux d'intérêt simple et oublie ainsi qu'un capital immobilisé doit rapporter chaque année le taux de profit moyen selon une formule comparable à celle des intérêts composés. Cette erreur signalée par Wicksell (1901) peut paraître bénigne. Ses implications sont pourtant considérables : quand on utilise la formule correcte avec intérêts composés, la période de production - donc la mesure du capital - n'est plus indépendante du taux d'intérêt.

Plus fondamentalement, cette construction échoue à articuler synchronie et diachronie, en oubliant la simultanéité des processus de production. C'est une difficulté que rencontre toute théorie

du capital et on la retrouve aussi dans le débat sur la transformation des valeurs en prix. Sur ce point, l'échec de Böhm-Bawerk est visible. Il suffit de consulter les tableaux que Boukharine commente dans le chapitre V de son livre : les différents processus de production sont décalés dans le temps alors que dans la réalité ils se déroulent de manière simultanée comme le rappelle Boukharine qui s'appuie ici sur Rodbertus. Il y a là un obstacle fondamental que rencontreront tous les néoclassiques et qui est l'impossibilité d'analyser la reproduction du capital dans un cadre d'équilibre général. De ce point de vue, on peut affirmer qu'il ne peut y avoir de théorie du capital compatible avec la microéconomie standard.

Ceci met à bas la prétention (et la nécessité) pour la théorie néoclassique de mesurer un volume de capital dont la productivité marginale détermine la rémunération, indépendamment de la répartition des revenus ou du taux d'intérêt. C'est ce que Solow (1963) aura plus tard la lucidité de reconnaître : « Il n'y a aucune raison de supposer que l'on puisse définir un objet appelé "capital" qui résumerait en une grandeur unique toute une série de faits concernant les décalages dans le temps, les périodes de gestation, les stocks de matériaux, les produits semi- finis, les marchandises en cours de production, les machines anciennes ou nouvelles, les bâtiments à durée de vie différente, ou les améliorations plus ou moins permanentes apportées aux terres cultivables. Seul un naïf qui ramènerait les multiples aspects de la production capitaliste à un seul d'entre eux peut croire à la possibilité théorique de définir quelque chose qui s'appellerait "capital" dont le taux d'intérêt serait "sa" productivité marginale. »

Bref, Böhm-Bawerk - et à sa suite toute l'école marginaliste - échoue à fonder théoriquement la vision du monde du rentier où le « capital » est une source autonome de création de richesses et où il suffit de disposer de fonds pour en retirer sa part légitime, à partir du moment où les désirs des consommateurs sont satisfaits. Encore une fois, la critique de Boukharine a le mérite d'articuler critique interne-technique et critique externe-sociologique : il sait gratter derrière les à-peu-près de la modélisation pour faire apparaître l'intention apologétique et le point de vue de classe.

Critiquer l'économie vulgaire d'aujourd'hui

La lecture de *L'économie politique du rentier* n'est donc pas un voyage dans un passé révolu. Aujourd'hui, l'économie vulgaire domine la scène, encore plus qu'il y a un siècle, au-delà des supposés progrès de la science économique. Et sa méthode est pour l'essentiel la même, fondée sur ce triptyque : individualisme méthodologique, instrumentalisme, et référence axiomatique à l'équilibre, pour reprendre l'analyse de Arnsperger et Varoufakis (2006). L'intérêt de la référence à Böhm-Bawerk est de se situer au moment où s'enclenche une bifurcation importante dans l'histoire de l'économie, celle qui consiste à introduire une césure fondamentale entre microéconomie et macroéconomie. Il y en aura beaucoup d'autres et l'économie dominante est caractérisée aujourd'hui par une dispersion méthodologique et thématique qui en rend la critique d'ensemble très difficile.

Arnsperger et Varoufakis (2005) ont raison d'expliquer que « les néoclassiques ont brillamment réussi à tisser une toile d'explications imbriquées pour toutes sortes de phénomènes et à les vendre grâce à leurs faiblesses théoriques et non malgré elle ». L'économie dominante n'est en effet pas cohérente, mais cela lui permet de développer des réponses locales à ses difficultés. Par exemple, le chômage ne peut exister dans la théorie pure (celle de la première année de licence). Qu'à cela ne tienne : « La notion de chômage naturel a été créée pour expliquer l'échec du marché à conduire au plein-emploi, et celui de l'économie à expliquer cet échec ».

Si l'économie réelle ne fonctionne pas selon les canons de la théorie, c'est parce qu'elle est empêchée de le faire : le chômage est le symptôme d'une concurrence insuffisante « qui doit être

combattue par la magie de la déréglementation. Si celle-ci ne fonctionne pas, plus de privatisation fera l'affaire. Si cela échoue, ce doit être la faute du marché du travail qui n'est pas suffisamment libéré de la pression syndicale et des prestations sociales. Et ainsi de suite ».

Quant à l'économétrie, qui est par excellence le dispositif « expérimental » de la science économique, elle ne sert pas à « tester les méta-axiomes néoclassiques (qui ne sont pas empiriquement falsifiables). C'est plutôt la recherche laborieuse de formes réduites qui s'ajustent aux données et, en même temps, valident un modèle fondé sur ces méta-axiomes ».

La critique de l'économie dominante contemporaine implique d'abord de remettre l'exigence théorique au premier plan, en rejetant notamment le principe selon lequel la formalisation mathématique en tiendrait lieu. Il faut briser le processus de reproduction idéologique ainsi décrit par Joan Robinson (1953) : « On apprend à l'étudiant en économie à écrire $Q = f(L, C)$ où L est une quantité de travail, C une quantité de capital et Q un taux de production de marchandises [...] puis on passe très vite au point suivant, dans l'espoir qu'il oubliera de demander en quelle unité C est mesuré. Avant même qu'il ne pense à poser la question, il est devenu professeur, et c'est ainsi que des formes de pensée peu rigoureuses se transmettent d'une génération à l'autre. »

Il faut donc comprendre aussi comment se reproduit cette domination et analyser au plus près les raisons de l'adéquation spontanée du paradigme néoclassique à l'apologie du capitalisme (Husson 2003). Elles ne renvoient pas forcément, et sans doute de moins en moins, à une intention délibérément apologétique de la part des économistes dominants qui sont probablement convaincus de l'objectivité scientifique de leurs recommandations (par exemple supprimer le salaire minimum).

En fin de compte, la grande leçon du livre de Boukharine est condensée dans cette phrase : « Ce n'est donc pas l'attente, mais la monopolisation des moyens de production (dont celle du sol) par la classe des propriétaires capitalistes qui fonde la dépendance économique ainsi que le phénomène du profit. Mais la théorie de l'attente masque le caractère historique des rapports modernes, la structure de classe de la société moderne et le caractère de classe du profit. » La critique de l'idéologie économique est donc nécessaire, y compris sous ses aspects techniques, mais elle doit avant tout remettre en cause la représentation (ou plutôt la négation) des rapports sociaux capitalistes qui en est le fondement essentiel.

Références

Voir <http://hussonet.free.fr/bkb.pdf>

Andreu M. (2003), *L'internationale communiste contre le capital (1919-1924)*, PUF.

Arnsperger C., Varoufakis Y. (2005), "A Most Peculiar Failure", March, <http://tinyurl.com/peculia>.

Arnsperger C., Varoufakis Y. (2006), "What Is Neoclassical Economies?", *Post-autistic economics review*, n° 38, July, <http://gesd.free.fr/whatsneo.pdf>.

Böhm-Bawerk E. (1889), *Kapital und Kapitalzins, Zweite Abtheilung: Positive Theorie des Kapitals*, Wagner'schen Universitätsbuchhandlung, Innsbruck; trad. anglaise : *The Positive Theory of*

- Capital*, London, Macmillan, 1891, <http://gesd.free.fr/ebbposi.pdf>.
- Böhm-Bawerk E. (1890), “The Austrian Economists”, *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 1, Philadelphie, <http://gesd.free.fr/ebbaustria.pdf>; trad. Française : « Les économistes autrichiens », <http://gesd.free.fr/ebbautri.pdf>.
- Böhm-Bawerk E. (1896), “Zum AbschlUB des Marxschen Systems“, *Staat- swissenschaftliche Arbeiten, Festgaben für Karl Knies*, Berlin, <http://tinyurl.com/ebbl896>; *Karl Marx and the Close of His System*, London, 1898, [http:// gesd.free.fr/bbclose.pdf](http://gesd.free.fr/bbclose.pdf).
- Boukharine N. (1916), *L'économie mondiale et l'impérialisme*, Anthropos, 1967, <http://tinyurl.com/boukha>, (extraits).
- Boukharine N. (1920), *Economique de la période de transition*, Paris, EDI, 1976, <http://tinyurl.com/boukha>.
- Boukharine N. (1921), *La théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, Le Sandre, 2008, <http://tinyurl.com/histomat>.
- Boukharine N. et Preobrajenski E. (1923), *ABC du communisme*, Paris, François Maspero, 1968, <http://tinyurl.com/boukha>.
- Boukharine N. (1925), *L'impérialisme et l'accumulation du capital*. Réponse à Rosa Luxemburg, EDI, 1977
- Boukharine N. (1926), *Le problème des lois de la période de transition*, [http:// tinyurl.com/boukha](http://tinyurl.com/boukha).
- Boukharine N. (1937a), *Lettre à J. Staline*, <http://tinyurl.com/boukha>.
- Boukharin N. (1937b), *How it All Began : The Prison Novel*, New York, Columbia University Press, 1999.
- Boukharin N. (1937c), *Philosophical Arabesques*, New York, Monthly Review Press, 2005.
- Boukharin N. (1937d), *The Prison Manuscripts : Socialism and Its Culture*, New York, Chicago University Press, 2007.
- Boukharin N. (1937e), *Poems (Prison Manuscripts)*, Londres, Seagull Books, 2009.
- Boukharine N. (1937f), *Lettre à la génération future des dirigeants du parti*, [http:// tinyurl.com/boukha](http://tinyurl.com/boukha).
- Boukharine N. (1974), *Le socialisme dans un seul pays* (recueil de textes), Paris, UGE 10/18.
- Cohen S. (1971), *Nicolas Boukharine. La vie d'un bolchevik*, Paris, François Maspero, 1979.
- Condillac, E. B. (1776), *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, <http://gesd.free.fr/condillac.pdf>.
- Etner F. (2004), « La fin du XIX^e siècle, vue par les historiens de la pensée économique », *Revue d'économie politique* vol. 114 (5), septembre-octobre, <http://gesd.free.fr/etner04.pdf>.
- Hicks J. R. (1973), *Capital and Time: A Neo-Austrian Theory*, Oxford: Clarendon Press, Oxford ; trad. française : *Le temps et le capital*, Economica, 1975.
- Howard M. C., King J. E. (1989), *A History of Marxian Economics*, vol. I, London, Macmillan.
- Husson M. (2003), « L'économétrie, ou l'idéologie en équations? », *Actuel Marx* n° 34, <http://hussonet.free.fr/ideologi.pdf>.

- Jevons W. S. (1871), *The Theory of Political Economy*, <http://tinyurl.com/jevons2>.
- Larina-Boukharina A. (1990), *Boukharine, ma passion*, Paris, Gallimard, 1990.
- Lénine V. I. (1924-1925), *Testament*, <http://tinyurl.com/lenitest>.
- Marshall A. (1890), *Principles of Economics*, McMillan, Londres, 1890, <http://tinyurl.com/MARSH90>; *Principes d'économie politique*, <http://tinyurl.com/ami890>.
- Marx K. (1867), *Le Capital*, Livre I, <http://gesd.free.fr/kapital1.pdf>.
- Marx K. (1894), *Le Capital*, Livre III, <http://gesd.free.fr/kapital3.pdf>.
- Menger C. (1871), *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Wilhelm Braumüller, Wien, <http://gesd.free.fr/menger71.pdf>; trad. anglaise: *Principles of Economics*, New York University Press, 1981, <http://gesd.free.fr/menger71.pdf>.
- Mill J. S. (1848), *The Principles of Political Economy*, <http://tinyurl.com/stmill>, Londres 1848; trad. française: *Principes d'économie politique*, <http://gesd.free.fr/stmill.pdf>.
- Ricardo D. (1817), *Principles of Political Economy and Taxation*, <http://tinyurl.com/dricardo>; trad. française: *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, <http://tinyurl.com/ricardol7>.
- Robinson J. (1953), "The Production Function and the Theory of Capital", *The Review of Economic Studies*, vol. 21, n° 2, <http://gesd.free.fr/jrobl953.pdf>.
- Rodbertus J. K. (1850), *Overproduction and Crises*, <http://tinyurl.com/rodbertus>.
- Senior N.W. (1836), *An Outline of the Science of Political Economy*, 1836, consultable à : <http://tinyurl.com/senior36> ; trad. française : *Principes fondamentaux de l'économie politique*.
- Sheehan H. (2005), "A Voice from the Dead", introduction à *Philosophical Arabesques*, <http://tinyurl.com/arabesq>.
- Smith A. (1776), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, <http://gesd.free.fr/smith76.pdf>.
- Solow R. M. (1963), *Capital Theory and the Rate of Return*, North-Holland, Amsterdam : trad. : *Théorie du capital et taux de rendement*, Dunod, 1970.
- Sweezy P. M. (1949), *Karl Marx and the Close of His System. Böhm-Bawerk's Criticism of Marx*, Augustus M. Kelley, New York; textes de Böhm-Bawerk (1896), Hilferding (1904) et Bortkiewicz (1907), <http://gesd.free.fr/sweezy49.pdf>.
- Walras L. (1874), *Éléments d'économie politique pure, ou théorie de la richesse sociale*, <http://ecocritique.free.fr/walras74.pdf>.
- Wicksell K. (1901), *Lectures on Political Economy*, vol. I, Augustus M. Kelley, 1997, <http://tinyurl.com/wicksell>.